

Bécassine fait du scoutisme /  
texte de Caumery ;  
illustrations de J.-P. Pinchon

Caumery (1867-1941). Auteur du texte. Bécassine fait du scoutisme / texte de Caumery ; illustrations de J.-P. Pinchon. 1931.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

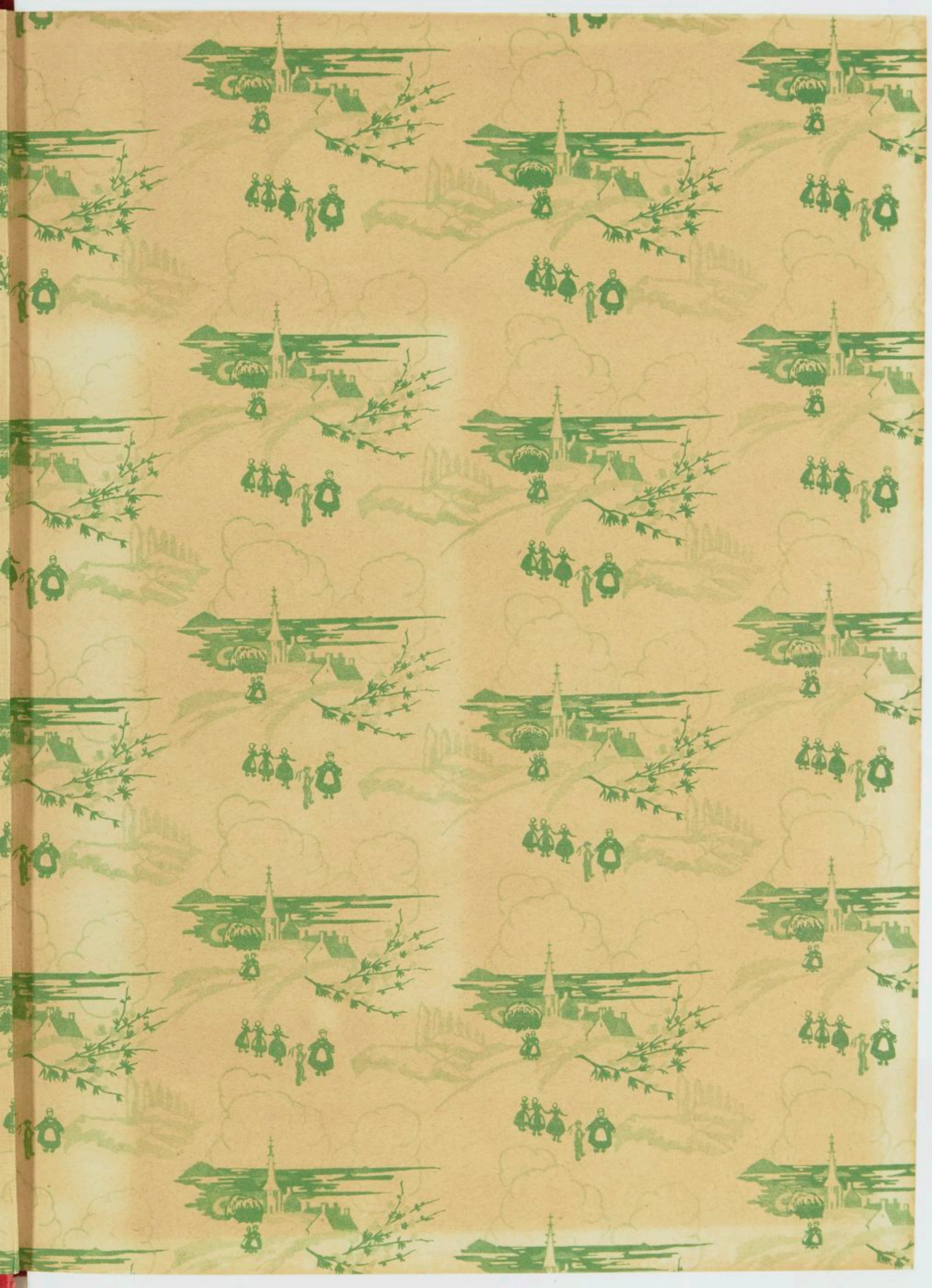
**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

# BÉCASSINE fait du Scoutisme



Éditions *Gautier-Languereau* 18, Rue Jacob. PARIS (7<sup>e</sup>)







# BÉCASSINE

## FAIT DU SCOUTISME

Texte de CAUMERY

Illustrations de J.-P. PINCHON



PARIS  
ÉDITIONS GAUTIER-LANGUEREAU  
18, RUE JACOB, 18  
1931  
(Imprimé en France)

DL 0426 12-2-41 A

Ka.155 (17)  
40

EN VENTE

## LES ALBUMS DE BÉCASSINE

par CAUMERY

Illustrations en couleurs de J.-P. PINCHON

L'ENFANCE DE BÉCASSINE. . . . .	1 Album.
BÉCASSINE EN APPRENTISSAGE. . . . .	—
BÉCASSINE PENDANT LA GUERRE. . . . .	—
BÉCASSINE CHEZ LES ALLIÉS. . . . .	—
BÉCASSINE MOBILISÉE . . . . .	—
BÉCASSINE CHEZ LES TURCS. . . . .	—
LES CENT MÉTIERS DE BÉCASSINE. . . . .	—
BÉCASSINE VOYAGE. . . . .	—
BÉCASSINE NOURRICE. . . . .	—
BÉCASSINE ALPINISTE. . . . .	—
LES BONNES IDÉES DE BÉCASSINE. . . . .	—
BÉCASSINE AU PAYS BASQUE. . . . .	—
BÉCASSINE, SON ONCLE ET LEURS AMIS. . . . .	—
L'AUTOMOBILE DE BÉCASSINE . . . . .	—
BÉCASSINE AU PENSIONNAT . . . . .	—
BÉCASSINE EN AÉROPLANE . . . . .	—

*Format grand in-4° (23 × 32<sup>3/4</sup>), 64 pages.*

L'ALPHABET DE BÉCASSINE, même format, 16 pages,	1 Album.
LES CHANSONS DE BÉCASSINE, texte de CH. MAGUÉ, musique de F. DARCIÉUX, même format, 32 pages.	—
BÉCASSINE MAÎTRESSE D'ÉCOLE, même format, 32 pages.	—

## LES ALBUMS DE NANE

par A. LICHTENBERGER

Illustrations en couleurs de Henry MORIN

LES VACANCES DE NANE . . . . .	1 Album.
NANE ET SES BÊTES. . . . .	—
LE RÈGNE DE NANE. . . . .	—
NANE AU MAROC. . . . .	—
NANE POLICIÈRE . . . . .	—
NANE CHEZ LES SALTIMBANQUES . . . . .	—
NANE ET LA VIE DE CHATEAU. . . . .	—

*Format grand in-4°, 32 pages.*

L'ÉLÉPHANT HOUNDJI-POUNDJI, par A. LICHTENBERGER, illustrations en couleurs de HENRY MORIN . . . . .	1 Album.
---	----------

*Format grand in-4°, 32 pages*

MILOULA LA NÉGRILLONNE, par HÉLÈLE, illustrations en couleurs de R. DE LA NÉZIÈRE. . . . .	1 Album.
---	----------

*Format grand in-4°, 32 pages.*

JACQUELINE ET SON CHIEN PATAUD. . . . .	1 Album.
PATAUD-LE-CHIEN A LA CAMPAGNE . . . . .	—

Texte de RAYMOND PETIT, illustrations en couleurs  
de HERVÉ MALLET

*Format grand in-4°, 32 pages.*

Tous droits de reproduction, de traduction,  
d'adaptation et de représentation réservés pour  
tous pays.  
Copyright 1931 by Editions Gautier-Languereau.

Vente imposée  
au prix de Catalogue.

# BÉCASSINE

## FAIT DU SCOUTISME



Vous vous demandez probablement pourquoi votre amie Bécassine a devant elle tant de livres, de brochures, et de cahiers, et de notes, toute une paperasserie bien encombrante.

Bien gênante aussi, car à chacun de mes mouvements, quelque chose de cet attirail tombe à terre: tantôt un livre, tantôt un cahier, tantôt, ce qui est plus grave...

...les feuilles volantes — c'est le cas de le dire — sur lesquelles sont mes notes. Il faut ramasser tout cela, le reclasser; et, pendant ce temps-là, l'histoire pour laquelle j'ai réuni tant de documents n'avance guère.



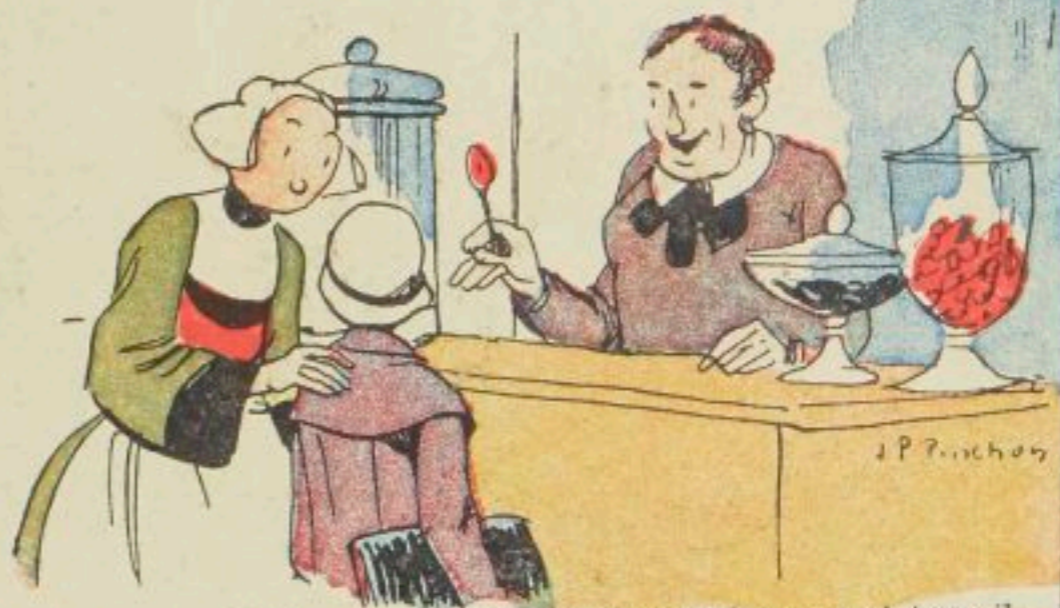
Et pourtant c'est pressé. L'imprimeur et les éditeurs attendent. Je suis tarabustée par M. Caumery, qui voudrait remettre d'aplomb mes phrases boiteuses, par M. Pinchon, qui a besoin de mes textes pour faire ses dessins. Ils m'arrachent mes feuillets...



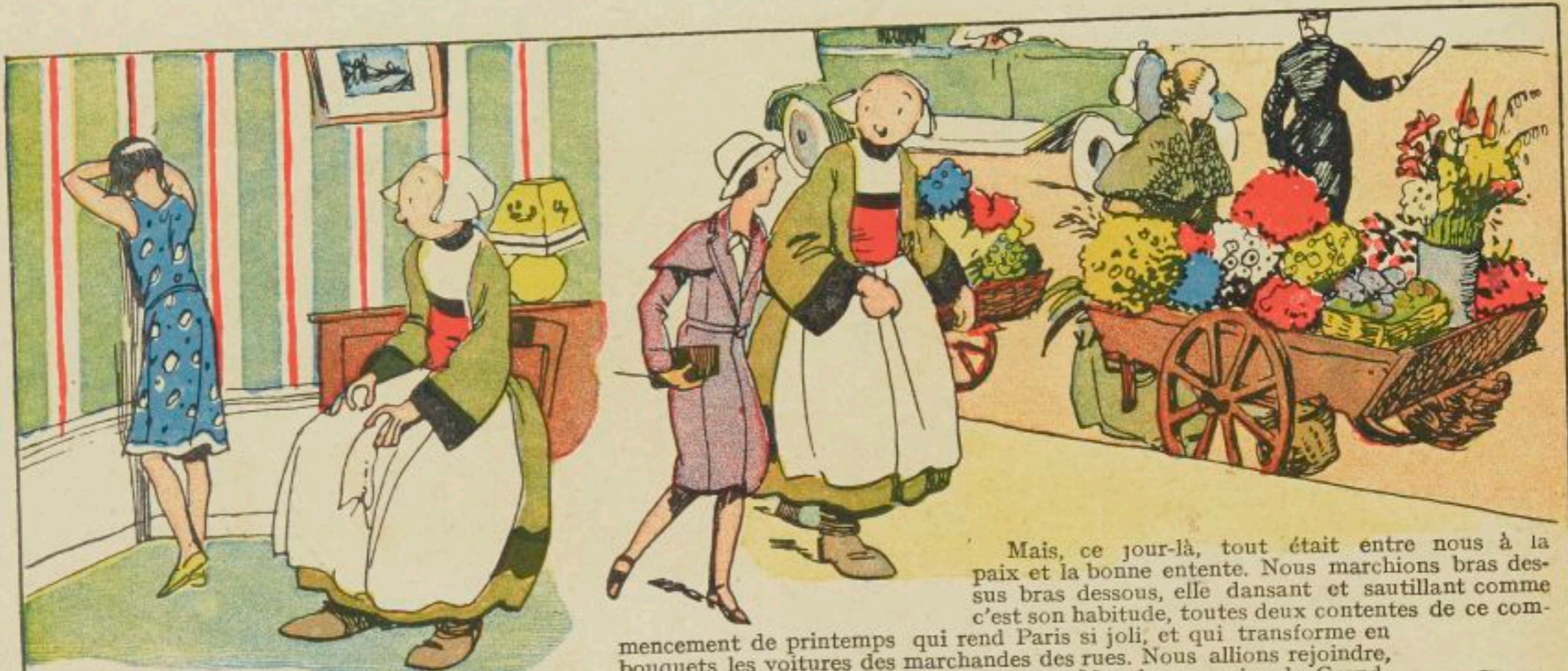
...avant même que l'encre soit sèche, ce qui, parfois, fait du gribouillis et provoque des disputes entre nous. Ah! tout n'est pas rose dans la vie d'écrivaine!... Mais en voilà assez sur mes petites misères; arrivons à notre histoire.



Elle commence par une belle après-midi du dernier mois de mars. J'avais été prendre à son cours ma Loulotte, que j'ai élevée, et qui est maintenant une grande fille de près de dix ans. J'étais contente parce que M<sup>lle</sup> la directrice...



...m'avait dit que « ma fille » devenait plus sage et travaillait bien. En récompense, je lui avais acheté une sucette chez le confiseur qui est à deux pas du cours, ce qui lui assure une bonne clientèle.



Elle n'est pas toujours de caractère facile, ma Loulotte ; plus souvent qu'il ne faudrait, elle me désobéit, ou bien elle répond mal ; ça m'oblige à la punir en la privant de dessert ou en la mettant au coin, ce qui me fait peut-être plus de peine qu'à elle-même.

Mais, ce jour-là, tout était entre nous à la paix et la bonne entente. Nous marchions bras dessus bras dessous, elle dansant et sautillant comme c'est son habitude, toutes deux contentes de ce commencement de printemps qui rend Paris si joli, et qui transforme en bouquets les voitures des marchandes des rues. Nous allions rejoindre, aux Champs-Élysées, ma bonne maîtresse, M<sup>me</sup> la marquise de Grand-Air, qui a adopté Loulotte quand celle-ci est tombée orpheline...



...et qui est ainsi quelque chose comme sa grand'mère. Nous suivions le quai, au long de la terrasse des Tuileries. Des enfants nous croisaient à chaque minute.

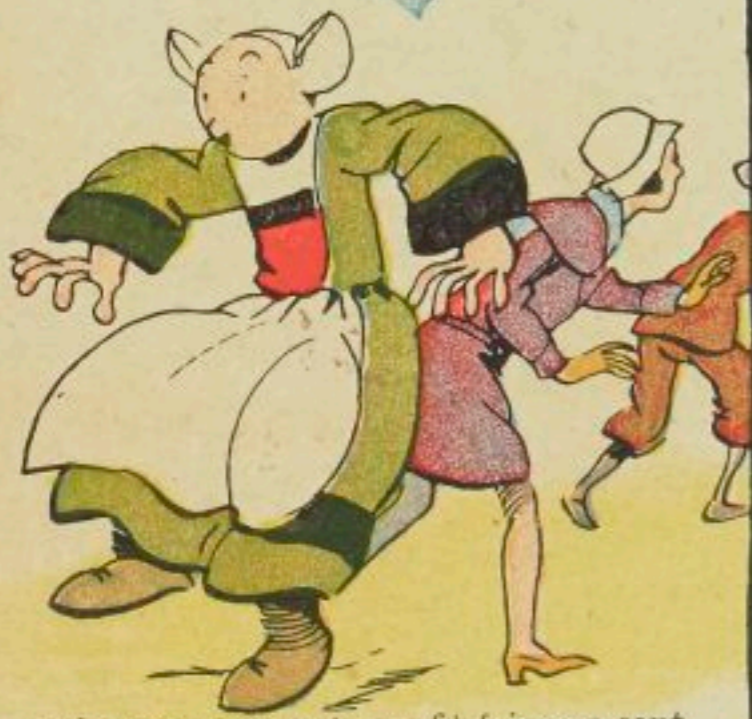
Nous connaissions beaucoup d'entre eux, qui sont des compagnons de jeux de Loulotte. Au passage, on se disait des bonjours, on prenait des rendez-vous pour les après-midi suivants.

Brusquement, Loulotte cessa ses danses et sautilllements, s'immobilisa, et, me tirant le bras, m'obligea à m'arrêter.



« — Tu entends ? me demanda-t-elle. — Si j'entends quoi ? — Les coups de sifflet derrière nous. — J'entends. Mais les gens qui sifflent dans la rue, ce sont des mal élevés. Ou bien c'est un agent qui siffle pour une contravention à une auto. Ne te retourne pas. »

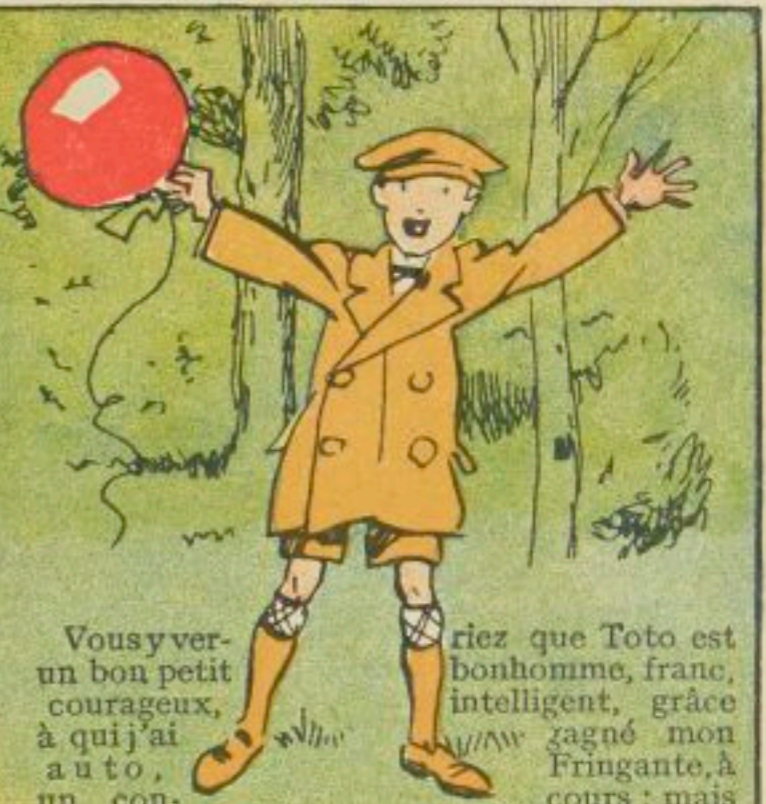
J'essayai de la remettre en marche, elle résista. Elle murmura : « — Je crois que c'est Toto, il me semble que je reconnais son sifflet. » A ce moment le sifflet se tut, puis, après un petit silence, une détonation retentit...



...qui, me surprenant, me fit faire un saut de chèvre. « — C'est Toto ! C'est son pistolet ! » cria Loulotte. M'échappant, elle se mit à courir dans la direction opposée à celle que nous suivions. Et d'autres enfants, comme elle, couraient et criaient : « C'est Toto ! »



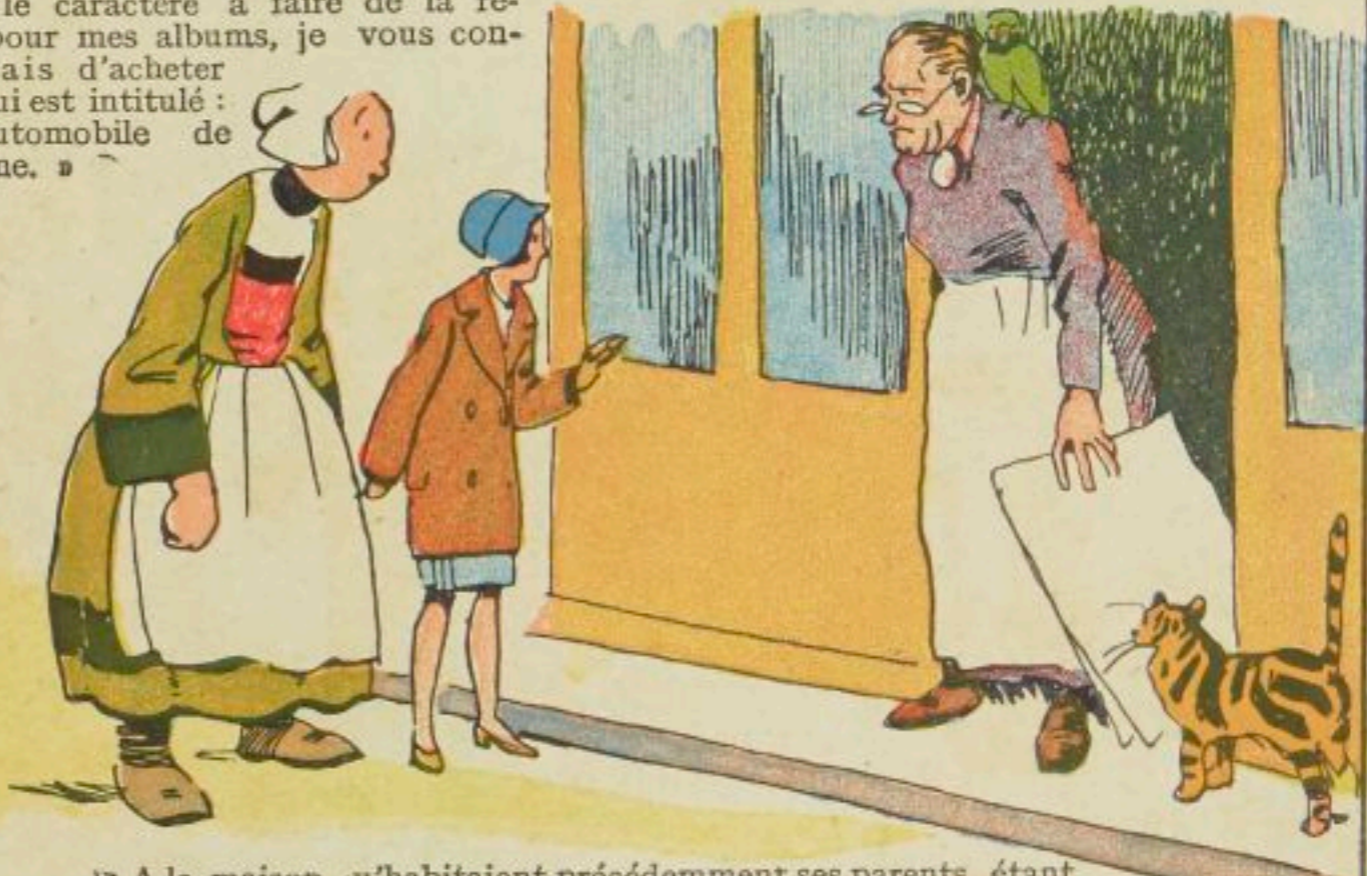
Je dois interrompre mon histoire pour présenter Toto à mes nouvelles lectrices. Si j'avais le caractère à faire de la réclame pour mes albums, je vous conseillerais d'acheter celui qui est intitulé : « L'Automobile de Bécassine. »



Vous verriez que Toto est un bon petit bonhomme, franc, courageux, intelligent, grâce à qui j'ai gagné mon auto, un con- Fringante, à vous verriez aussi qu'il est diable, et qu'il dit parfois des mots d'argot, ce qui est d'un mauvais exemple.



Tel qu'est Toto, Loulotte raffole de lui. Pour le voir, elle traverserait Paris sur les mains (bien entendu, c'est une façon de parler). Ces jours-ci encore, elle se désolait parce que, depuis le début de l'hiver, pas une fois nous n'avions rencontré son ami.



À la maison qu'habitaient précédemment ses parents, étant allées un jour nous informer, la concierge nous avait dit qu'ils avaient déménagé ; et comme nous demandions la nouvelle adresse, cette concierge, aimable comme une porte de prison, nous avait jeté au nez celle de sa loge. Toto paraissait donc rayé de notre existence.



Cependant, Loulotte cherchait à rejoindre son ami, et, comme je la retenais, elle piaffait, elle se débattait. Soudain, elle dit : « — Il a un nouveau costume... Et pourquoi tient-il ainsi son bras en l'air ? »



Alors à trois reprises, Toto cria : « Halte ! » Puis, venant à nous, il dit à Loulotte : « — Tu n'as donc pas vu que je te commandais avec mon bras de t'arrêter ? Ces filles, ça ne remarque rien, ça ne comprend rien... Ça ne connaît même pas les signaux les plus simples des Scouts ! »



Dès qu'il eut fini de prononcer les paroles que je vous ai rapportées, Toto fit un nouveau signe, celui qui est représenté sur le dessin. Il regarda Loulotte, puis demanda: «—Tu sais ce que c'est que ça ? »



Et comme la petite répondait non, il lui dit d'un air de mépris: «— C'est le signe avec lequel les Louveteaux, qui sont les plus jeunes Scouts, se reconnaissent entre eux... Bien entendu, tu ne sais pas... Les filles sont bêtes, elles ne savent jamais rien.



— Je sais au moins une chose, riposta Loulotte, c'est que tu ne m'aimes plus. Quand on était amis, tu ne me parlais pas méchamment comme tu viens de faire. Alors, c'est à ça que ça sert d'être Louveteau ?... Ça rend méchant ? »



Elle était tout émue, la pauvre miche. Moi, de voir de la peine à ma petite, ça me met hors de moi. Alors je suis entrée dans la conversation, et j'ai parlé à Toto sur un ton de rudesse auquel je ne l'avais guère habitué.



« — Jusqu'ici, lui ai-je dit, j'avais pensé qu'on apprenait aux Louveteaux toutes sortes de bonnes choses et de bonnes manières. Des Louveteaux, j'en vois souvent qui viennent à la messe à notre paroisse, le dimanche, avant de partir en excursion. Ils sont bien polis...



« ...et gentils. Mais ça me paraît qu'il y a Louveteaux et Louveteaux. Et toi, tu es de la mauvaise espèce. » A ces mots, Toto me regarda en serrant les poings et en se dressant comme un petit coq en colère. « — Oui, insistai-je, tu siffles dans la rue, ce qui est d'un mal élevé...



«... tu tires ton pistolet à amorces, ce qu'on t'a défendu cent fois ; tu fais l'orgueilleux, le vantard, et tu parles à ma petite de façon à la faire pleurer. Ça n'est pas beau, et ça change bien mes idées sur les Scouts, petits ou grands. » Ici, Loulotte.,



... tira sur ma robe pour me faire taire, et éviter de fâcher son cher Toto. Je me tus, en effet, étant à bout de souffle, car jamais je n'avais tenu un discours aussi long. En plus, j'avais hâte de remettre d'aplomb ma coiffe que mes gesticulations avaient dérangée.



Or, Toto ne se fâcha pas du tout. Au contraire, il baissait le nez l'un air tout contrit. C'était lui maintenant qui avait du chagrin, et Loulotte le consolait. Elle disait : « — Il ne faut plus penser à cela... sera amis il leva la

chose à dire et à faire. » Il se tourna vers moi et reprit : « — Bécassine, quand je suis devenu Louveteau, j'ai prononcé la Promesse... Je vois la scène comme si j'y étais encore... Je viens de manquer à ma Promesse... je tâcherai de ne pas recommencer. »



Il regarda autour de nous. Pendant ce que je viens de vous conter, pas mal d'enfants, amis de Loulotte et de Toto, quelques gouvernantes aussi, s'étaient arrêtés et faisaient cercle. Une fois encore notre jeune Louveteau céda à son naturel, qui est du genre vif et un peu coléreux. Il cria : « — Qu'est-ce que vous avez à nous regarder comme des bêtes curieuses ? »

Mais aussitôt, se dominant, il continua sur un ton tout autre : « Allez donc jouer au jardin, ce sera plus amusant. Je ne peux pas vous y suivre, ce sera pour un autre jour. » Et il distribua des poignées de main à la ronde. On est accoutumé à lui obéir. Le petit groupe se dispersa. Il ne resta plus...



... qu'une maman et son garçonnet, celui-ci vêtu plutôt pauvrement. Toto salua la maman...



...et demanda : « — Madame, me permettez-vous de donner ce pistolet à votre petit garçon ? » Elle accepta avec un remerciement, le petit bonhomme eut un air d'extase. Alors Toto me regarda en souriant, et à mi-voix, me dit :



« — Comme ça, je ne désobéirai plus en tirant des coups de pistolet. J'essaye de me corriger... pour que tu ne penses plus de mal des Scouts, petits ou grands. »



Ainsi, nous avions retrouvé notre Toto d'autrefois, notre Toto à la tête chaude et au bon cœur. Et nous le retrouvions amélioré. Cela me fit tant de plaisir que je lui plaquai deux gros baisers sur les joues et Loulotte ne manqua pas de m'imiter.

« — Où allez-vous ? nous demanda-t-il. — Aux Champs-Élysées. » Il regarda sa montre : « — Bon, j'ai un peu de temps avant l'heure d'une réunion de mon groupe, ma meute, comme ça s'appelle. Je vais faire un bout de chemin avec vous. »

Il prit un de mes bras, Loulotte s'accrocha à l'autre, et nous nous mîmes en route. Ma petite dansait et sautillait plus que jamais, les enfants avaient mille choses à se dire...



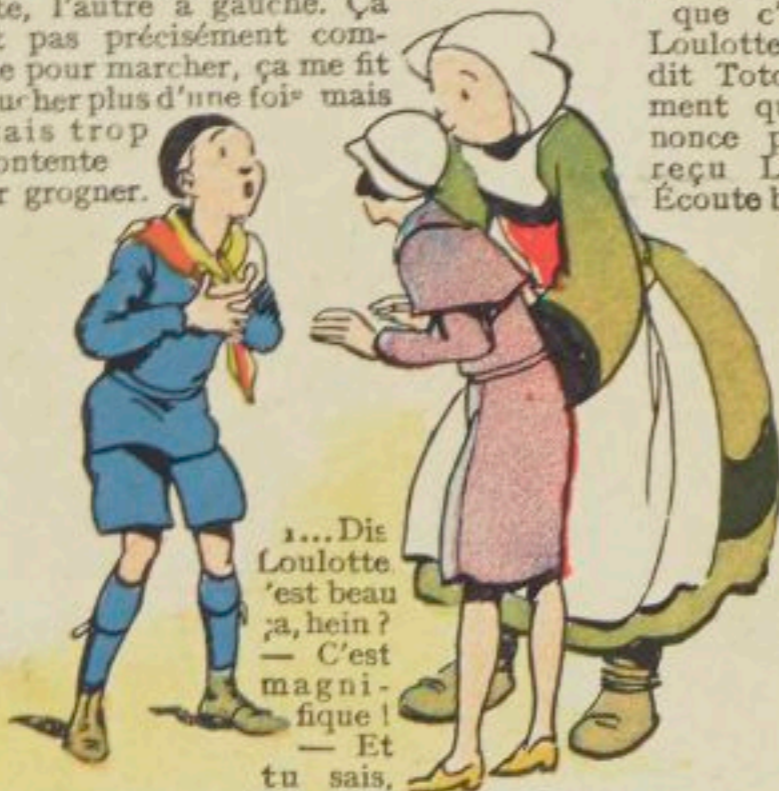
.. Alors, à chaque instant, sans me lâcher, ils débordaient sur moi, l'un à droite, l'autre à gauche. Ça n'est pas précisément commode pour marcher, ça me fit trébucher plus d'une fois mais j'étais trop contente pour grogner.

Naturellement, la conversation roula sur les Scouts et Louveteaux : « — Tu as parlé de la Promesse. Qu'est-ce que c'est ? demanda Loulotte. — Voilà ! répondit Toto. C'est l'engagement qu'on prononce pour être reçu Louveteau. Écoute bien ça ! »



Il se plaça devant nous, en faisant le même signe qu'au moment de notre rencontre, gravement, il récita :

« — Je promets de faire de mon mieux pour être fidèle à Dieu, à la France, à mes parents et à la loi de la Meute, et pour taire chaque jour un plaisir à quelqu'un... »



« ... Dis Loulotte, est-ce beau ça, hein ? — C'est magnifique ! — Et tu sais, continua-t-il, quand j'ai prononcé la promesse devant le chef, l'aumônier, mes parents, mes futurs camarades, le cœur me battait... tiens, presque comme à ma première communion. »



Il était tout ému par ce souvenir, le bon petit, et Loulotte l'était presque autant que lui. Mais chez elle, les émotions font vite place aux volontés ; à son tour, elle lâcha mon bras et, si fort que quelques passants se retournèrent, elle cria : « — Je veux être Scout... Je veux être Louveteau ! — Plus bas, donc ! » ordonna Toto...



... qui, ensuite, expliqua : « — Pour les filles, ce quicor-

respond aux Scouts et aux Louveteaux, ça s'appelle les Guides et les Jeannettes, mais je ne suis pas très calé sur le règlement. — Moi, dit Loulotte, je connais une petite fille qui est Jeannette...

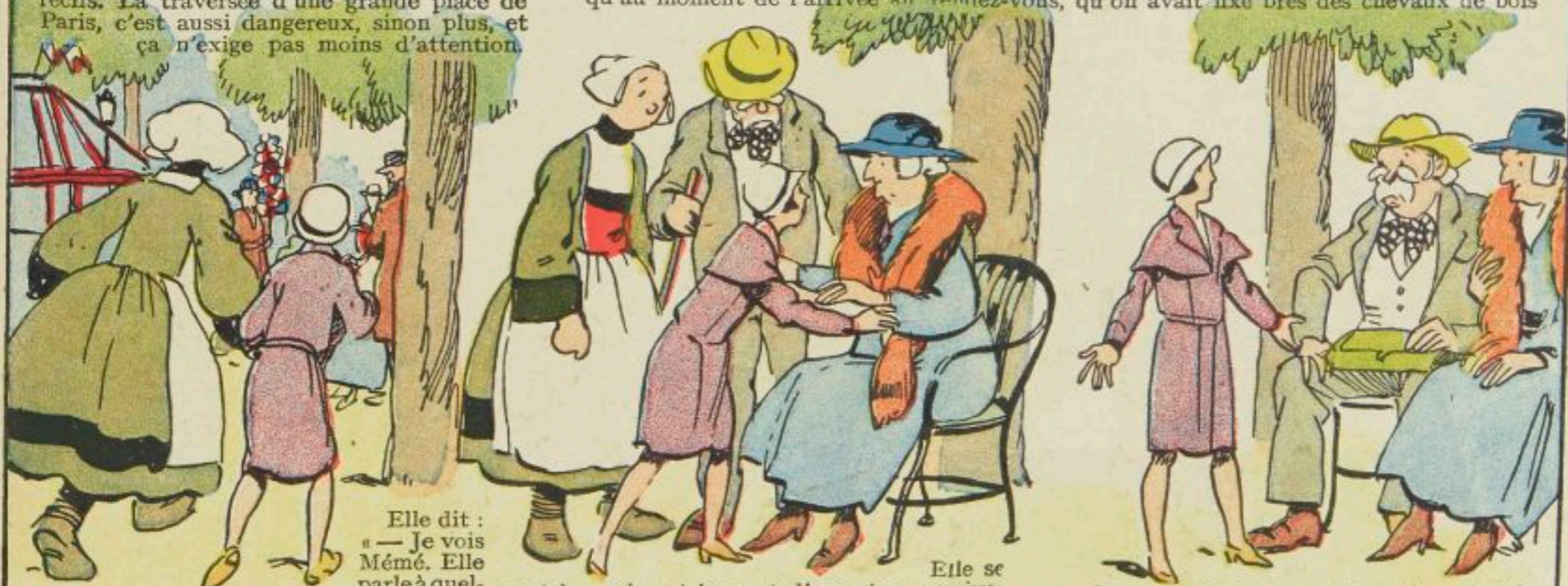
— Alors, ça va bien, elle te renseignera. » Nous arrivions à la place de la Concorde. Cette conversation, que j'ai résumée, et notre marche, à chaque instant coupée d'arrêts, avaient pris pas mal de temps. Toto constata qu'il lui fallait nous quitter. En faisant ses adieux...

...il dit à Loulotte : « — Quand tu seras Jeannette, peut-être qu'on se rencontrera en excursion dans les bois. — Oh ! que ce sera amusant ! » s'exclama ma petite radiuse. On se sépara sur ces mots. Je repris Loulotte par la main, je lui défendis de parler...



... comme défendait autrefois mon oncle Corentin, quand, par une mer houleuse, il avait à diriger sa barque parmi les récifs. La traversée d'une grande place de Paris, c'est aussi dangereux, sinon plus, et ça n'exige pas moins d'attention.

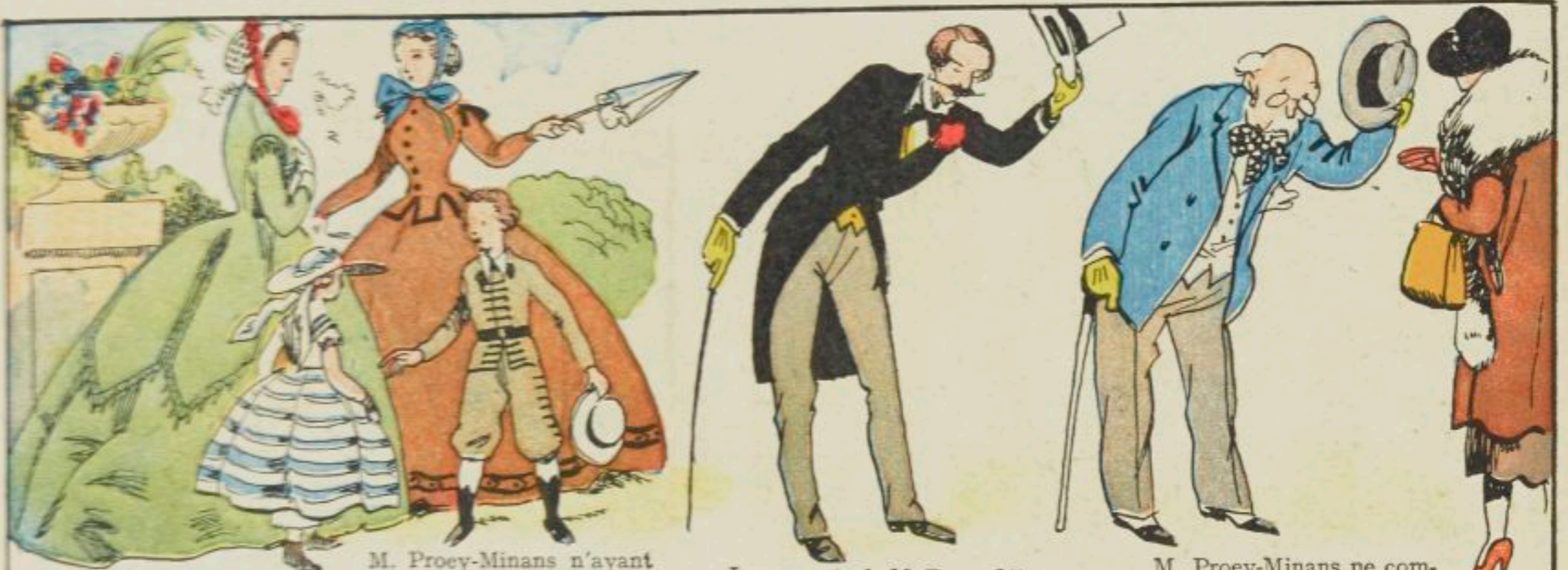
Par extraordinaire, Loulotte m'obéit ; elle ne parla pas pendant que je guettais le moment de nous lancer, pendant que nous zigaguions entre les autos. Elle resta silencieuse encore, perdue dans ses pensées, tandis que nous arpentions les Champs-Élysées ; elle n'ouvrit la bouche qu'au moment de l'arrivée au rendez-vous, qu'on avait fixé près des chevaux de bois



Elle dit : « — Je vois Mémé. Elle parle à quelqu'un... Est-ce que tu le vois, le quelqu'un ? Moi, je suis trop petite. — C'est M. Proey-Minans, — Tonton Nans ! Tant mieux... il est si gentil ! »

Elle se précipita et les prit d'assaut successivement : « — Bonjour, Mémé. Tu m'aimes ?... Bonjour, Tonton Nans... Tu m'aimes ? » Elle pose souvent cette question, peut-être parce que, n'ayant pas de parents, elle a plus besoin...

...d'être aimée par les autres. Après avoir bien embrassé la Mémé et le Tonton, elle se redressa de toute sa taille et elle dit : « — Vous savez... je veux être Jeannette ! »



M. Proey-Minans n'ayant pas paru dans mes derniers albums, je dois le présenter à mes nouvelles lectrices. Il est à peu près du même âge que M<sup>me</sup> de Grand-Air. Étant petits, ils jouaient ensemble. C'était à une époque où les enfants portaient des costumes qui nous paraîtraient maintenant des déguisements.

Les parents de M. Proey-Minans lui ont enseigné, et il a conservé, ce que ma maîtresse appelle « une politesse raffinée qu'on ne voit plus, hélas ! aux jeunes gens de nos jours. »

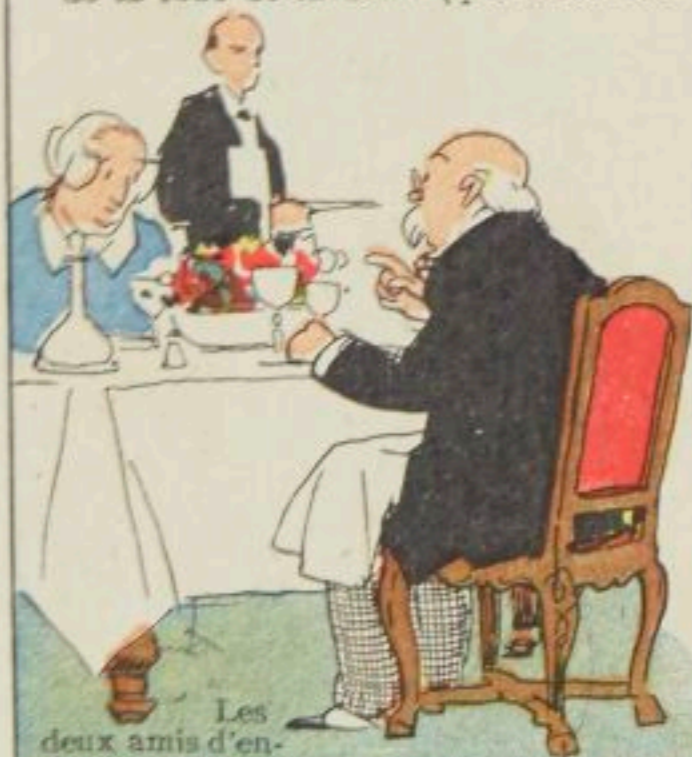
M. Proey-Minans ne commence jamais une conversation avec une dame sans l'avoir d'abord saluée d'une profonde révérence et sans lui avoir demandé la faveur de baiser sa main.



Mais, comme il est myope à rendre des points à une taupe, et distrait plus qu'un écureuil, sa politesse raffinée a parfois des effets fâcheux comme de lui faire déchirer avec son pied le bas de la robe de la dame (quand la mode est aux robes longues)...



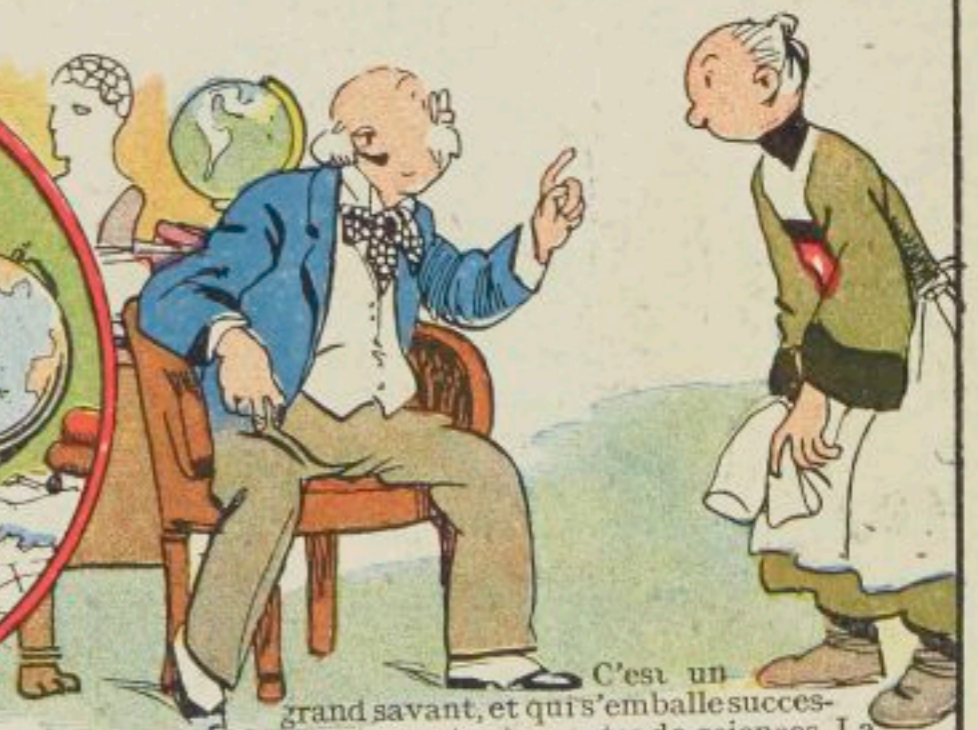
... ou de lui faire embrasser, au lieu de la main qu'on lui tend, le petit chien de la dame, installé sur les genoux de celle-ci.



Les deux amis d'enfance s'appellent encore, par leurs prénoms ; Hermine et Adalbert. M. Proey-Minans déjeune ou dîne chez nous plusieurs fois par semaine quand il est à Paris.



Mais il s'absente souvent, d'abord par goût des voyages. Et aussi pour ses études.



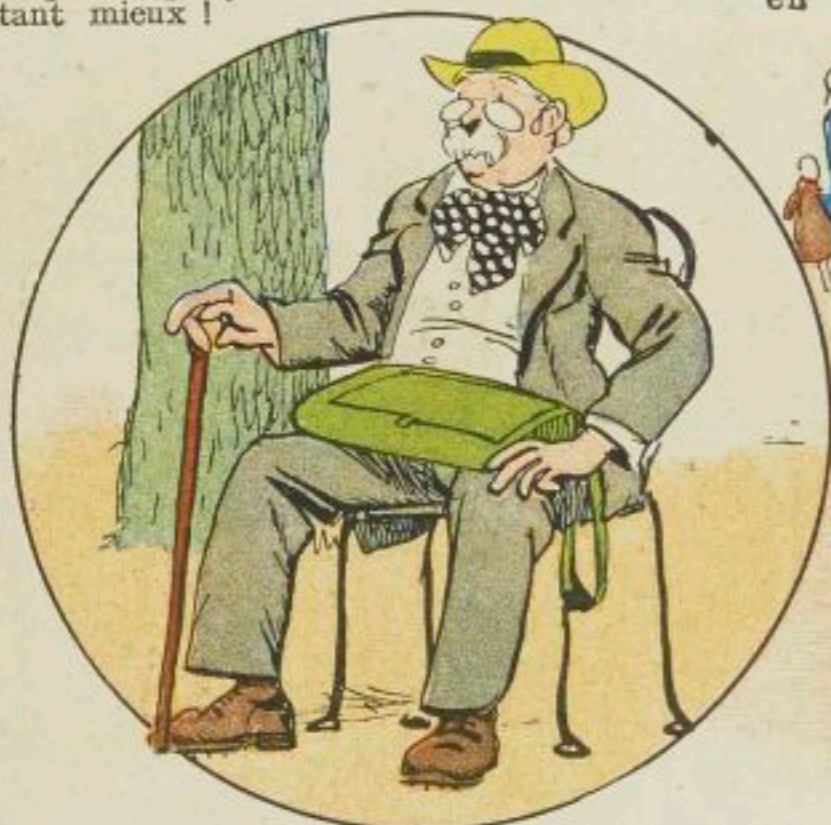
C'est un grand savant, et qui s'emballé successivement pour toutes sortes de sciences. La première fois que je l'ai rencontré, je l'ai cru un peu piqué (soit dit sans lui manquer de respect) vu qu'aussitôt il m'a demandé d'enlever ma coiffe..



... et s'est mis à me tripoter la tête. C'était, m'a-t-il expliqué, parce qu'il s'occupait d'une science consistant à étudier le caractère des gens d'après les bosses de leur crâne. Il paraît que j'avais un beau crâne. Allons, tant mieux !

Ensuite, il s'est emballé sur l'étude des mœurs, coutumes et costumes des divers pays de France. Mais là, emballé au point de s'habiller en Basque ou en Alsacien...

...en Provençal ou en Breton, selon les régions où il se rendait. N'ayant pas vu depuis près de deux ans M. Proey-Minans, je me doutais bien qu'il avait encore changé de science, mais j'ignorais laquelle avait maintenant sa faveur.



Je commençai à le soupçonner en regardant son costume. Un costume comme à l'ordinaire, élégant et soigné, tout en étant de type un peu ancien, mais les chaussures étaient de gros brodequins tachés de boue, la coiffure consistait en un large panama, et une boîte de métal peinte en vert...

... reposait sur les genoux de M. Proey-Minans. Je m'approchai de lui et le saluai par son nom. Il me regarda de ce regard vague qu'ont les personnes affectées de myopie, retira ses grosses lunettes, les essuya avec soin, les remit sur son nez. Alors, seulement, il me reconnut.



« — Cette bonne Bécassine ! dit-il. J'ai grand plaisir, Bécassine, à vous retrouver en santé florissante. » Sa politesse se marque même avec une simple servante comme moi.



Il se leva pour me tendre la main. Mais alors la boîte tomba, et les plantes qu'elle contenait s'éparpillèrent à terre.



« — Quel malheur ! s'écria M. Proey-Minans. Cinq heures de travail perdues, au cours desquelles j'avais fait une trouvaille d'un prix inestimable ! »



Entendant M. Proey-Minans parler d'une précieuse trouvaille, je lui demandai s'il avait découvert un trésor : « — Mieux que cela, Bécassine, j'ai découvert la *Nepeta Cataria* à fleur bleue, une plante rarissime, la perle de ma collection...

«... N'est-ce pas elle que j'aperçois là ? » Il se baissa vivement et cogna Loulotte. Celle-ci ne protesta pas : elle aime tellement son oncle Nans que je crois bien que s'il la fouettait, elle lui dirait merci. « — Laissez-moi faire, monsieur, dis-je, et toi, Loulotte, va voir plus loin si j'y suis. Partout où tu te méles de ranger...

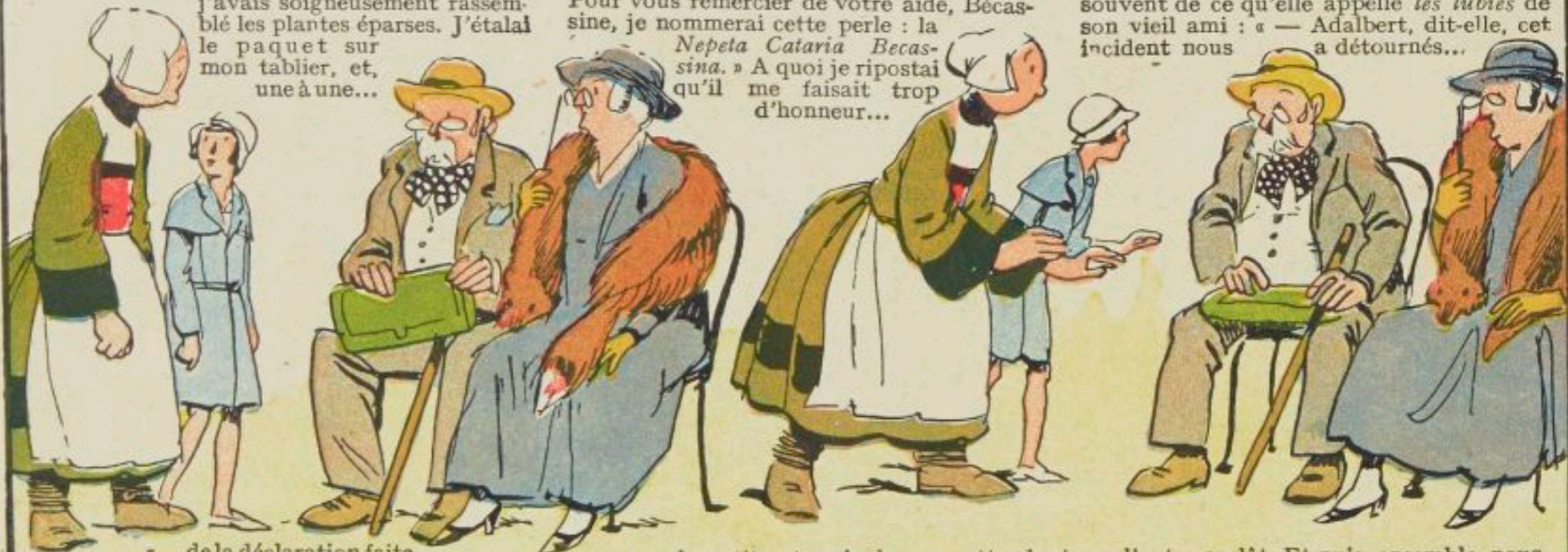
«... on est sûr de trouver du fouillis ! » Tandis que je travaillais à réparer le désastre, M. Proey-Minans me confiait qu'il était maintenant...



... férn de botanique. « — Quelle science passionnante, Bécassine ! Dès que le temps le permet, je pars en quête dans les bois et prairies des environs. » Cependant, j'avais soigneusement rassemblé les plantes éparées. J'étais le paquet sur mon tablier, et, une à une...

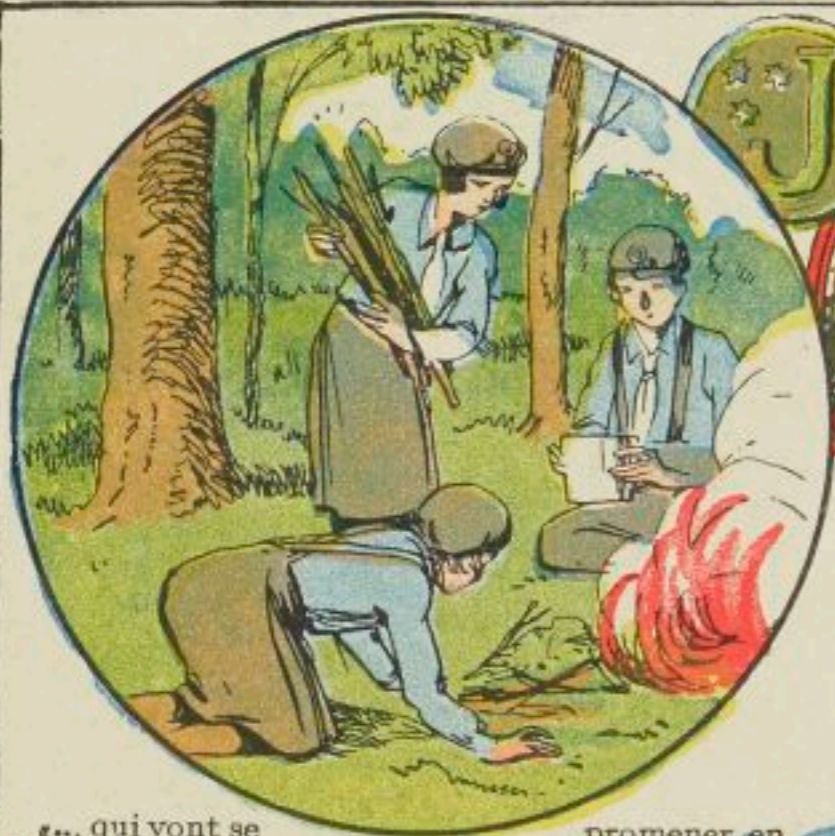
... je tendis les plantes à M. Proey-Minans. Il les examina en s'aidant d'une loupe. Soudain, il s'écria : « — La voici, la perle de ma collection ! Pour vous remercier de votre aide, Bécassine, je nommerai cette perle : la *Nepeta Cataria Bécassina*. » A quoi je ripostai qu'il me faisait trop d'honneur...

... en donnant mon nom à une plante qui était une perle, et que c'était à moi de le remercier. M<sup>me</sup> de Grand-Air avait suivi cette scène en souriant. Elle s'amuse souvent de ce qu'elle appelle *les lubies* de son vieil ami : « — Adalbert, dit-elle, cet incident nous a détournés...



«... de la déclaration faite, à son arrivée, par Loulotte : *Je veux être Jeannette*, nous a-t-elle dit. Le *je veux* ne me plaît guère, mais passons... Loulotte et sa gouvernante nous expliquent-elles ce que c'est qu'être Jeannette ? » Là-dessus, nous nous sommes regardées un instant...

... la petite et moi, chacune attendant que l'autre parlât. Et puis, ensemble, nous avons commencé : « — Les Jeannettes, ce sont... » Et puis, ne voulant pas parler deux à la fois, nous nous sommes arrêtées, ensemble aussi. Mais Loulotte, qui est la plus bavarde, n'a pas tardé à reprendre : « — Les Jeannettes, Mémé, ce sont des petites filles qui ont un costume bleu avec un béret...



«... qui vont se promener en troupe à la campagne, qui y jouent à des jeux amusants. Et je crois que quelquefois elles y cuisent elles-mêmes leur déjeuner, ce qui est encore plus amusant.»

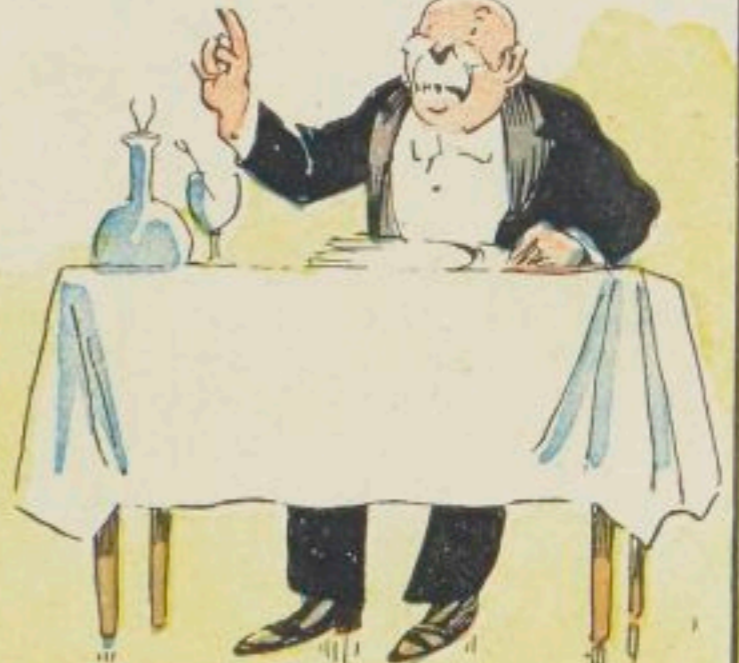
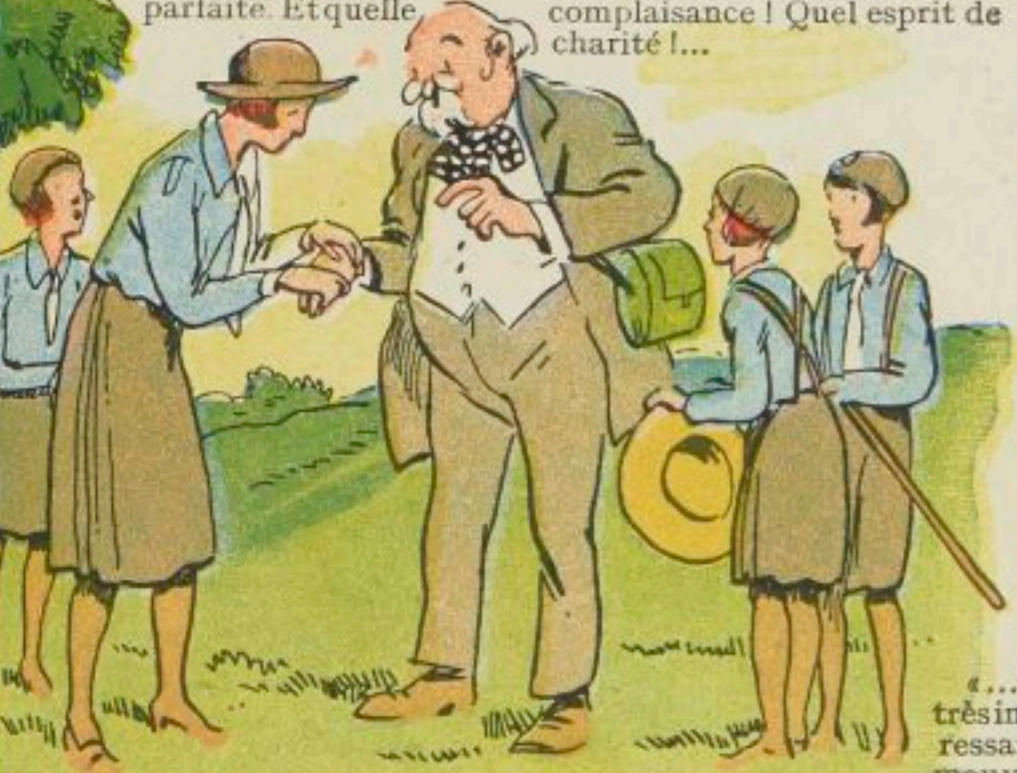
Mme de Grand-Air avait froncé les sourcils. Elle n'aime pas les nouveautés et a tendance à n'apprécier que ce qu'on faisait à l'époque de sa jeunesse. « — Je crains, dit-elle, que de tels vagabondages donnent à ces Jeannettes les allures garçonnières que nous voyons à trop... »

« ... de petites filles et de jeunes filles. De mon temps... » Elle ne put achever. M. Proey-Minans venait de se lever avec une telle impétuosité que je dus rattraper sa boîte au vol, afin d'éviter un second désastre. Et il disait :



« — Excusez-moi, Hermine, de vous interrompre ! Souvent, au cours de mes herborisations, je rencontre des groupes de Jeannettes, ou de leurs aînées, les Guides de France. J'apprécie fort leur charmante gaieté, leur tenue parfaite. Et quelle complaisance ! Quel esprit de charité !... »

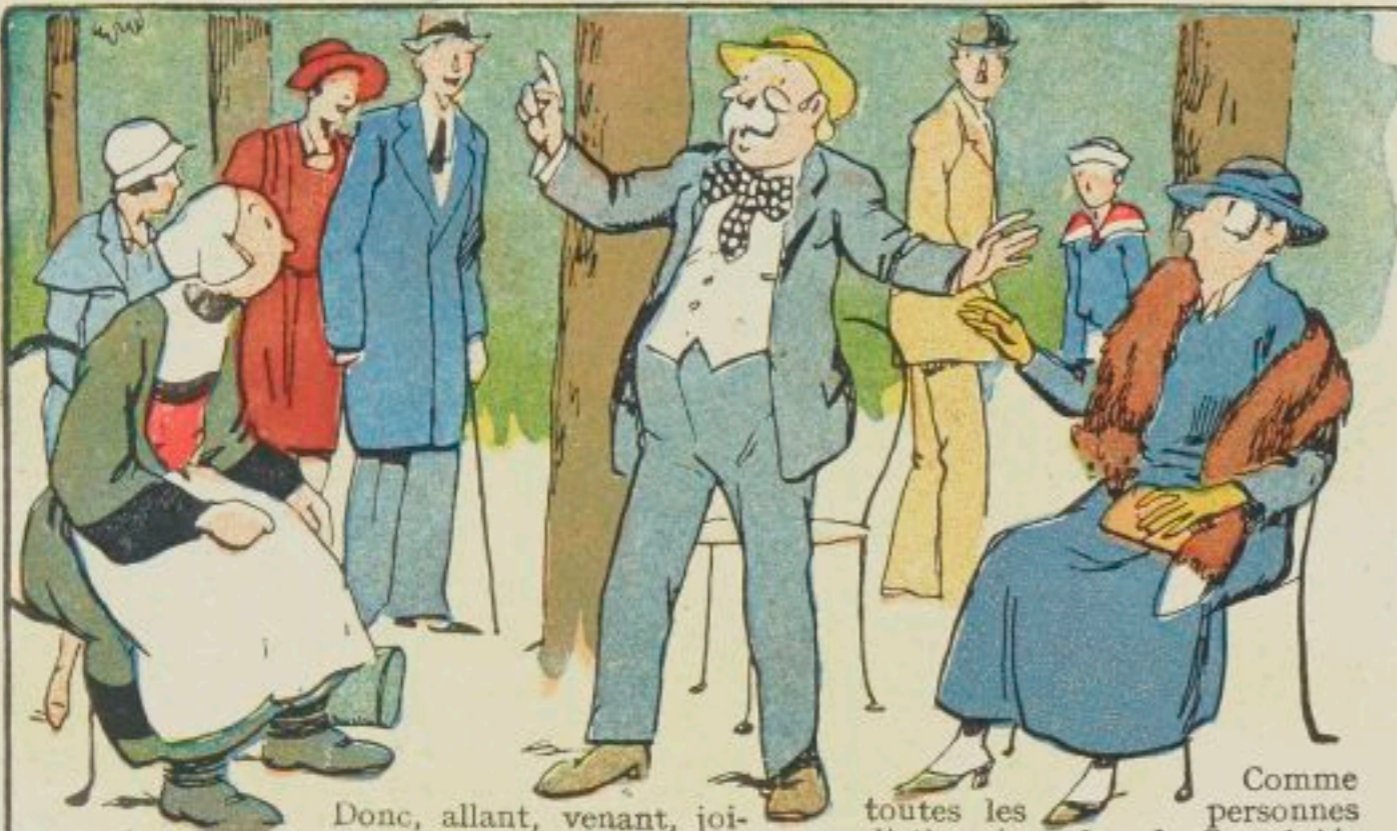
« ... Un jour, tenté par une plante rare, je m'étais engagé au bord d'un étang. Je commençais à m'y enliser et l'aventure n'était pas sans danger, mes mauvais yeux ne me permettant pas de voir où était l'eau et où était la terre ferme. Des Jeannettes m'ont aidé à sortir de ce borbier... »



« ... Une autre fois, la directrice d'un groupe de Guides, la Cheftaine, pour lui donner son vrai titre, a pansé avec une habileté de chirurgien la douloureuse piqûre qu'une guêpe m'avait faite. Ainsi, j'ai été conduit à étudier... »

« ... le très intéressant mouvement du Scoutisme féminin. Mesdames, messieurs, le Scoutisme féminin... » Entraîné par son sujet, M. Proey-Minans oubliait qu'il parlait uniquement pour Mme de Grand-Air.

Il a tellement l'habitude, ce bon monsieur, de présider des sociétés savantes ou d'y faire des conférences, il est tellement distrait et il voit si mal que souvent, ayant devant lui une seule personne, il se croit devant un grand auditoire.

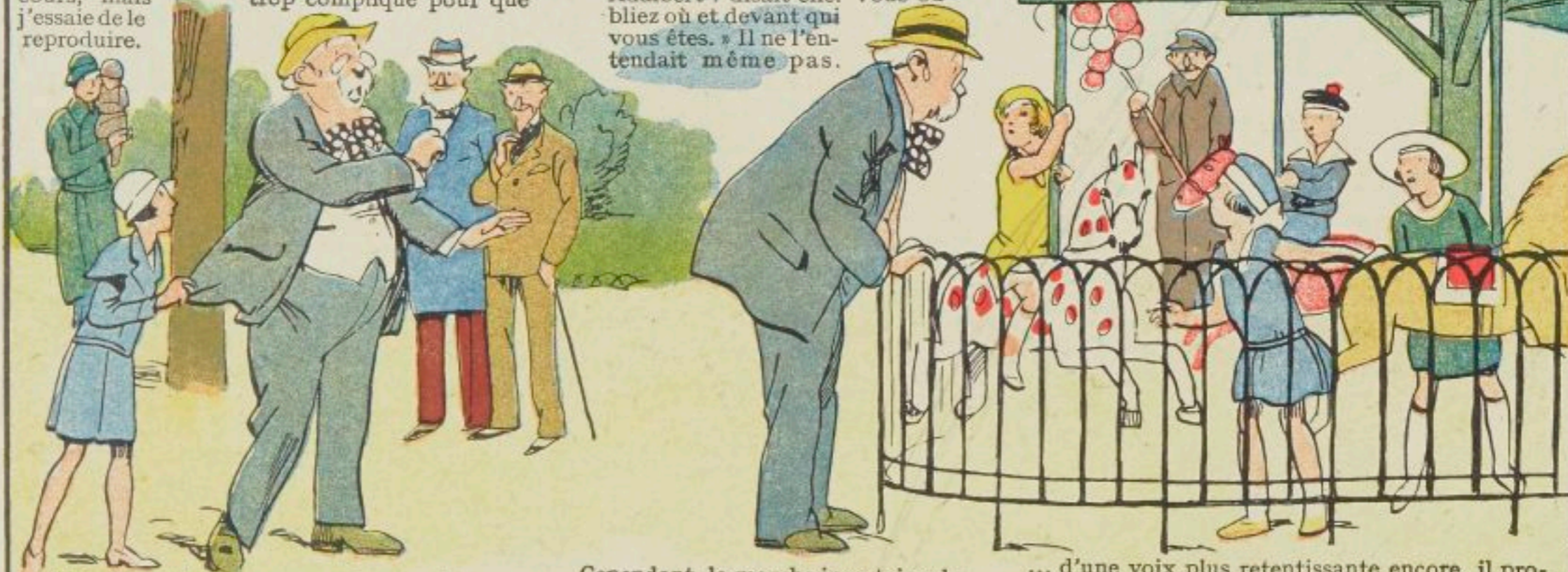


Donc, allant, venant, joignant les gestes aux paroles, ce fut un vrai discours qu'à l'étonnement des promeneurs, M. Proey-Minans prononça. Un bien beau discours, mais trop compliqué pour que j'essaie de le reproduire.

Comme toutes les personnes distinguées, M<sup>me</sup> de Grand-Air a horreur de ce qui, en public, attire l'attention. « — Du calme, Adalbert ! disait-elle. Vous oubliez où et devant qui vous êtes. » Il ne l'entendait même pas.



Pas davantage il ne prêtait attention à Loulotte. Elle avait été bien déconfitée, la pauvre chérie, par les paroles de sa Mémé. Et craignant que celle-ci refusât de l'enrôler dans les Jeannettes, elle avait pris ce que j'appelle son air de prête-à-pleurer.



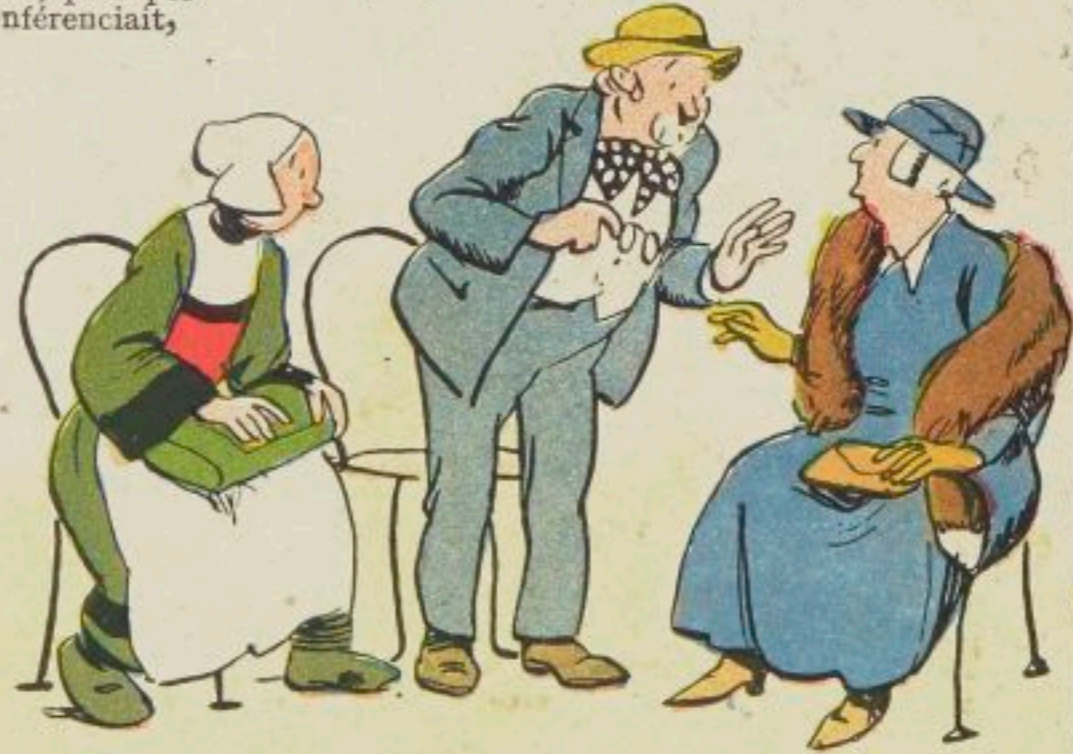
Mais, à son âge, on se console vite. Maintenant elle s'amusait fort de la scène que je vous décris. Elle suivait pas à pas notre bon monsieur, le tirant par son veston, lui criant : « — Assieds-toi, oncle Nans... Ne parle pas si fort... Tout le monde te regarde ! » Peine perdue !

Cependant, la marche incertaine de M. Proey-Minans le conduisit devant l'un des manèges de chevaux de bois. Une petite grille l'entoure. Il s'y appuya de ses deux mains, se pencha vers l'intérieur et, plus persuadé que jamais qu'il conférençait,

... d'une voix plus retentissante encore, il prononça : « — Je vous disais donc, mesdames et messieurs, que le mouvement du Scoutisme féminin, englobant les Guides et les Jeannettes... » Le manège cessa de tourner, les enfants en descendirent, regardèrent, bouche bée, l'orateur.



Puis la tenancière s'avança. Elle dit : « — Ça serait-il un effet de votre bonté, monsieur, d'aller causer plus loin, et de me laisser faire mon commerce ? Ici, c'est pas la Chambre des Députés, c'est les chevaux de bois ! »



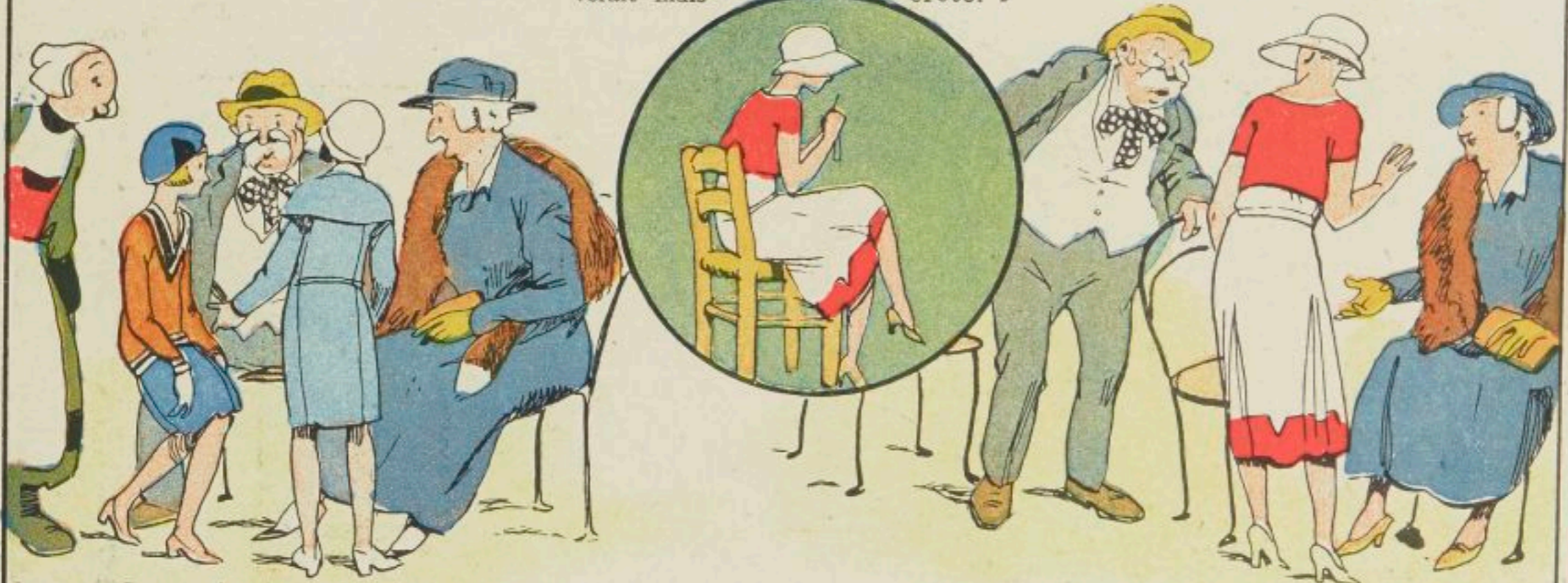
A ces mots, M. Proey-Minans sembla s'éveiller d'un songe. « — Encore une de mes distractions ! » murmura-t-il. Il dit quelques mots d'excuses à la tenancière, lui glissa un billet de cinq francs, puis revint près de M<sup>me</sup> de Grand-Air.



« — Vous êtes incorrigible, Adalbert, dit celle-ci. Enfin, n'en parlons plus... Mais, qu'est donc devenue Loulotte ? » Je la montrai, près du manège, et j'expliquai que la petite fille avec qui elle causait était une de ses camarades de cours.

A ce moment, les deux enfants s'approchèrent, la nôtre entraînant son amie qui faisait résistance et murmurait : « — Non, je ne veux pas... Ta grand'mère me trouverait indis- crète. »

Mais Loulotte cria : « — Mémé, c'est mon amie Lucette Leroy. Elle est Jeannette. Elle va très bien t'expliquer ce que c'est que les Jeannettes. » Visiblement, l'aspect de la nouvelle venue et son joli sourire impressionnèrent de façon favorable ma maîtresse.



« — Je vous écoute, mademoiselle Lucette, dit-elle, parlez-moi des Jeannettes. » Lucette fit une gentille révérence, puis répondit : « — Madame, ma sœur Françoise vous renseignerait mieux que moi : elle est cheftaine. Voulez-vous me permettre de vous la présenter ? — Bien volontiers, ma petite. »

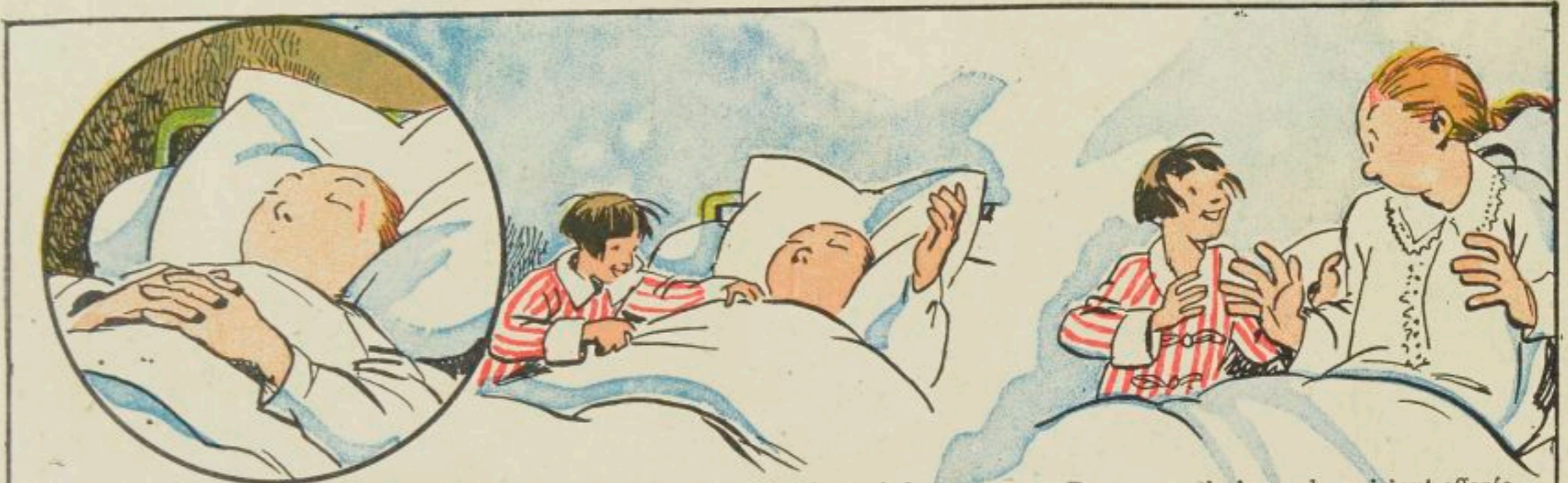
Assise non loin de là, la grande sœur travaillait à un tricot. Conduite par Lucette vers notre groupe, elle fut invitée à prendre place entre M<sup>me</sup> de Grand-Air et M. Proey-Minans.



Par discrétion, j'emmenai les fillettes jouer au ballon un peu à l'écart. La conversation se prolongea un bon quart d'heure, puis ma maîtresse nous appela

« — Loulotte, dit Madame, M<sup>lle</sup> Françoise m'a convaincue. Elle sera ta cheftaine, si tu te montres digne d'être admise parmi les Jeannettes. » Une pluie de baisers tomba sur la Mémé.

« — Et moi, Loulotte, demanda M. Proey-Minans, on ne m'embrasse pas ? J'ai pourtant plaidé ta cause avec une certaine éloquence ! »



Le lendemain de la scène des Champs-Élysées, alors que le jour commençait seulement à filtrer entre les rideaux, je dormais comme une bienheureuse, avec cette différence que je crois bien que je ronflais, tandis que, à ce que je suppose...

... une bienheureuse doit avoir le sommeil silencieux. Soudain, je fus éveillée en sursaut. On me secouait, on tirait sur mes couvertures, on me chatouillait. Puis, la personne qui me martyrisait trempa ses mains dans l'eau froide et m'en aspergea la figure.

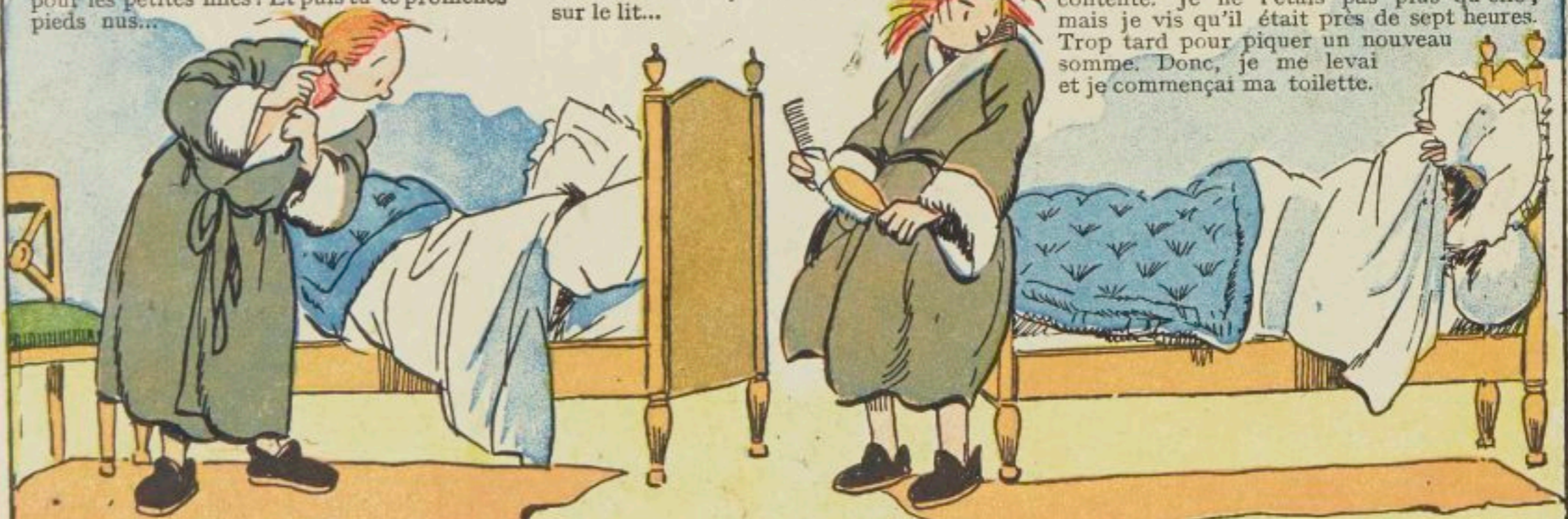
De ce coup-là, je me dressai tout effarée, je criai : « — Quoi t'est-ce ? Le feu à la maison ? Les pompiers ? » Loulotte répondit : « — D'abord on ne dit pas *quoi t'est-ce* ? On dit *qu'est-ce que c'est* ?... Eh bien, c'est pas le feu ni les pompiers, c'est moi, grosse paresseuse. »



Elle se tenait près de mon lit, gentille à croquer, dans son pyjama, mais je n'étais pas d'humeur à l'admirer. Je grognai : « — En voilà des manières ! Me réveiller à une heure qui est celle de dormir pour les gouvernantes et pour les petites filles ! Et puis tu te promènes pieds nus... »

« ... Un coup a attraper la petite mort. Vite au lit, sans quoi je me plaindrai à Madame. » Cette menace-là produit toujours son effet, Madame étant à peu près la seule personne au monde que craigne Loulotte. D'un bond, celle-ci fut sur le lit...

... puis elle s'y plongea, remontant draps et couvertures jusqu'au-dessus de ses yeux. C'est sa façon de marquer qu'elle n'est pas contente. Je ne l'étais pas plus qu'elle ; mais je vis qu'il était près de sept heures. Trop tard pour piquer un nouveau somme. Donc, je me levai et je commençai ma toilette.



Tout en y procédant, je tournais autour du lit de ma petite. Je ne sais pas rester en bisbille avec elle : ça me fend le cœur. Alors, je cherchai à entamer la conversation. Je lui demandai : « — Tu es fâchée ? »

Pas de réponse. J'essayai de tredonner un air de mon pays. Cette fois, j'eus une réponse, pas du tout ce que je désirais. De sous les draps, une voix sortit qui me criait : « — Tais-toi ! Tu chantes faux. » Décidément, c'était la grande brouille.



Comment en sortir ? Une idée me vint. Pendant mes essais de réconciliation, mes tourniquages et mes flâneries, le temps avait filé ; l'heure était presque venue d'apporter le déjeuner. J'allai à l'office le préparer.

Quand je retrai, portant le plateau, je m'approchai tout contre le lit. Alors je vis sortir des draps le front, les yeux malins, le petit nez qui flairait, puis le reste de la figure, et enfin le buste.



Loulotte me demanda : « — C'est du noir ? — Oui, la bouillie noire, qui sent le chocolat et que tu aimes tant... Je te gêne. — Tu es gentille, je te pardonne. »

Ça, c'est bien le genre de Loulotte : elle m'avait tourmentée, et elle me pardonnait. Enfin !

On était donc redevenues amies. Pendant que je beurrerais les tartines, on causa : « — Pourquoi m'as-tu réveillée ? demandai-je. — Ben, voilà ! Mémé a dit hier que ie serais Jeannette si je me montrais digne d'être admise. Qu'est-ce qu'il faut faire... »

« ... pour se montrer digne ? — D'abord, il ne faut pas envoyer d'eau à la figure de sa gouvernante. » Elle se mit à rire, déclara que j'étais drôle, puis, le déjeuner étant terminé, elle sortit définitivement de son lit.



Elle reprit : « — Qu'est-ce qu'il faut faire ?... » Elle ne put continuer parce que, juste à ce moment, je commençais à lui savonner la tête.



Naturellement, elle prétendait qu'avec mon savon je lui « tuais les yeux ». Mais la querelle fut courte. La tête enveloppée d'une serviette-éponge qui faisait comme un turban, Loulotte alla enfin au bout de sa question :



« — Qu'est-ce qu'il faut faire pour être reçue Jeannette ? — Je ne sais pas, moi... Si tu veux, on ira le demander cet après-midi à M<sup>lle</sup> Leroy. — Oui, je veux. Viens que je t'embrasse pour ta bonne idée. »



Loulotte ne m'eut pas plutôt embrassée pour me récompenser d'avoir eu une bonne idée qu'elle se ravisa : « — Mais non, dit-elle, j'y pense, elle ne vaut rien, ton idée. M<sup>lle</sup> Leroy ne sera pas chez elle ; elle a dit qu'elle conduisait tantôt des petites filles à la campagne. Et moi, je ne veux pas attendre. Comment faire ? »

Elle réfléchissait en fourgonnant son turban qui finit par tomber. Enfin, elle dit : « — J'ai trouvé. Il doit y avoir des livres là-dessus. Il faut aller demander chez le libraire. — Je veux bien, nous commencerons par là notre promenade de l'après-midi. »

C'est ce que nous avons fait. En sortant, nous avons piqué droit sur la boutique de M. Liber, qui est toute proche de chez nous. M. Liber, c'est un bon vieux libraire, tout petit, tout trottinant, qui ressemble à beaucoup de ces messieurs de l'Institut...



... dont je vois les portraits sur le journal. Il est la complaisance et l'amabilité faites homme. « — Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle Bécassine ? » Sans me laisser le temps de répondre, il bourra Loulotte d'images légèrement défraîchies, qu'il conserve...



« ... pour elle. Elle remercia, puis entama aussitôt le sujet qui la préoccupait. — Monsieur Liber, dit-elle, qu'il voudrait... »

« ... des livres sur les Jeannettes. — Qu'est-ce que les Jeannettes, mon enfant ? — Bien, voilà. C'est pour le savoir bien au juste qu'on voudrait des livres. — Bon, nous disons des Jeannettes. Voyons !... voyons !... voyons !... » M. Liber commença à inspecter ses



... et tantôt il se baissait jusqu'à se mettre presque à plat ventre, tantôt il escaladait son escabeau avec une agilité dont on ne l'aurait pas cru capable. Ça a duré assez longtemps. Loulotte, qui n'est pas patiente, commençait à piaffer.



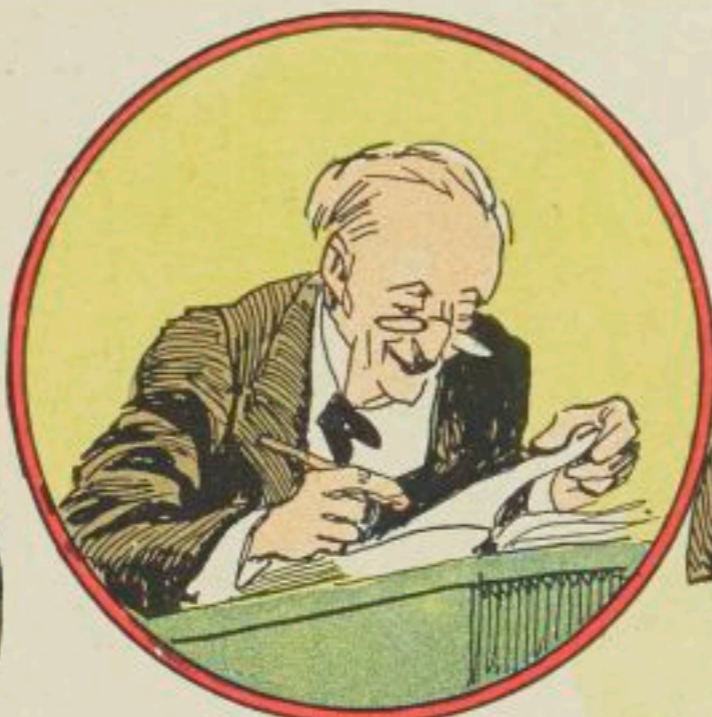
redescendit de l'escabeau et il nous tendit deux brochures. « — Voilà ce que j'ai en fait de Jeannettes : Jeanne, Jeannette et Jenneton, une comédie, et les Noces de Jeannette, une comédie aussi, avec musique... »



« ... qui se joue à l'Opéra-Comique. — C'est pas ça, protesta Loulotte. Les Jeannettes, c'est pas de la comédie, c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux. » Elle était presque en colère. Pour la calmer, j'expliquai de mon mieux de quoi il s'agissait. « — Bon, fit M. Liber, toujours souriant... »



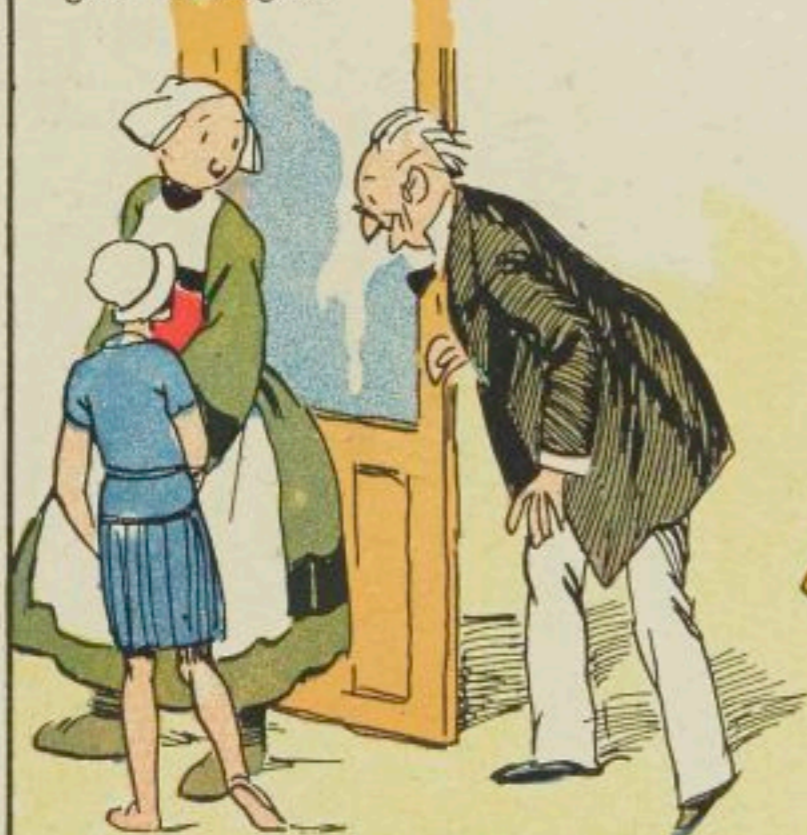
« ... je vois maintenant ce qu'il vous faut. Je ne l'ai pas, mais je puis vous indiquer où vous le trouverez. » Il prit une espèce de gros catalogue...



... qui, rien qu'à regarder son texte serré, me donnait mal à la tête. Tout en le feuilletant, il murmurait : « — Voilà notre affaire... Ça aussi... ça aussi... » et il prenait des notes sur un papier.



Quand ce fut fini, il me tendit le papier en m'expliquant qu'il avait marqué une liste d'ouvrages et les adresses pour les acheter.



Et il nous accompagna jusqu'à la porte en faisant un salut à chaque pas. « — Bien le bonjour, mademoiselle Bécassine... Au revoir, ma mignonne... Tout à votre service. » Une crème d'homme, je vous dis, ce M. Liber. Sa liste était longue, et Dieu sait si elle nous a fait trotter !



Vers le Panthéon d'abord, et puis près du square du Bon Marché, et à d'autres adresses encore qui, elles au moins, étaient dans notre quartier; mais ensuite, il fallut courir au bout de Paris, et même de Passy, jusqu'à un magasin qui nous a bien amusées...



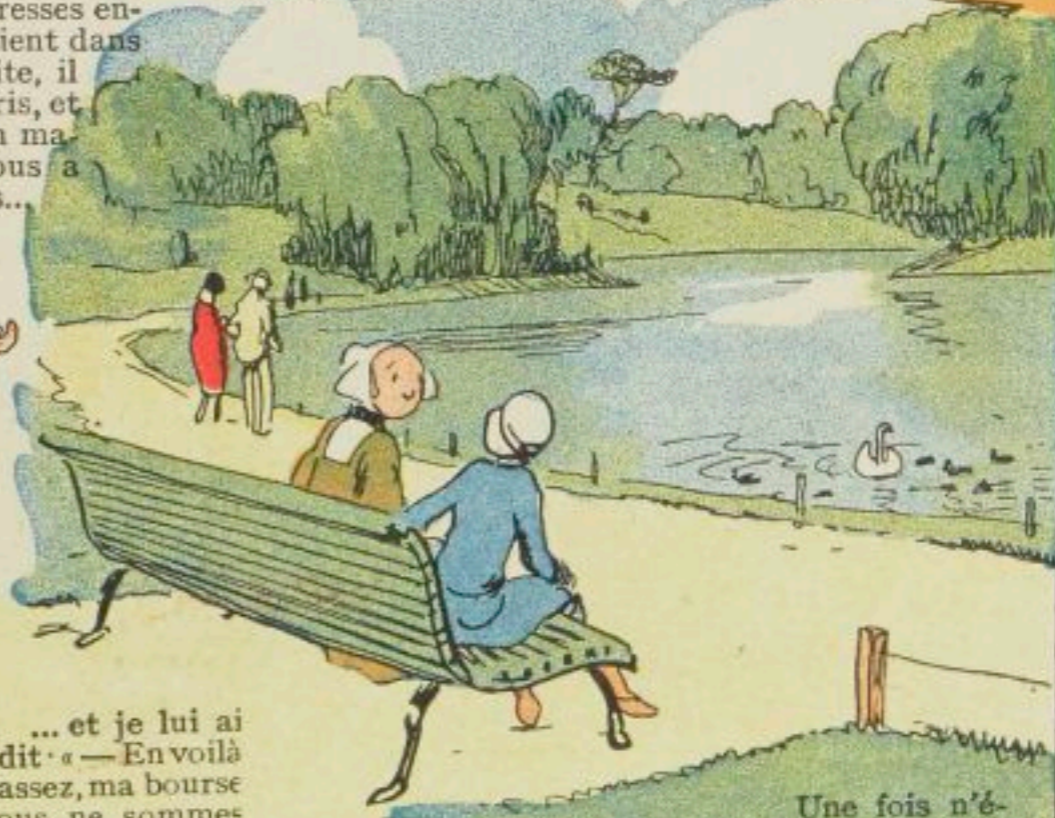
... parce qu'on y vend, en plus des livres, tout ce qu'il faut pour les excursions et campements. Ça me donnait des idées de voyages, de grimpadés en montagnes...



... de nuits passées en pleine campagne. Quant à Loulotte, elle dansait de joie. En sortant du magasin, je lui ai montré notre paquet de livres...

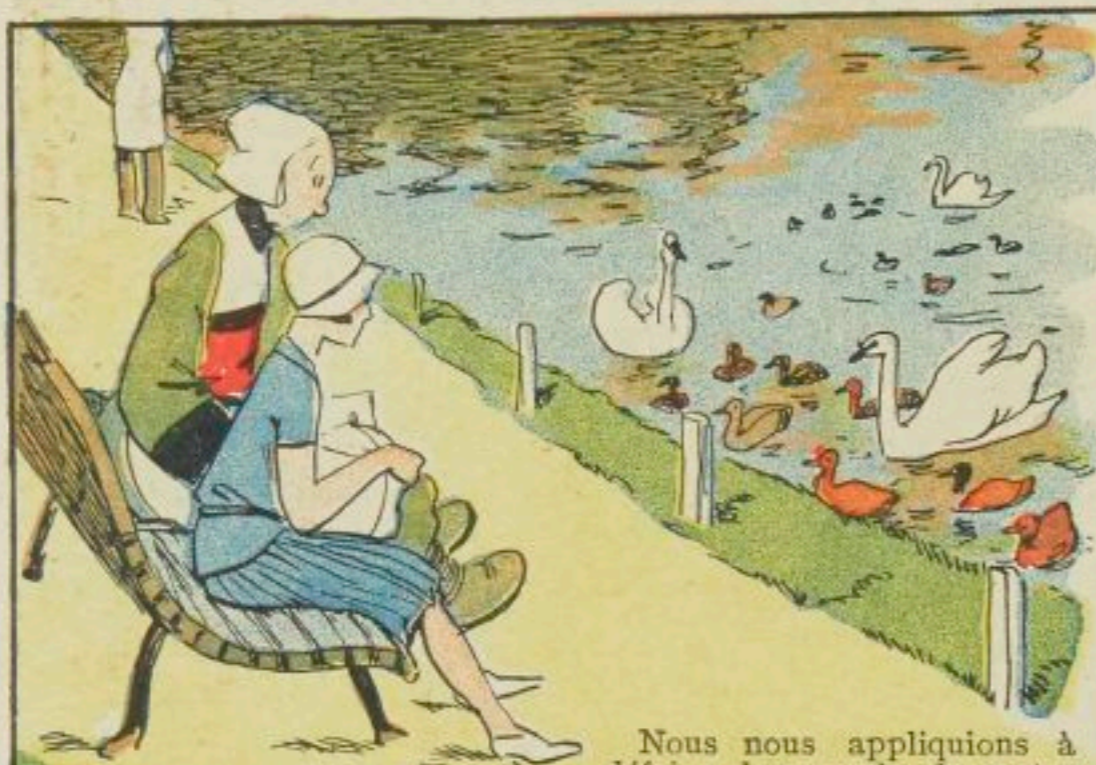


est presque vide, et si, avec ça, nous ne sommes pas renseignées, nous ne le serons jamais. » Puis j'ajoutai : « — Il fait beau, nous sommes à deux pas du bois de Boulogne. Si ça te convient, on pourrait y aller lire un peu nos livres. »

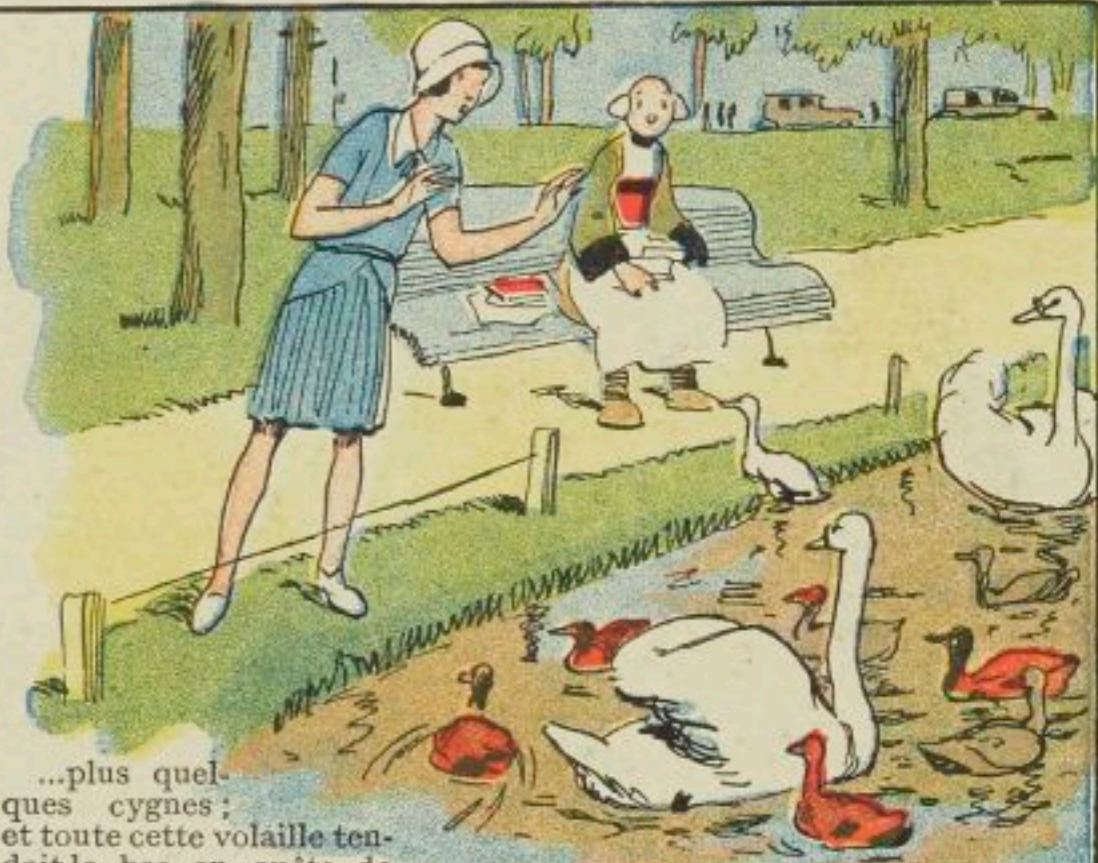


... et je lui ai dit : « — En voilà assez, ma bourse

Une fois n'étant pas coutume, Loulotte accepta mon idée, et même avec enthousiasme. Un quart d'heure plus tard, nous étions installées sur un banc, au bord du grand lac.



Nous nous appliquions à défaire les nœuds de notre gros paquet de livres (car, par ce temps de vie chère, il ne faut rien perdre et surtout pas la ficelle qui coûte un prix fou) quand, levant la tête, nous nous aperçûmes que nous avions devant nous je ne sais combien de canards...



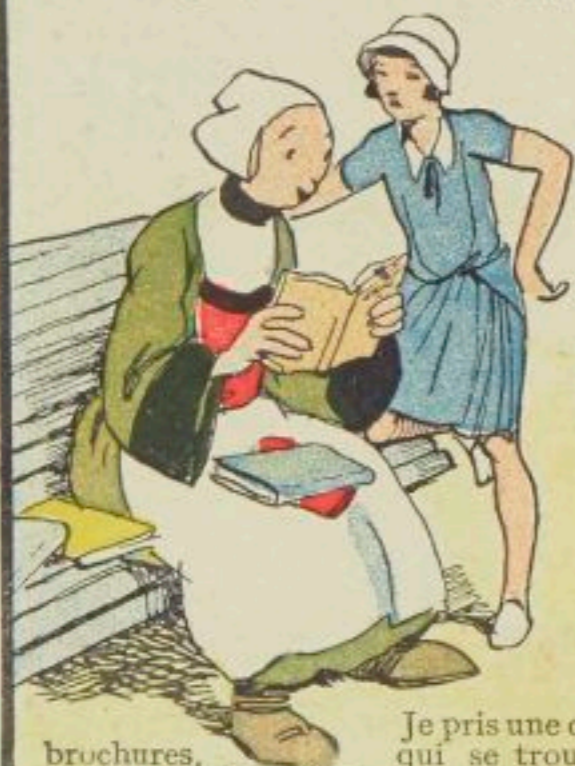
...plus quelques cygnes; et toute cette volaille tendait le bec en quête de pain. Ce fut pour Loulotte l'occasion d'un petit discours. « — Mesdames et Messieurs, dit-elle, vous voudrez bien nous excuser. On vous a donné la dernière fois, on vous donnera...



« ...la fois prochaine. Aujourd'hui, on n'a pas le temps. Bien le bonjour, Mesdames et Messieurs. » Les canards firent *coin-coin*, les cygnes poussèrent leur vilain cri, puis tous s'en allèrent vers une dame qui commençait une abondante distribution. « — Ils ont compris, déclara Loulotte...

« ...ça doit être ce que signifiaient leurs *coin-coin*. » Le moment était venu d'entamer notre étude. Ma petite a une singulière façon de traiter les livres sérieux : elle en prend un, l'ouvre au hasard, lit quelques lignes, déclare qu'elles ne l'intéressent pas ; alors elle prend un second livre...

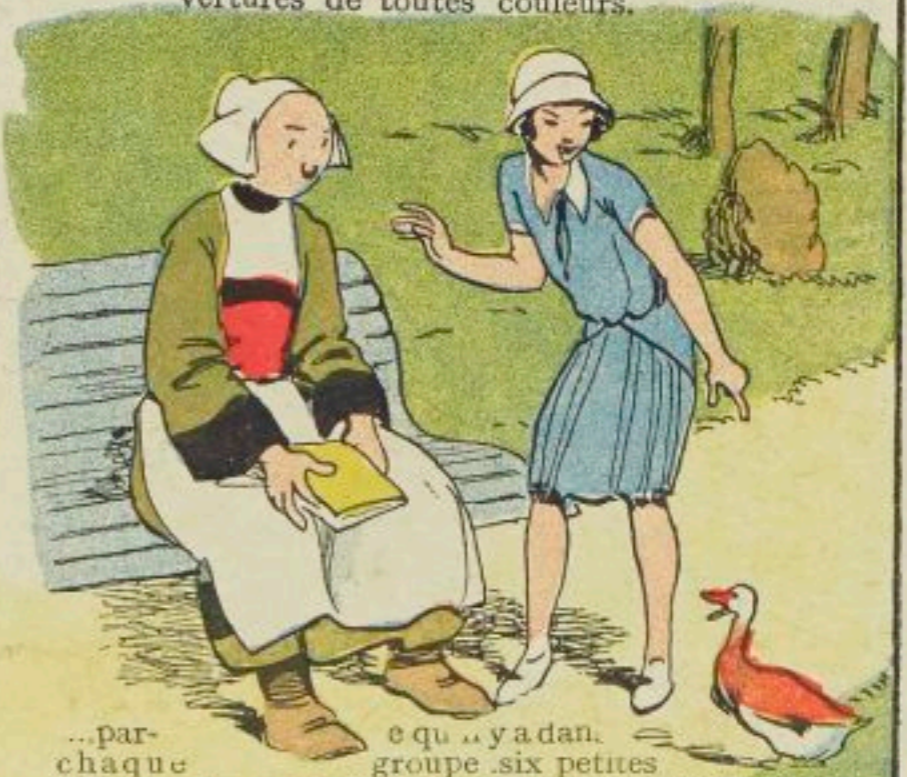
...auquel elle inflige le même traitement, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à épuisement de la collection. Ainsi fit-elle cette fois encore. Bientôt s'entassèrent sur mes genoux livres et brochures, à couvertures de toutes couleurs.



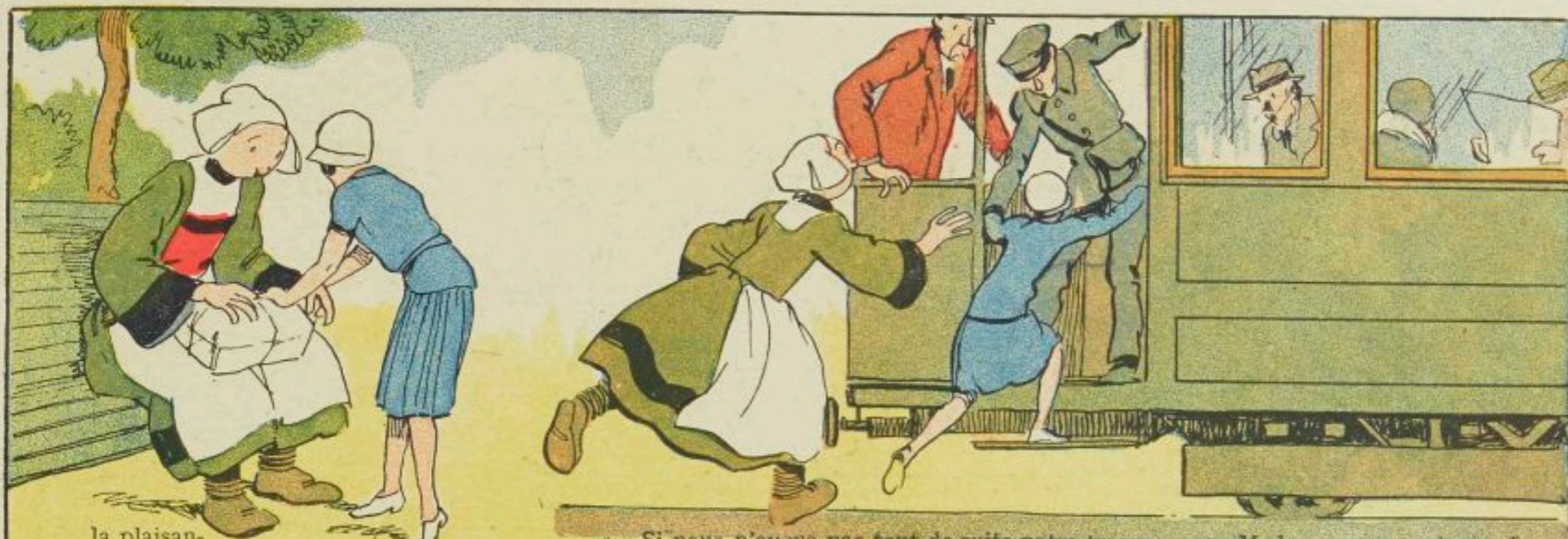
Je pris une des brochures, qui se trouva être l'Extrait du Régiment des Guides de France, et je me mis à la piocher. Non sans distractions, car Loulotte tourniquait autour de moi, et sans arrêt me demandait



« — Tu comprends — Pas très bien, avouai-je. J'embrouille les Guides, qui sont des jeunes filles, avec les Jeannettes, qui sont des petites filles, et qui forment des Rondes divisées en groupes nommés Sizaines parce que... — Probablement...



...par chaque groupe six petites filles. — Tu as deviné. Comme tu es intelligente ! — C'est de naissance... Lui aussi il est intelligent. Regarde comme tu l'intéresses. » Lui, c'était un tout petit canard, qui nous avait rejointes, et qui, bec ouvert, semblait boire mes paroles. Je pris plutôt mal...



...la plaisanterie de Loulotte. Je grognai :  
« — C'est assommant. Je m'éreinte à t'instruire et tu me réponds par des balivernes. Aide-moi plutôt à reficeler notre paquet et partons. Il est tard... »

« ... Si nous n'avons pas tout de suite notre tramway 19, Madame me grondera. » Le paquet fait tant bien que mal, nous avons galopé jusqu'à l'avenue Henri-Martin. Le tram démarrait. En deux temps, trois mouvements, nous avons sauté sur la plate-forme. Même que le conducteur nous a grondées pour notre imprudence ; mais pendant qu'il filait comme le vent.



A la maison, nous étions attendues. Dans le vestibule, le valet de chambre nous dit de nous dépêcher : Madame nous avait demandées plusieurs fois ; elle était au petit salon avec une demoiselle, M<sup>lle</sup> Françoise Leroy. « — Chic ! cria Loulotte, ma cheftaine ! » Je crus devoir lui faire...

...un peu de morale. « — Chic, lui dis-je, c'est un de ces vilains mots d'argot que Toto t'a appris. Si tu parles comme cela, tu ne seras pas Jeannette, tu n'auras pas de cheftaine. — Bon ! riposta la petite, je ne dirai plus chic, mais laisse-moi tranquille avec tes sermons. »

Ça ne marquait pas un grand repentir !... « — Enfin ! a fait Madame, voici nos retardataires... Loulotte, M<sup>lle</sup> Leroy a eu la bonté de m'apporter quelques renseignements complémentaires. Je suis maintenant convaincue que tu ne peux que gagner à être Jeannette, et je souhaite que tu te montres digne de l'être... »



« ... M<sup>lle</sup> Leroy te présentera sous peu à tes camarades de la Ronde qu'elle dirige. » Rouge de plaisir, Loulotte cria : « — Merci, Mémé ! Merci, Mademoiselle... Mademoiselle Cheftaine ! » Elle les embrassa, puis, avant de se séparer, on prit rendez-vous pour un des jours suivants. Le soir, repassant les événements du jour...



...je fis remarquer que nous avions beaucoup couru après des renseignements qui nous attendaient chez nous. Loulotte est loyale, elle répondit : « — T'as raison. Cette fois, c'est moi qui ai eu la mauvaise idée. »



Loulotte a été très agitée pendant les jours qui ont précédé sa première visite chez les Jeannettes. Elle avait repris nos livres et brochures et, cette fois, elle les piochait consciencieusement. « — Tu comprends, me disait-elle, je ne veux pas avoir l'air d'une ignorante...

« ...et d'une empotée. Et puis, dans deux mois, j'aurai à passer un examen pour la Promesse. Si j'étais recalée, c'en serait une honte pour moi, et aussi pour toi, pour Mémé, pour toute la maison!... Hein, tu te rends compte!... » Elle était toute tremblante à cette pensée.

Bien plus tremblante que pour les examens de son cours, qui, cependant, sont autrement difficiles. Ça, je le savais, car je lisais la Règle des Jeannettes par-dessus son épaule, et je voyais que ce qu'on leur demande pour l'examen, ça n'est vraiment pas des choses...



...à vous faire éclater la cervelle. J'en ai fait la remarque à Loulotte. A quoi elle a répliqué : « — Naturellement, tu t'en moques : ça n'est pas toi qui seras interrogée. » Et, levant les bras au ciel, elle s'est laissé tomber d'un air accablé dans un fauteuil.



En même temps qu'elle-même, elle avait laissé tomber le livre. Je l'ai ramassé, et, l'ayant sous les yeux, j'ai repris : « — Voyons ce qu'on demande pour ce terrible examen : *Réciter les prières essentielles...* Nous les disons ensemble matin et soir. — Oui, reconnu ma petite, mais re-



J'ai continué : « — *Savoir faire le salut des Jeannettes.* » Loulotte a bondi de son fauteuil et a crié : « — Ça, je le sais aussi ; le salut des Jeannettes, c'est pareil à celui des Louveteaux. Toto me l'a montré...



« ...Tiens, c'est comme ça. » Elle m'a salué à la Jeannette, et elle a déclaré que pour bien s'habituer, elle saluerait de même, au passage, toutes les personnes de la maison.



Elle a commencé par Madame, qui, d'abord surprise, a ri et rendu le salut quand elle a été mise au courant. Puis le valet et la femme...



...de chambre, ont fait comme Madame. Mais, Marie, notre vieille cuisinière, s'est fâchée tout rouge. Elle n'a pas compris...



...elle a prétendu que ma petite se moquait d'elle et lui faisait les cornes. Ceci raconté, je reviens à notre conversation sur l'examen. « — Ça va pour le salut, a reconnu Loulotte, mais le reste est joliment difficile. — Mais non, c'est des choses à apprendre par cœur. Avec ta mémoire, ce sera un jeu. Hier encore, tu as débité, sans en manquer un mot,...

« ... devant ta Mémé et M. Procy-Minans, une fable, poésie, je ne sais quoi qui n'en finissait pas, même que, dans mon coin, ça me faisait un peu bâiller et tu avais tout juste lu ça deux fois à la va-vite. » Loulotte ne voulait pas se laisser convaincre, elle avait repris la brochure. Me montrant un passage, elle dit : « — Et ça ?... Et ça ?... » A l'endroit qu'elle désignait...

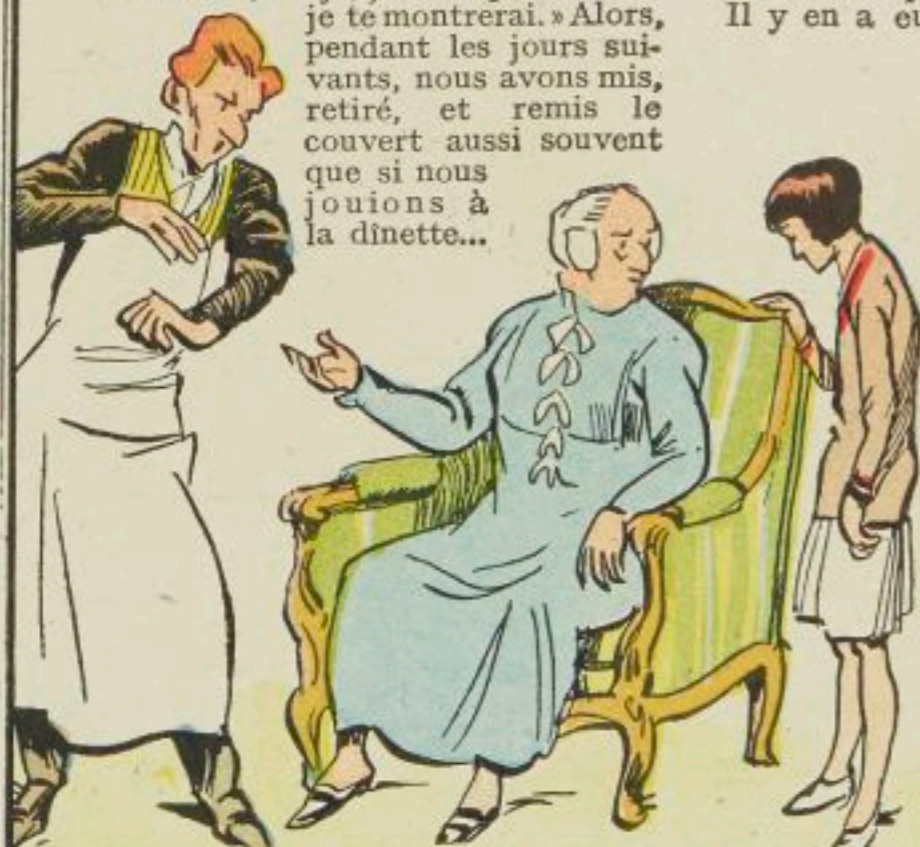


...je lus : Mettre un couvert pour deux personnes... Ourler un mouchoir ou un torchon... Savoir faire un paquet.»

— Eh bien, dis-je, ça n'est pas sorcier, je te montrerai. » Alors, pendant les jours suivants, nous avons mis, retiré, et remis le couvert aussi souvent que si nous jouions à la dinette...

...nous avons fait je ne sais combien de tentatives d'ourlets et d'essais de paquets. Je ne suis pas persuadée que ça instruisait beaucoup Loulotte ; le certain, c'est que ça a provoqué des scènes ennuyeuses. Il y en a eu une, entre autres, avec Hilarion, le valet.

En faisant le compte de l'argenterie, ils s'est aperçu que deux cuillers et deux fourchettes manquaient à l'appel. Il les a cherchées tout un après-midi.

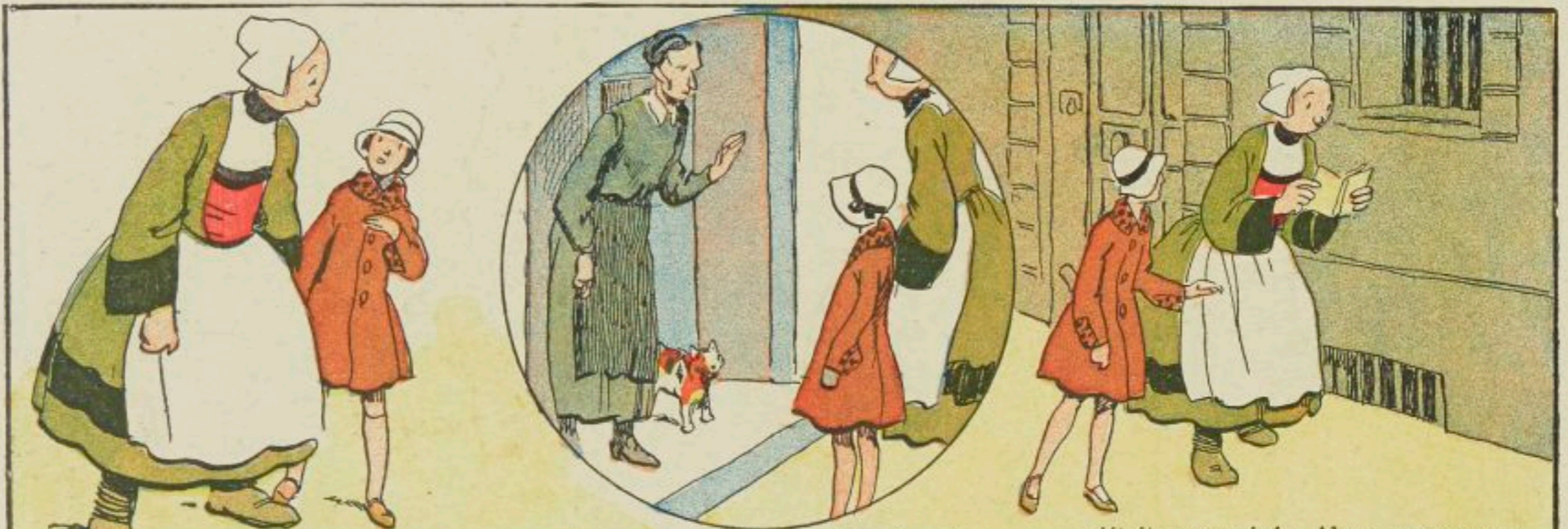


C'était Loulotte qui les avait prises pour un essai de mise de couvert. Alors, il s'est fâché, cet homme, c'est naturel. Et il s'est plaint à Madame, qui elle aussi n'était pas contente. Car Loulotte...



...s'était exercée à l'empaquetage avec des livres que sa Mémé était en train de lire. Et puis elle avait laissé le paquet dans un coin de notre chambre. Madame a grondé, il y a eu privation de dessert, menace de retirer la demande...

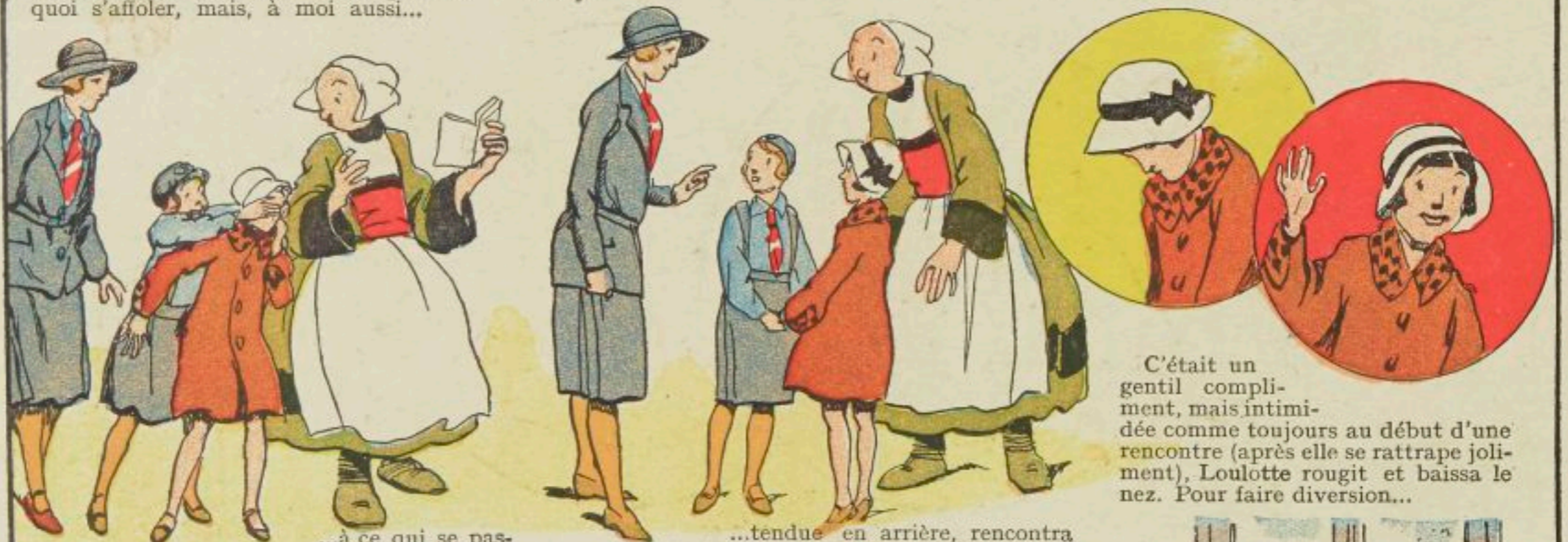
...d'admission aux Jeannettes. De là, des torrents de larmes. Et Loulotte a eu beaucoup de peine à obtenir son pardon.



Le jour de notre première visite aux Jeannettes, nous nous sommes mises en route vers le local tout de suite après déjeuner. « — J'ai le cœur qui me bat, » disait Loulotte. Je l'assurais qu'il n'y avait pas de quoi s'affoler, mais, à moi aussi...

...le cœur battait un peu. En raison de l'impatience de ma petite, nous étions parties un bon quart d'heure plus tôt qu'il n'était nécessaire; parvenues à destination, ce qui ne fut pas long, nous avons appris par la concierge que M<sup>lle</sup> Françoise Leroy...

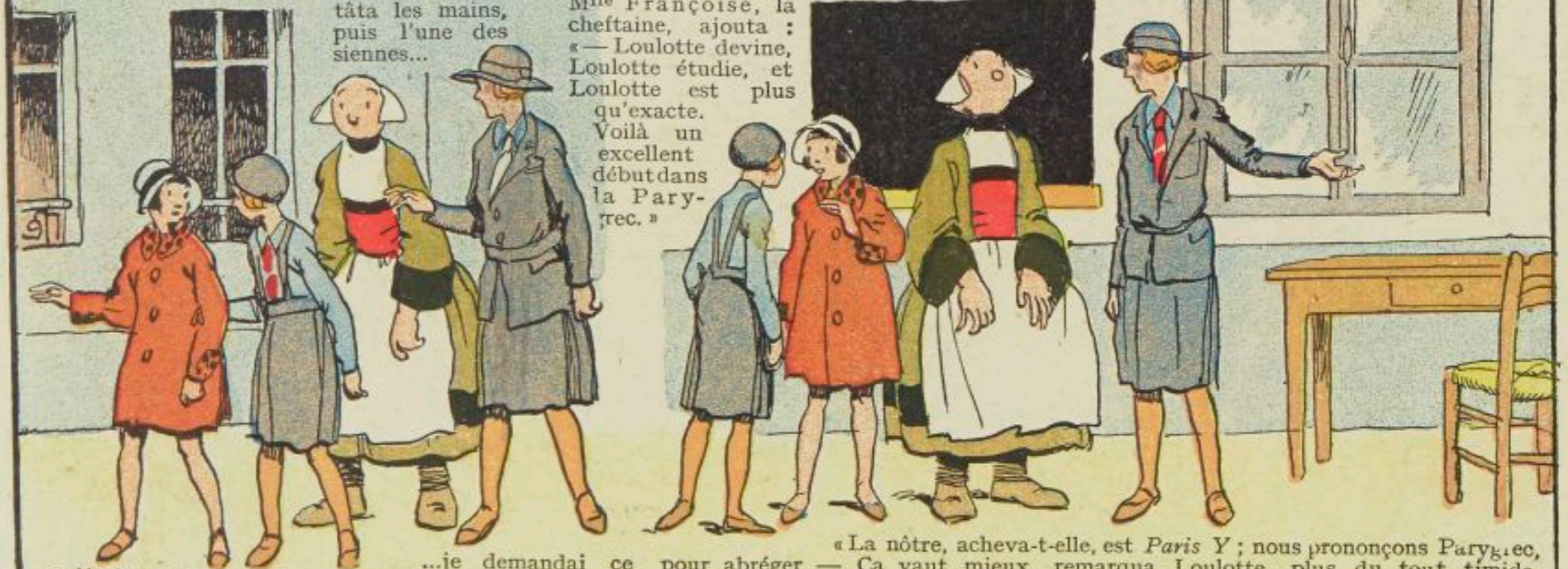
...n'était pas arrivée. Alors, nous avons fait les cent pas devant la maison où est situé le local. Loulotte récitait une fois de plus la Loi des Jeannettes; moi, je suivais mot à mot sur une de nos fameuses brochures. Nous ne prêtions ni l'une ni l'autre la moindre attention...



...à ce qui se passait autour de nous. Soudain, deux petites mains s'appliquèrent sur les yeux de ma « fille » et une voix qu'on s'efforçait de déguiser demanda : « — Qui est-ce ? » Loulotte tâta les mains, puis l'une des siennes...

...tendue en arrière, rencontra un béret, et cela lui suffit pour dire : « — Un béret : c'est une Jeannette... Il a trois fleurs : c'est Lucette Leroy. — Bien deviné », dit celle-ci, et sa sœur, M<sup>lle</sup> Françoise, la cheftaine, ajouta : « — Loulotte devine, Loulotte étudie, et Loulotte est plus qu'exacte. Voilà un excellent début dans la Parygrec. »

C'était un gentil compliment, mais intimidée comme toujours au début d'une rencontre (après elle se rattrape joliment), Loulotte rougit et baissa le nez. Pour faire diversion...



...je demandai ce qu'était la Parygrec. Lucette expliqua que les Rondes non rattachées à une Compagnie de Guides sont désignées par le nom de la localité, suivi d'une lettre

« La nôtre, acheva-t-elle, est Paris Y ; nous prononçons Parygrec, pour abrégé — Ça vaut mieux, remarqua Loulotte, plus du tout timide, que si elle était la Paris A, qu'on prononcerait la Paria. » Nous étions entrées dans le local, local provisoire, prêté par la mère d'une des Jeannettes. C'était une haute et vaste pièce, située au rez-de-chaussée...



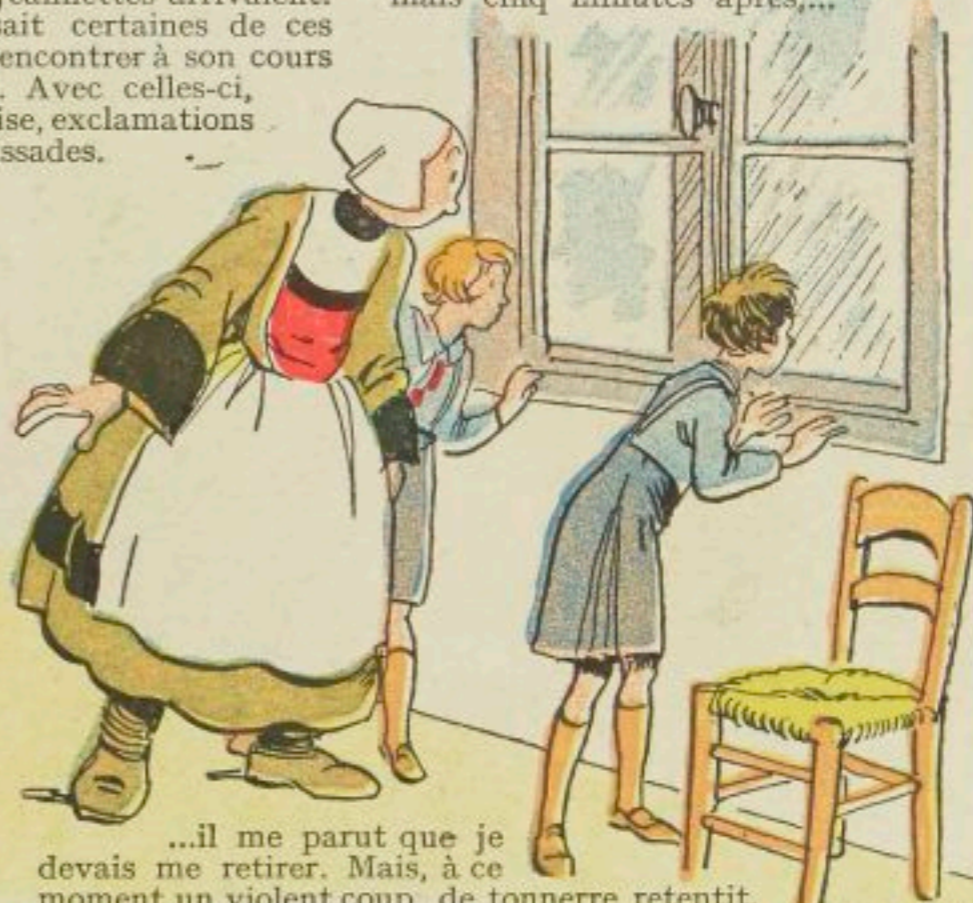
Des dessins enfantins étaient fixés aux murs. Loulotte les regarda en même temps que moi. Elle dit : « — Tiens, ton portrait, Bécassine... Il ne te ressemble pas. M. Pinchon nous a appris à faire des portraits de Bécassine rien qu'avec des ronds et des traits. C'est drôle et facile.

« — Eh bien ! petite Loulotte, dit M<sup>lle</sup> Françoise, il faudra nous enseigner cela. » Des Jeannettes arrivaient. Loulotte connaissait certaines de ces fillettes pour les rencontrer à son cours ou aux Tuileries. Avec celles-ci, petits cris de surprise, exclamations de plaisir, embrassades.

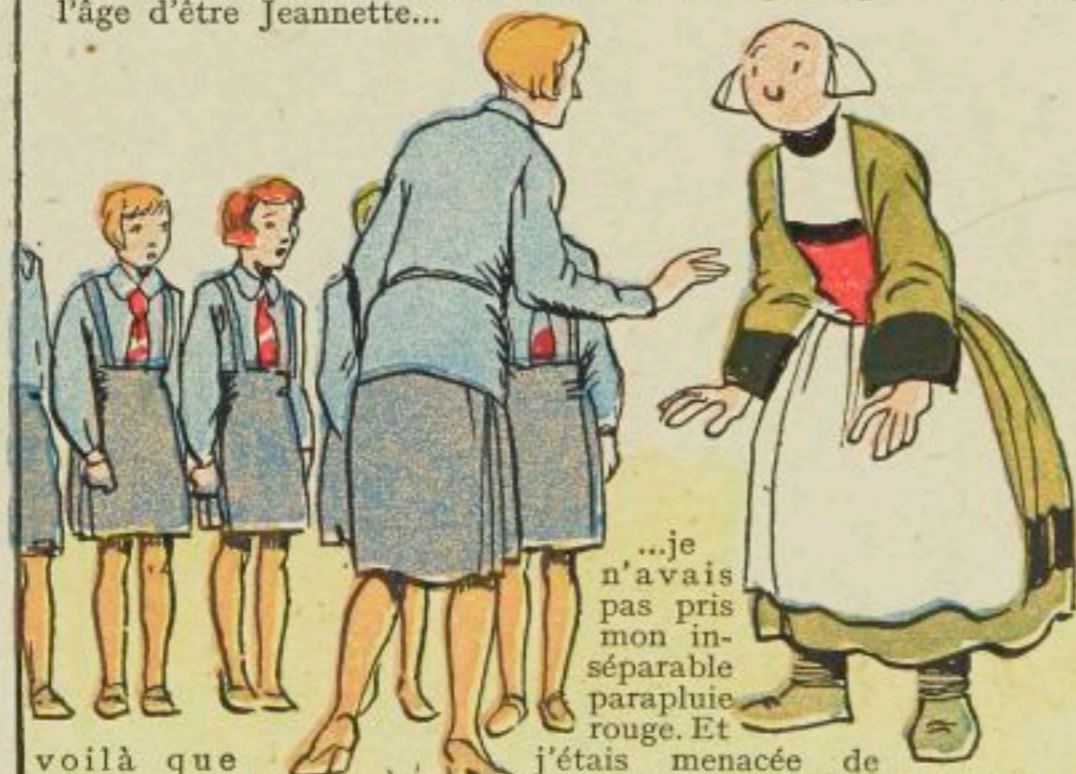
Celles qui voyaient ma petite pour la première fois lui serraient la main en se déclarant « enchantées de faire sa connaissance ». Déjà accoutumées aux usages mondains, elles imitaient les manières et les expressions de leurs mères ; mais cinq minutes après...



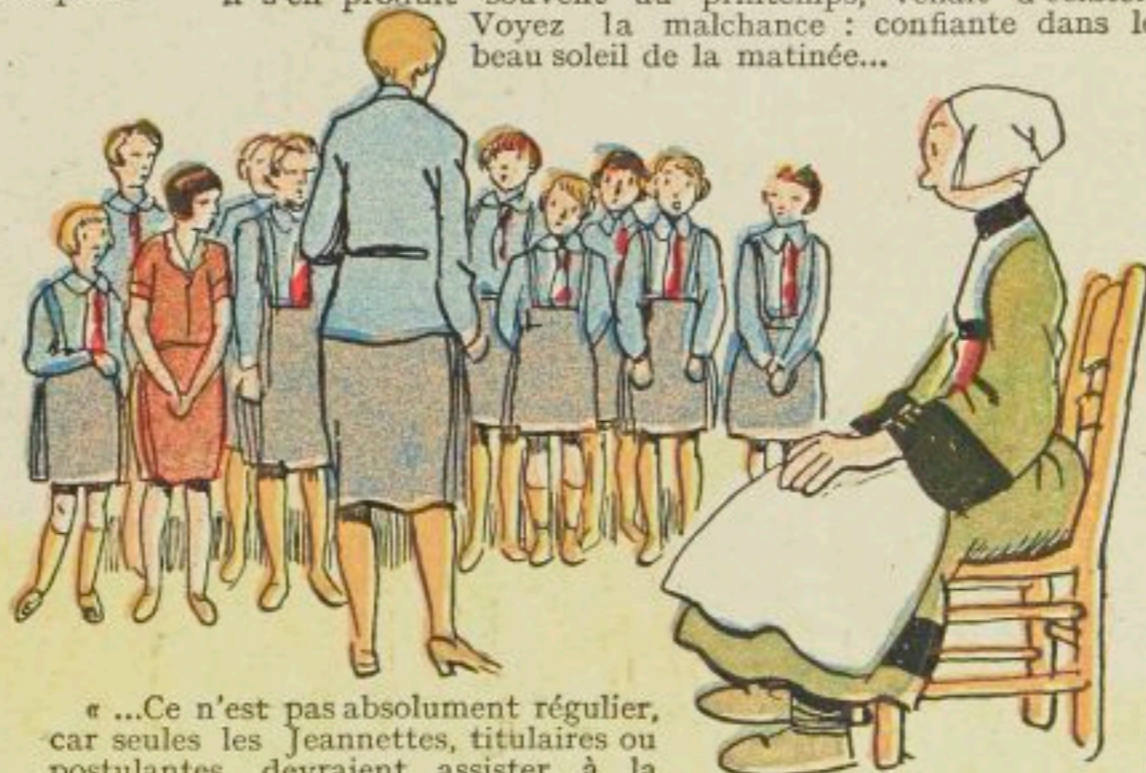
...en dépit des usages mondains, tout ce petit monde se tutoyait. La cheftaine frappa dans ses mains. « — Nous sommes au complet, dit-elle, mettez-vous à vos places pour la prière. » Je compris que la séance allait commencer, et comme j'ai depuis longtemps dépassé l'âge d'être Jeannette...



...il me parut que je devais me retirer. Mais, à ce moment un violent coup de tonnerre retentit, toutes les têtes se tournèrent vers les fenêtres que fouettait une pluie mêlée de grêle. Un de ces brusques orages, comme il s'en produit souvent au printemps, venait d'éclater. Voyez la malchance : confiante dans le beau soleil de la matinée...



voilà que j'étais menacée de gâcher en quelques minutes ma robe et ma coiffe, et c'étaient mes plus belles, les n<sup>os</sup> 1. Heureusement, M<sup>lle</sup> Leroy, qui avait l'œil à tout, avait vu mon hésitation. « Restez au moins jusqu'à ce que la pluie cesse, me dit-elle...



« ...Ce n'est pas absolument régulier, car seules les Jeannettes, titulaires ou postulantes, devraient assister à la réunion, mais vous renvoyer par ce temps serait de la cruauté. » Je remerciai, je m'assis dans un coin, je me fis toute petite. Et ce que je vis et entendis m'intéressa tant que bientôt... je fus heureuse de n'avoir pas pris mon parapluie.



Le début de la séance fut à peu près comme une classe, mais une classe animée et gaie. Il y eut examen de travaux d'aiguille, petite leçon et interrogation sur les soins de toilette et de santé, tout cela clair et simple...

...coupé d'anecdotes amusantes. Il y eut des mouvements de gymnastique avec chants, ressemblant à ce qu'on montre à Loulotte à son cours de rythmique. « — Respirez largement », recommandait la cheftaine, qui ouvrit au grand large les fenêtres donnant sur le jardin.



Après les trois quarts d'heure environ qui venaient de s'écouler, la pluie avait cessé, le soleil avait reparu. Ce que voyant, je crus devoir marquer un nouveau mouvement vers la sortie. Heureusement, M<sup>lle</sup> Leroy le vit. Elle vint à moi et me dit : « — Nous sommes presque à la moitié...



« ... de la séance. Restez jusqu'à la fin, Bécassine... si, toutefois, vous ne vous ennuyez pas trop. » Certes non, je ne m'ennuyais pas, et la fin allait m'amuser plus encore, car on entrait maintenant dans la partie tout à fait récréative. D'abord la cheftaine raconta le début d'une histoire qui s'appelait...



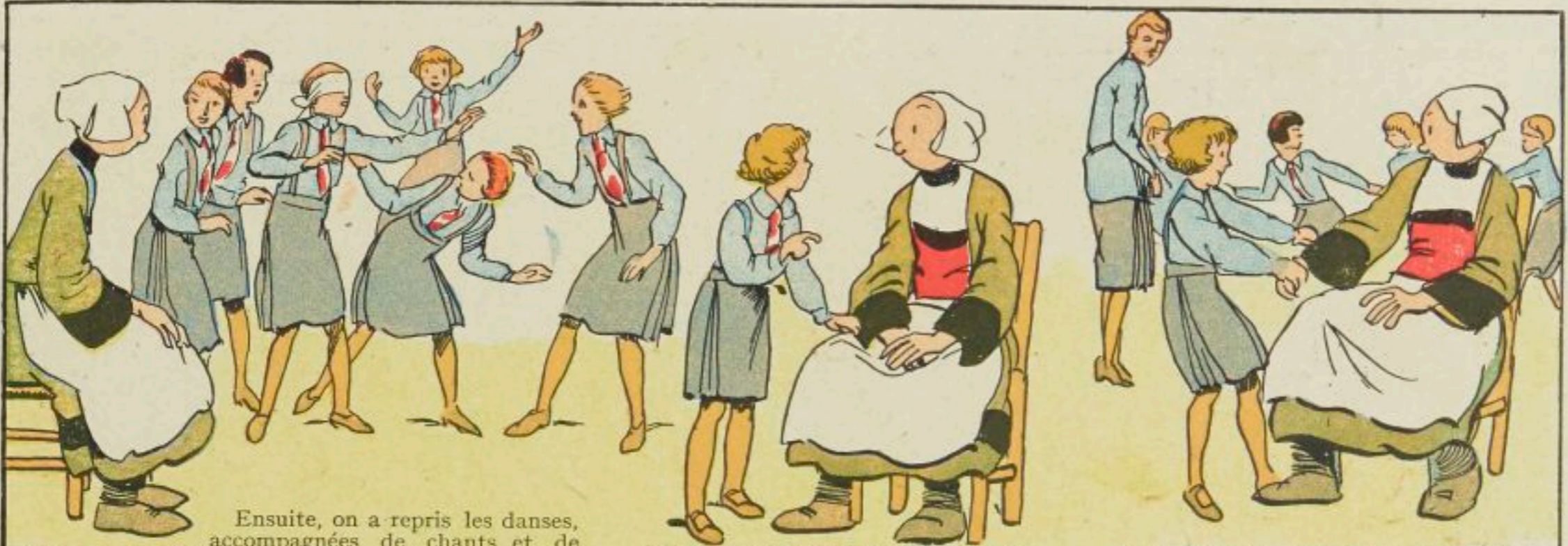
... *La Forêt bleue*. Il s'agissait d'une bergère qui aurait bien voulu aller dans cette forêt bleue, belle presque comme le Paradis ; seulement il y avait une rivière à passer, et toutes sortes de choses l'empêchaient de la franchir, jusqu'au moment où... Mais je m'arrête : je n'ai pas pris mon stylo pour écrire ici des histoires inventées par d'autres.



Tout ce que je vous dirai, c'est que les fillettes buvaient les paroles de la cheftaine. De temps en temps, elle leur demandait : « — Qu'est-ce que vous auriez fait si vous aviez été la bergère ? » Aussitôt les enfants criaient : « — J'aurais fait ceci... J'aurais fait cela. » Alors, M<sup>lle</sup> Françoise leur expliquait ce qui était bien...



...ce qui ne l'était pas, et comment, étant Jeannettes, elles auraient dû se conduire pour rester fidèles à leur Promesse.



Ensuite, on a repris les danses, accompagnées de chants et de jeux amusants. Jusque-là, je m'étais tenue bien sagement dans mon coin. Souvent, des petits yeux se tournaient vers moi, des signes de tête m'invitaient à m'approcher : je faisais semblant de ne rien voir.

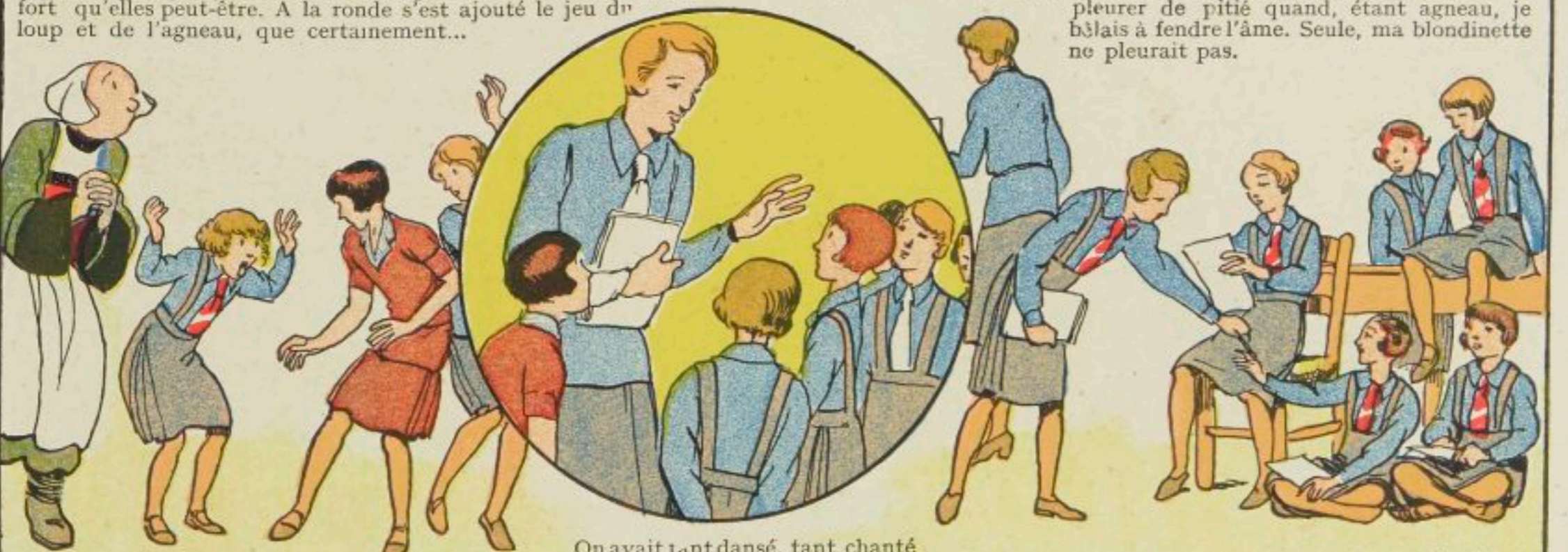
Mais à ce moment une petite fille est venue à moi, la benjamine de la réunion, huit ans à peine, blonde et frisée comme un petit Saint-Jean de procession, et gentille... presque autant que ma Loulotte. Elle m'a demandé : « — T'es en pénitence ? »

J'ai répondu non. Elle a repris : « — Alors, viens jouer avec nous. » Elle a saisi ma main et a cherché à m'entraîner. Je résistais, puis je vis que la cheftaine me faisait un signe d'autorisation, en raison de quoi je suis, comme dit la chanson...



...entrée dans la danse. Bien calmement d'abord. Puis, voici que les fillettes ont pressé le mouvement leur entrain m'a gagné. Je dois avouer — je le fais avec un peu de honte — que j'ai ri, chanté et gambadé comme elles, plus fort qu'elles peut-être. A la ronde s'est ajouté le jeu du loup et de l'agneau, que certainement...

...vous connaissez toutes. Quand j'ai été loup, j'ai fait mine de manger l'agneau, avec un air si féroce, que les petites simulaient la terreur ; et elles faisaient semblant de pleurer de pitié quand, étant agneau, je bblais à fendre l'âme. Seule, ma blondinette ne pleurait pas.



Elle a crié : « — Agneau, je ne veux pas que le loup te mange. Moi je mangerai le loup... Je suis un lion. » Elle s'efforçait de prendre un air terrible, et ses boucles frisées s'agitaient de façon si menaçante que Loulotte, qui faisait le loup, me parut terrifiée.

On avait tant dansé, tant chanté et tant ri que personne n'en pouvait plus. « — Il faut vous reposer, commanda M<sup>lle</sup> Françoise. Pour terminer, nous allons faire un peu de dessin, du dessin amusant, du dessin simplifié. Prenez vos places. »

Le silence s'établit aussitôt ; les fillettes s'assirent sur les chaises, quelques-unes sur le bord des tables, certaines même par terre, faute d'autres sièges. Lucette qui, en qualité de Jeannette à trois fleurs, aide sa sœur, distribua les crayons et les blocs pour les dessins.

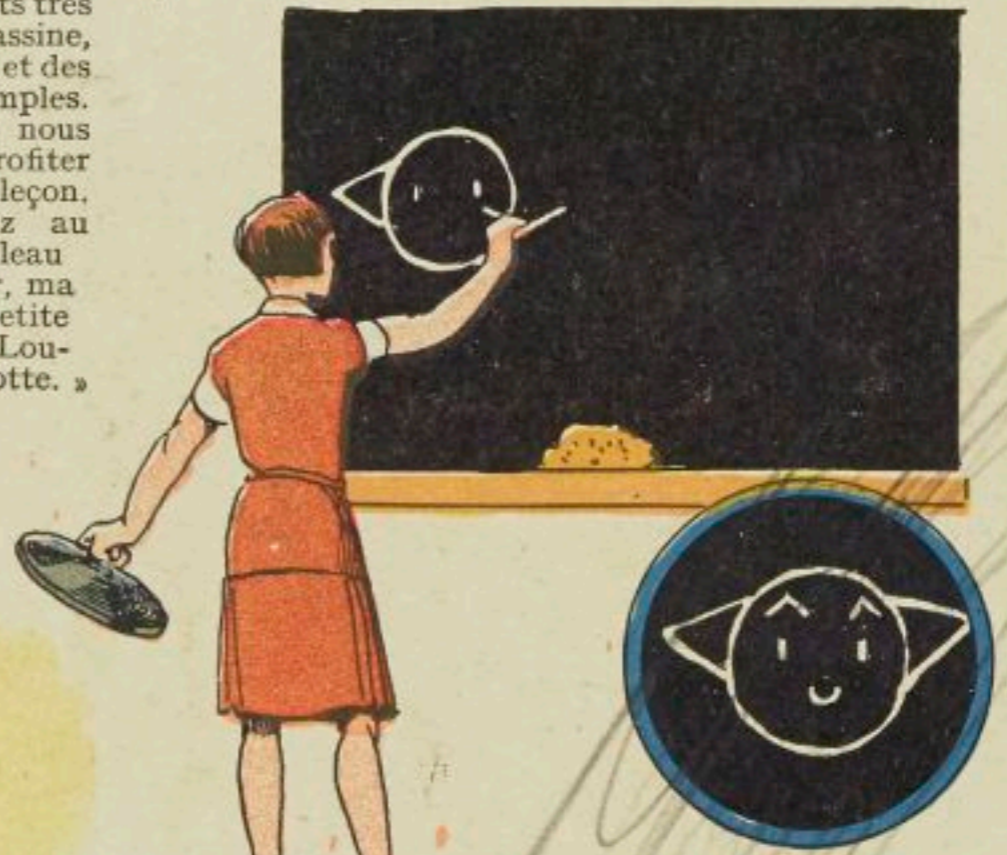


Quand tout le monde fut placé, M<sup>lle</sup> Leroy dit : « — J'ai parlé de dessin simplifié. Je vais vous proposer comme sujet un et même plusieurs portraits de Bécassine. » A ces mots, des *Oui ! oui ! C'est ça ! Bravo !* jaillirent de toutes parts. D'un geste, la cheftaine...

...réclama le silence. Elle reprit : « — Votre nouvelle camarade Loulotte m'a confié que M. Pinchon lui a appris à exécuter des portraits très ressemblants de Bécassine, rien qu'avec des ronds et des traits simples.

Je regardais ma « fille » avec un peu de crainte, je redoutais de la voir reprise de la timidité qu'elle a si souvent ; déjà, pour aller l'encourager, je commençais à franchir les jambes des fillettes assises à terre.

Elle va nous faire profiter de la leçon. Venez au tableau noir, ma petite Loulotte. »



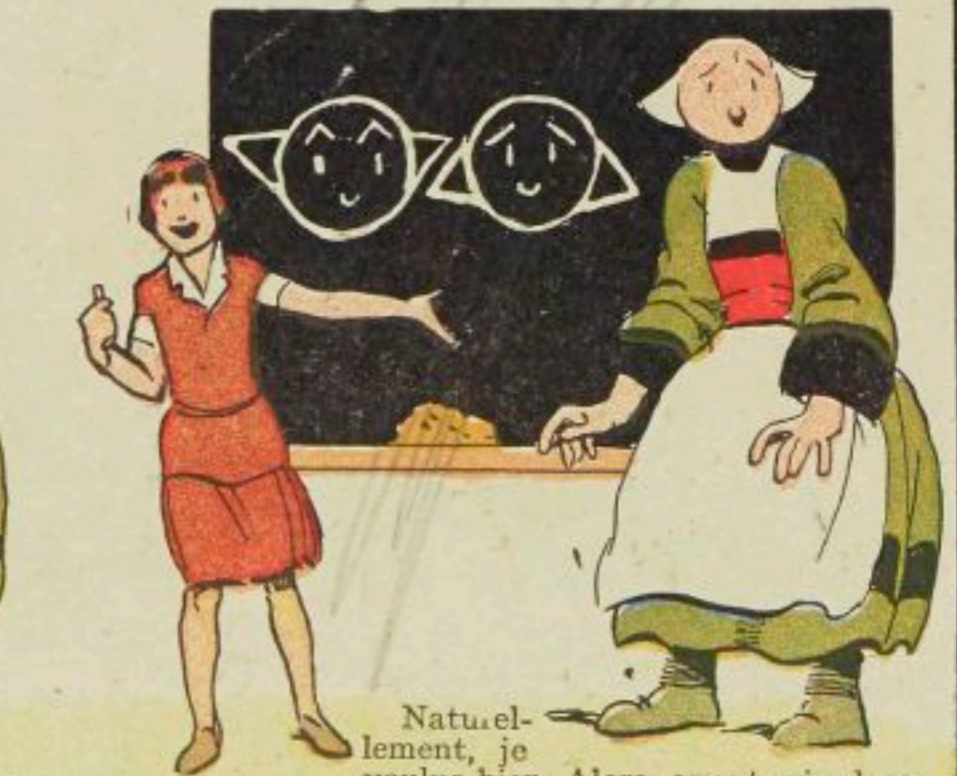
Mais d'être parmi ces Jeannettes gentilles et bien élevées, d'avoir si bien joué et tant ri, cela lui avait enlevé toute fausse honte. D'un bond elle se leva, en disant : « — Je vais essayer, Mademoiselle. »

Furetant dans le local, elle continua : « — Le plus difficile, c'est le grand rond de la figure. Avec quoi pourrais-je le faire ? Ah ! voilà ce qu'il me faut. » Elle brandit le couvercle d'un petit poêle qu'on allume lors des réunions d'hiver.

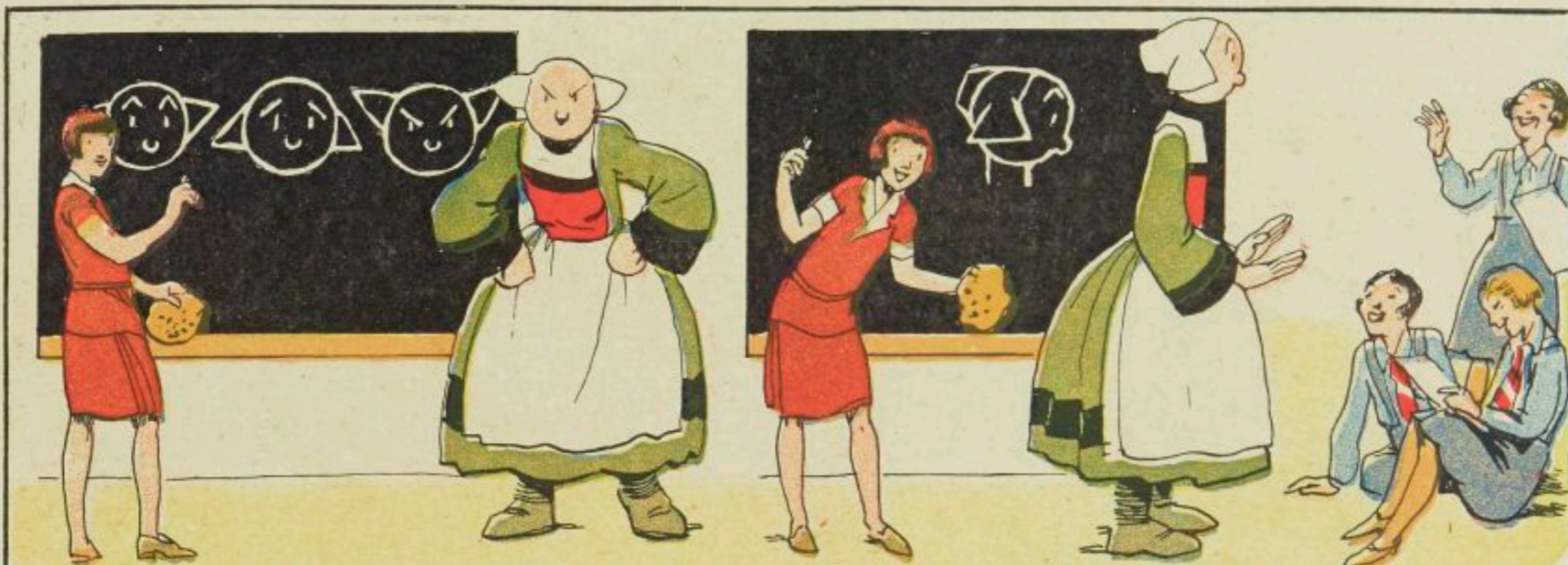
Un trait de craie autour du couvercle, quelques autres ajoutés et... vous voyez ce qui apparut sur le tableau noir. « — Bécassine étonnée, dit Loulotte. — Excellent ! » approuva M<sup>lle</sup> Leroy.



Mais une petite fille leva la main. Ayant obtenu la permission de parler, elle dit : « — Cheftaine, ça serait encore plus amusant si Bécassine voulait bien se mettre à côté de son portrait. — C'est cela, le modèle près de l'effigie. Voulez-vous, Bécassine ? »



Naturellement, je vous en voulais bien. Alors, ayant pris place, je m'efforçai de marquer les différentes expressions, comme M. Pinchon nous l'a enseigné, et l'on vit successivement, sur ma figure et sur le tableau, Bécassine triste...



...Bécassine en colère...

...enfin, Bécassine de profil, ne pensant à rien, ce qui lui arrive souvent. Les fillettes crayonnaient avec ardeur. Elles riaient, s'amusaient comme des folles.



La blondinette n'apporta ses dessins. Ils me parurent plutôt gribouillés, mais elle assura que c'était « tout pareil à moi ». Elle allait demander à sa maman de les faire encadrer et de les accrocher dans sa chambre, et elle expliqua : « — C'est pour te voir tout le temps... »

« ...parce que tu es drôle et que je t'aime bien. » Ce fut la fin de la séance. Des mams, des gouvernantes venaient chercher les fillettes. En prenant congé de M<sup>lle</sup> Leroy, je la remerciai de l'avoir autorisée à rester jusqu'au bout. Gentiment, elle me dit...

...que c'était à elle à me remercier pour l'avoir aidée à amuser les fillettes, qu'elle pourrait peut-être m'obtenir l'autorisation de venir d'autres fois. Cela me fit bien plaisir. J'étais toute joyeuse tandis que nous rentrions chez nous, mais, à ma grande surprise, Loulotte ne disait pas un seul mot.

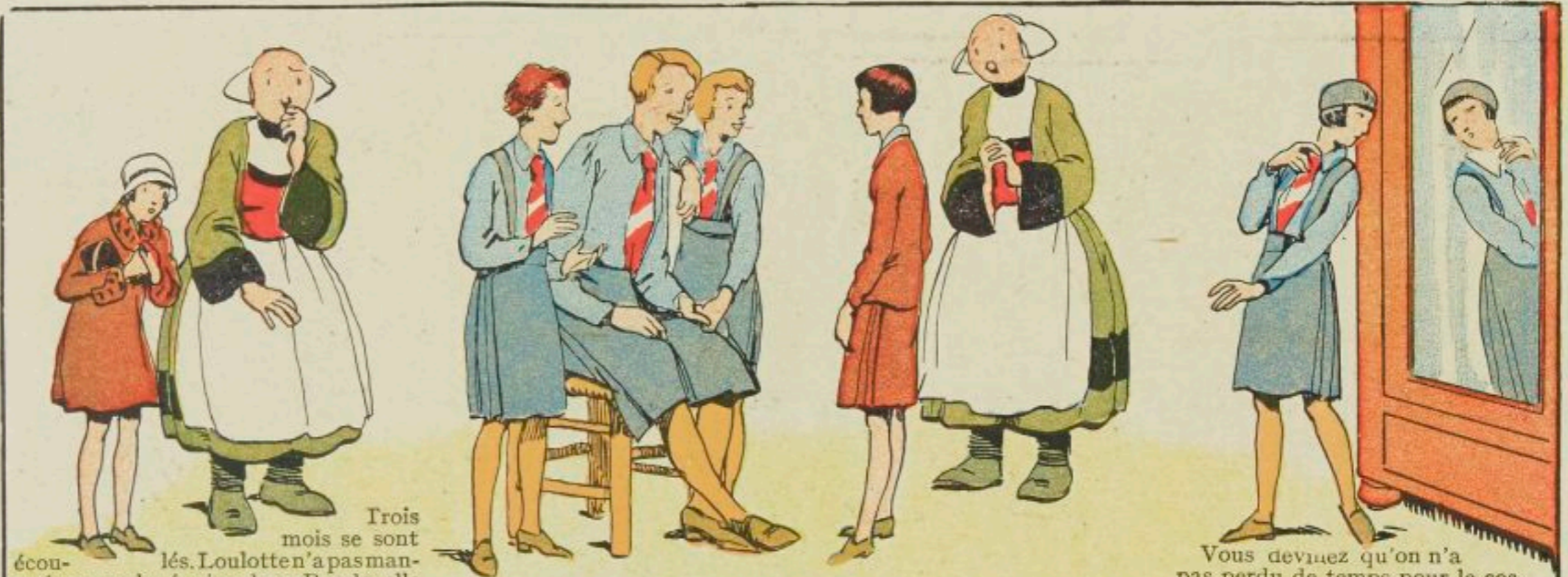


Je lui demandai à quoi elle pensait. Elle répondit : « — La chef-taine a dit que, chaque jour, une Jeannette doit faire un plaisir à ses parents, une bonne action, une B. A. Si j'achetais à Mémé, avec mon argent, ces bonbons à la cerise, tu sais, les gros ronds qu'elle aime tant...

« ...Çaserait ma B. A. » J'approuvai, et comme nous passions devant la confiserie, l'idée fut mise aussitôt à exécution. Loulotte surveilla de près la pesée, puis accepta avec joie un des bonbons que lui offrit la vendeuse. « — C'est rudement bon, » déclara-t-elle.

au bout de sa faveur. « — A quoi penses-tu encore ? — Voilà. Je me disais que Mémé devrait partager les bonbons avec moi... Les grandes personnes, c'est juste qu'elles fassent aussi leur B. A. »

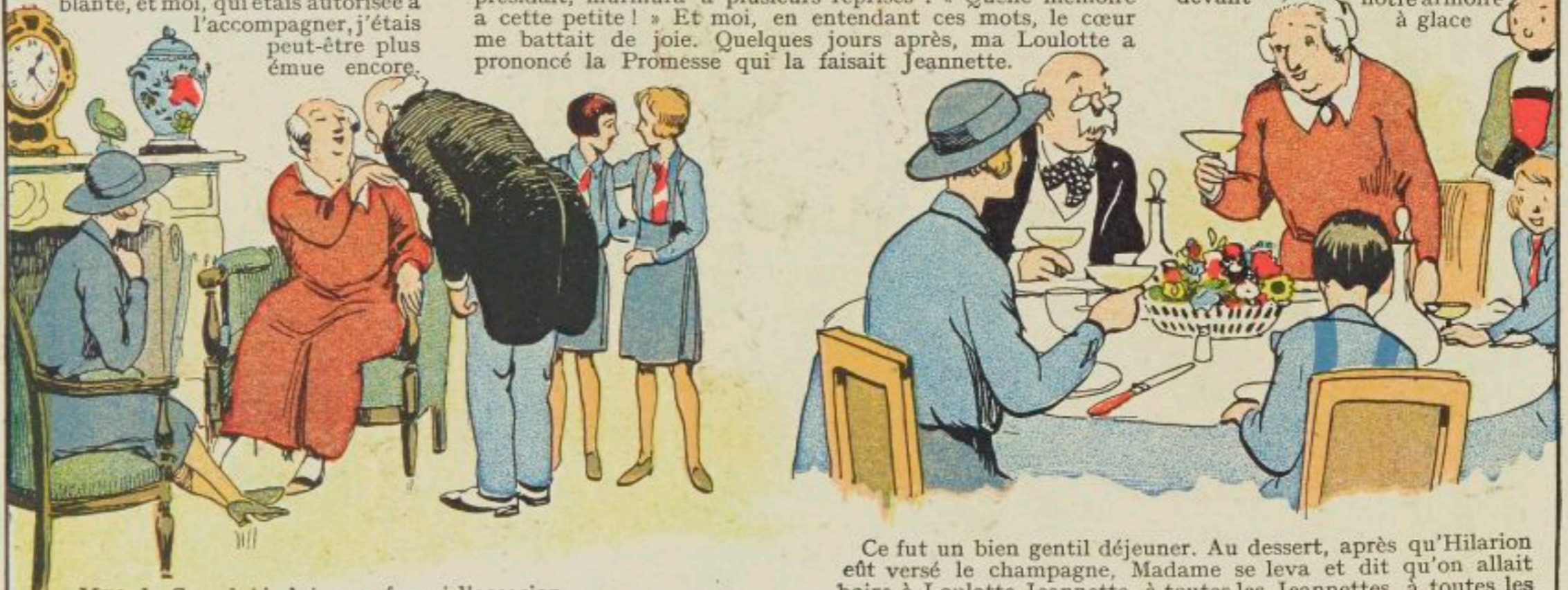
En sortant, elle regardait d'un air songeur le paquet qu'elle portait délicatement



Trois mois se sont écoulés. Loulotten'a pas manqué une seule réunion de sa Ronde, elle a passé l'examen comme une lettre passe à la poste. Elle y arrivait toute tremblante, et moi, qui étais autorisée à l'accompagner, j'étais peut-être plus émue encore.

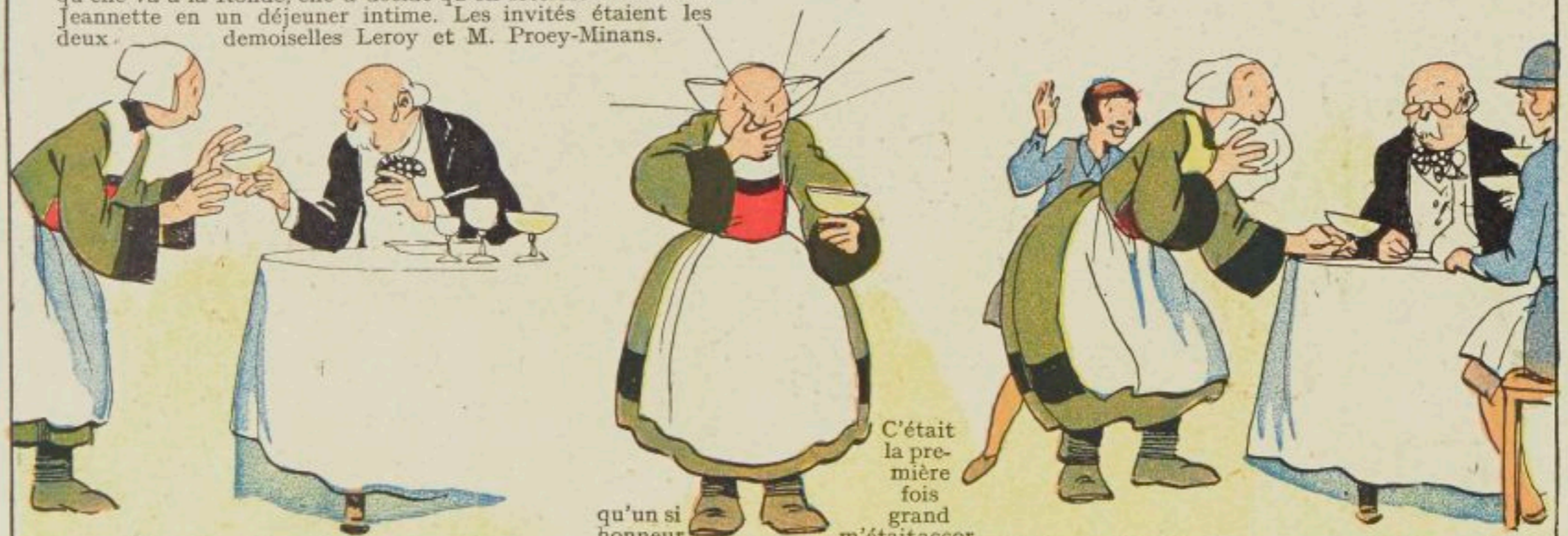
L'épreuve de couture n'a pas été brillante, mais le reste a si bien marché! La récitation surtout. M<sup>lle</sup> Leroy, qui présidait, murmura à plusieurs reprises: « Quelle mémoire à cette petite! » Et moi, en entendant ces mots, le cœur me battait de joie. Quelques jours après, ma Loulotte a prononcé la Promesse qui la faisait Jeannette.

Vous devinez qu'on n'a pas perdu de temps pour le costume, et que ma « fille » brûlait du désir de le porter ailleurs que devant notre armoire à glace.



M<sup>me</sup> de Grand-Air lui en a fourni l'occasion. Pour la récompenser de ce qu'elle est bien plus sage depuis qu'elle va à la Ronde, elle a décidé qu'on fêterait la nouvelle Jeannette en un déjeuner intime. Les invités étaient les deux demoiselles Leroy et M. Proey-Minans.

Ce fut un bien gentil déjeuner. Au dessert, après qu'Hilarion eût versé le champagne, Madame se leva et dit qu'on allait boire à Loulotte-Jeannette, à toutes les Jeannettes, à toutes les Guides de France et à leurs dévouées cheftaines.

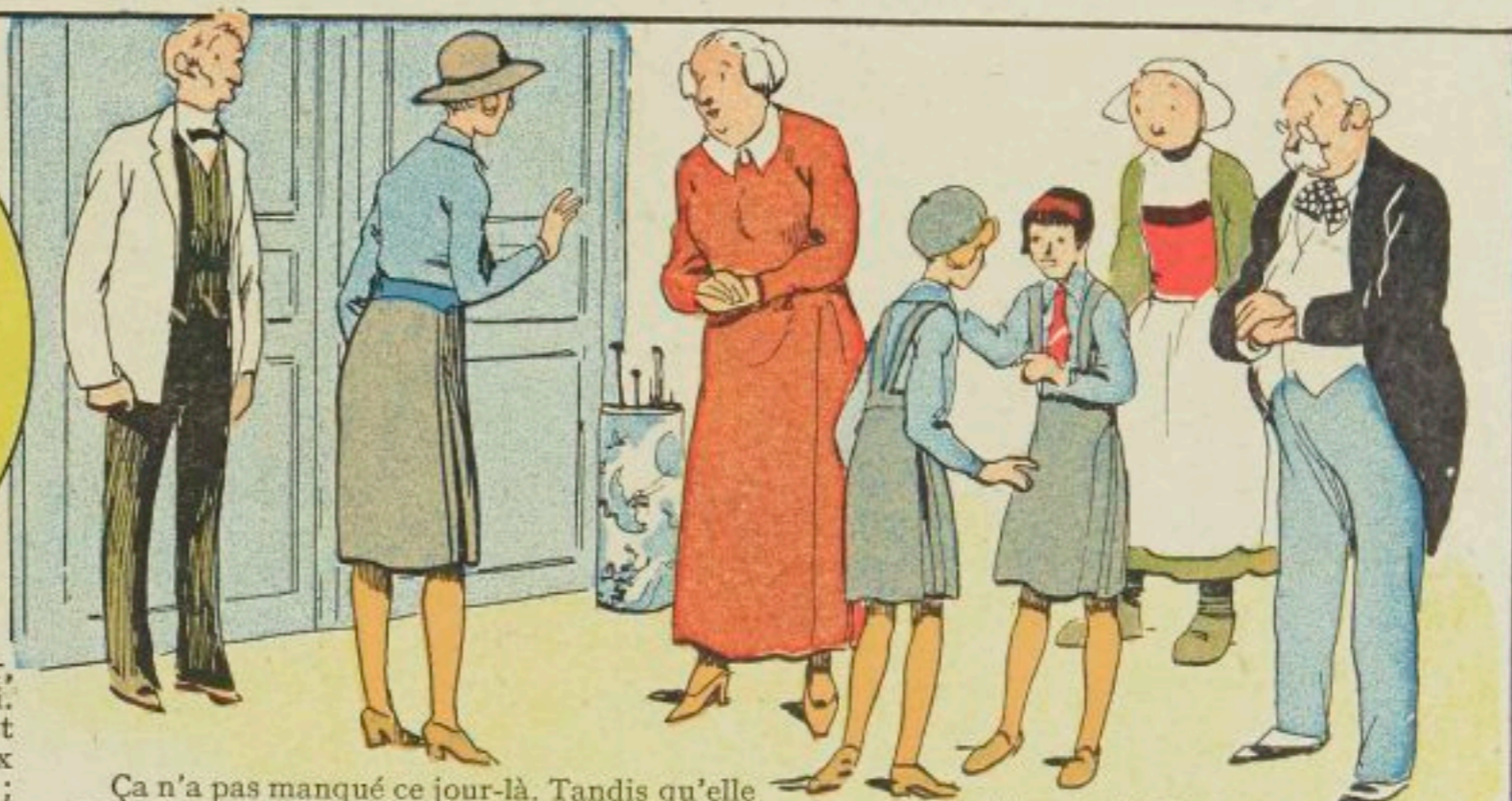
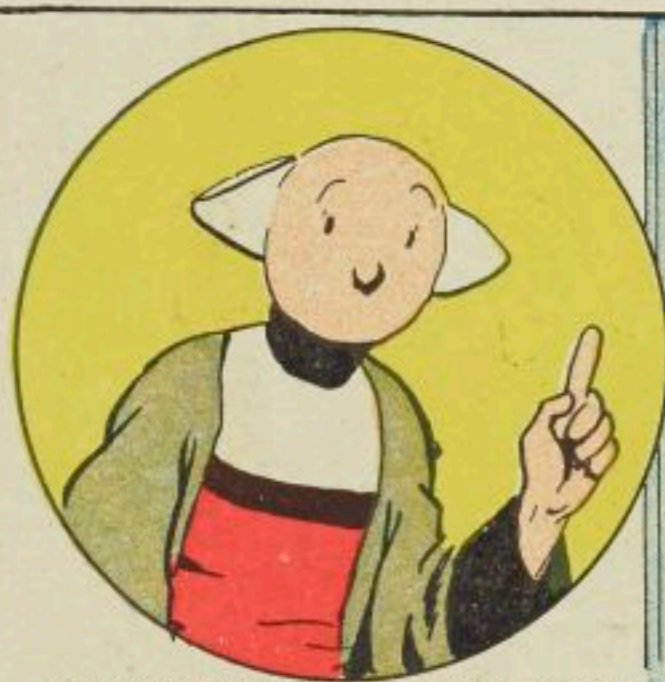


« — Bécassine, ajouta-t-elle, vous trinquez et boirez avec nous. » M. Proey-Minans approuva aussitôt: « — Très bien! très bien! » Et il me tendit une coupe pleine de champagne dont, naturellement, il trouva le moyen de répandre la moitié sur ma main et ma manche.

qu'un si grand honneur m'était accordé. J'en étais à la fois fière et gênée. Et puis, de gênée, je suis devenue honteuse. Les boissons où il y a du gaz, ça me monte dans le nez, ça m'étrangle. L'accident s'est produit dès que j'eus avalé une gorgée.

C'était la première fois grand

Je voulais dire, comme ça se doit: « — A la vôtre, Madame, Mesdemoiselles, et Monsieur », mais par la faute de ce maudit gaz, mes paroles ont été comme un aboiement. Loulotte a calmé ma toux en me tapant dans le dos, et tout le monde a ri de bon cœur. Un gentil déjeuner, je vous dis.



Quand l'heure est venue de se séparer, la conversation a brusquement rebondi. Avez-vous remarqué comme cela est fréquent : des personnes ont passé deux heures ensemble, à table, au salon ; parfois elles se sont un peu creusé la cervelle pour trouver des sujets de causerie. et puis, quand elles arrivent au vestibule, elles découvrent qu'elles ont encore des tas de choses à se dire.

Ça n'a pas manqué ce jour-là. Tandis qu'elle prenait congé, M<sup>lle</sup> Leroy s'écria tout d'un coup : « — Quelle étourderie ! J'oubliais, Madame, de vous dire que la *Parygrec* ira jeudi en excursion. Départ gare Montparnasse à 11 heures. Nous quittons le train à Fleury ; trois quarts d'heure environ de marche, jusqu'à une jolie clairière : déjeuner, exercices, jeux... Voulez-vous, Madame, nous donner Loulotte ?



« — Jeudi... jeudi, fit ma maîtresse d'une voix hésitante, il me semble que j'ai un engagement pour jeudi... Bécassine, mon agenda, je vous prie. »

L'ayant consulté, Madame reprit : « — C'est cela... Jeudi, nous devons déjeuner à la campagne, chez ma vieille amie la comtesse de Kercoz. Chose promise, chose due... Je suis désolée, Mademoiselle... »

A ce moment, je regardai Loulotte. La pauvre chérie retenait à grand'peine son envie de pleurer. Perdre cette sortie avec ses gentilles camarades, manquer cette occasion de porter dehors le cher costume, pensez quel crève-cœur c'était pour elle ! Elle leva vers moi des yeux d'imploration. Cela me donna l'audace de prendre la parole.



Je dis : « — Madame la Marquise, ça me paraît que ça pourrait s'arranger. N'est-ce pas en ce pays de Fleury qu'est la campagne de Madame la comtesse ? Alors, si ces dames permettent, après le déjeuner...

«...je conduirais Loulotte à l'endroit où sera la *Parygrec*. On arriverait pour les exercices et jeux. » — Bonne idée, Bécassine, dit Madame. M<sup>lle</sup> Leroy et M. Proey-Minans approuvèrent aussi, Loulotte me sauta au cou et l'on se sépara.



En nous quittant, M<sup>lle</sup> Leroy m'avait promis de me donner toutes les indications nécessaires pour rejoindre la Pary-grec. Dès le lendemain, elle me fit remettre un plan de Fleury et environs dessiné à l'encre. « — Tu vois, dis-je à Loulotte, notre route est marquée en rouge...



«...C'est joliment bien fait, pas moyen de se tromper. — D'autant plus, ajouta-t-elle, qu'il y a une explication écrite. Tu l'avais laissée dans l'enveloppe. Ce que tu es étourdie ! » Sur le papier qu'elle me tendait, je lus : « Prendre tout droit en face de la gare, puis



Du res-ry, il doit y passants. Encas de besoin, on leur demandera. » Taquine, Loulotte reprit : « — Sûrement, il faudra demander aux passants... parce que tu oublieras d'emporter le plan et l'indication. Tu es si étourdie ! »

«...à gauche, puis... etc., etc. »  
« — C'est encore plus clair, remarquai-je, te, à Fleury, avoir des



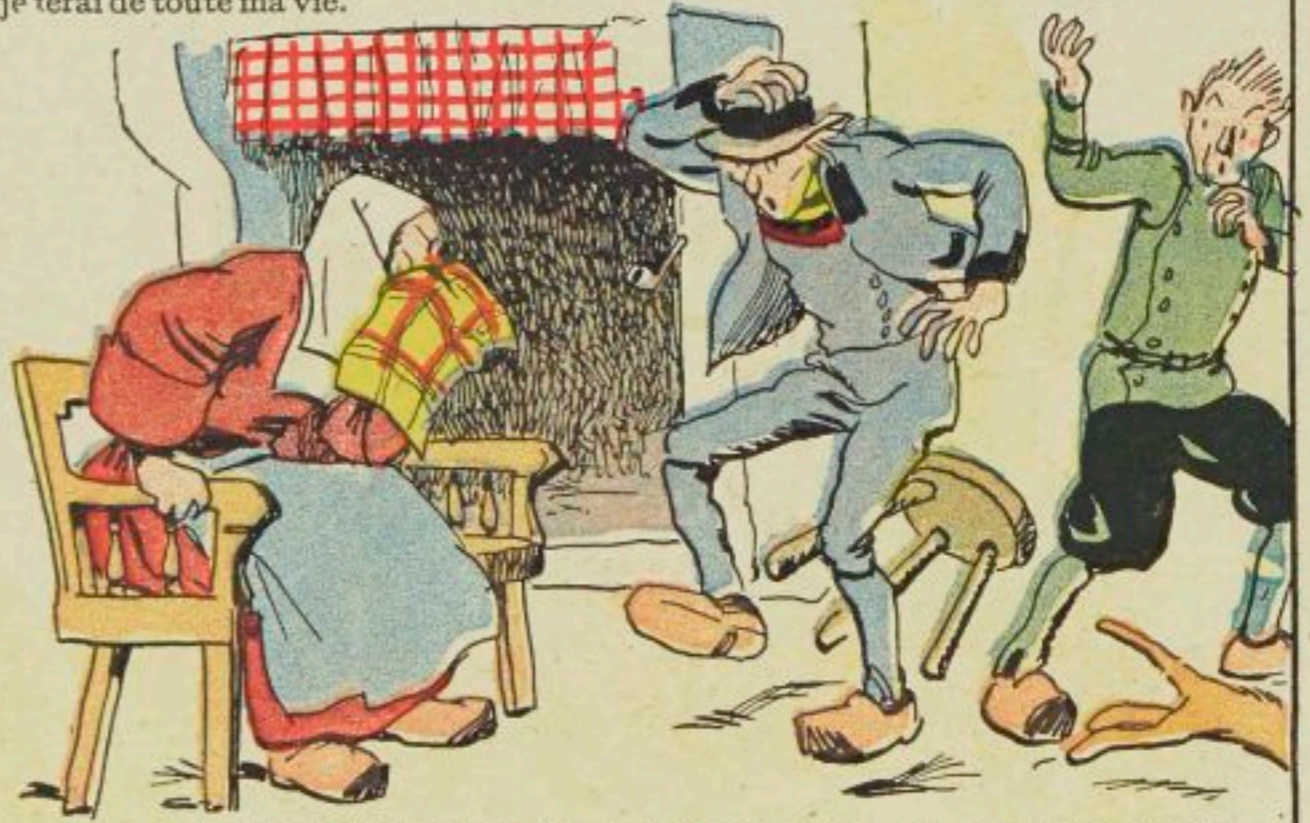
Aussitôt je protestai. « — Je n'oublierai pas, j'ai un moyen pour ne pas oublier. Tu vois, j'épingle les papiers à mon beau mouchoir à carreaux. Comme ça, pas de danger. » Ce mouchoir est magnifique, il est fait d'une toile autant dire inusable, ses carreaux sont de toutes les couleurs...



...et de couleurs si vives qu'on les verrait à un kilomètre de distance. C'est le notaire de mon pays natal de Clocher-les-Bécasses qui me l'a mis dans les mains, il y a bien des années, en présence de toute la famille. Car mon mouchoir me vient, par testament, de ma bonne tante Fantic Labornez : c'est même le seul héritage que j'aie fait et probablement que je ferai de toute ma vie.



« Ce mouchoir, j'ém-pingle les papiers à mon beau mouchoir à carreaux. Comme ça, pas de danger. » Ce mouchoir est magnifique, il est fait d'une toile autant dire inusable, ses carreaux sont de toutes les couleurs...  
« Ce mouchoir, j'ém-pingle les papiers à mon beau mouchoir à carreaux. Comme ça, pas de danger. » Ce mouchoir est magnifique, il est fait d'une toile autant dire inusable, ses carreaux sont de toutes les couleurs...  
« Ce mouchoir, j'ém-pingle les papiers à mon beau mouchoir à carreaux. Comme ça, pas de danger. » Ce mouchoir est magnifique, il est fait d'une toile autant dire inusable, ses carreaux sont de toutes les couleurs...



...en laissant dépasser un bout. Il me fait honneur, mais, par respect pour ce souvenir de famille, je ne me mouche jamais dans ce mouchoir. La tante Fantic, elle, s'y mouchait, et souvent, et comment ! Avec un tel vacarme que cela faisait sauter au plafond les gens qui étaient dans sa chaumière.



Et la volaille ou le bétail, qui ne se gênaient pas pour se joindre aux gens, se sauvaient, aussi effarouchés que si le tonnerre était tombé dans la pièce. Sans se troubler, la bonne tante repliait le mouchoir...

...puis, quand le calme était revenu, elle disait : « — A grand cerveau, grand rhume, grand nez et grand mouchoir. » J'ai le grand mouchoir, parfois de grands rhumes, mais pas un grand nez. Pour le cerveau, nous n'en parlerons pas.

Tout paraissait donc bien arrangé pour l'excursion à Fleury, mais voilà que ce même jour, en sortant du cours, Loulotte me dit : « — On va aux Tuileries et on emmène Riquette. Tu veux ? » Je répondis oui. Oh ! si j'avais su !... Mais je n'en pouvais pas savoir.



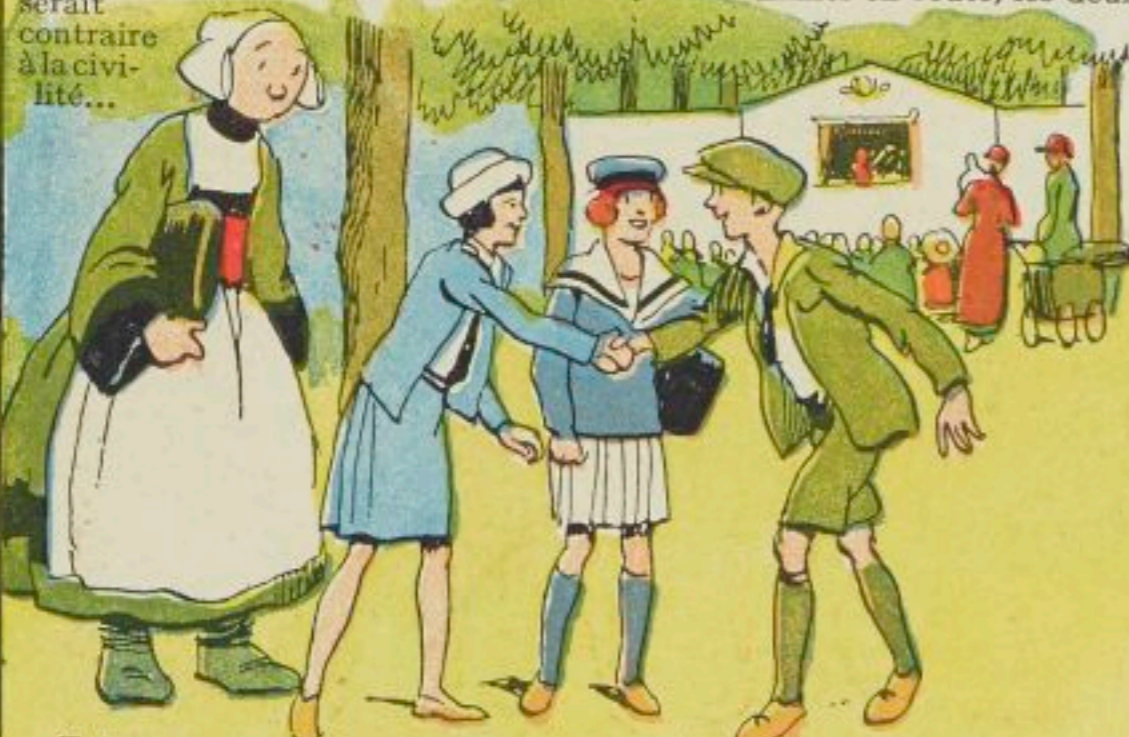
Riquette est une amie du cours, elle est aussi une Jeannette de la Parygrec. Sa gouvernante, ayant une course à faire, me demanda de prendre avec nous son élève ; elle viendrait la chercher dans une heure. Entre gouvernantes, ça serait contraire à la civilité...



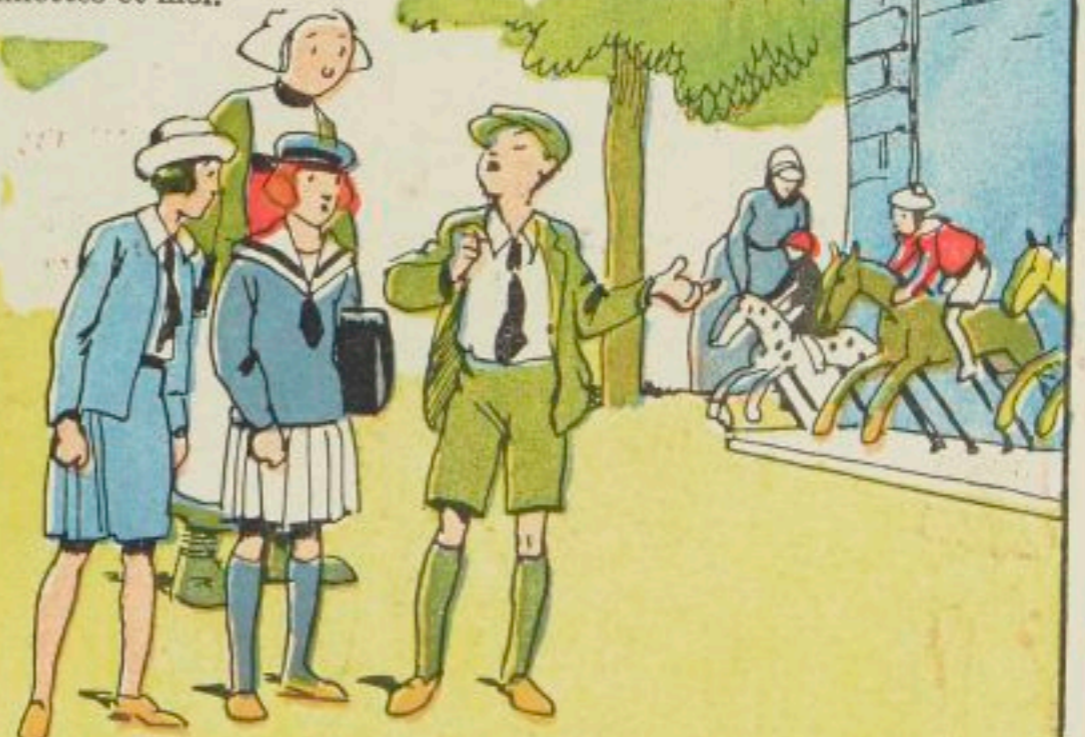
...de se refuser un petit service de ce genre. Et puis, j'aime bien Riquette, qui est parfois un peu agitée et follette, mais bien élevée et gentille. Donc, nous nous mîmes en route, les deux fillettes et moi.



A peine entrions-nous aux Tuileries que toutes deux crièrent : « — Toto ! Toto ! » Ensemble aussi, elles dirent : « — Tiens, tu connais Toto ? » et, toujours ensemble, elles répondirent, la mienne : « C'est mon ami », et l'autre : « C'est mon cousin. »



Toto, cependant, nous avaient rejointes. De grandes poignées de main furent échangées, puis mes fillettes demandèrent au nouveau venu pourquoi, maintenant, on le rencontrait si rarement. Il répondit que son temps était pris par ses études, par les réunions de sa meute de louveteaux.



Du reste, les Tuileries ne l'intéressaient plus. « — Tout ça, conclut-il, c'est pour les gosses, j'ai passé l'âge. » En disant tout ça, il désignait du geste le guignol, et aussi les chevaux dits hygiéniques. Ce sont des amusements que mes fillettes aiment encore, mais, intimidées par Toto, elles n'osèrent pas le dire.



Passant à un autre sujet, le louveteau demanda à Loulotte et Riquette ce qu'elles faisaient à la Parygrec.

Alors les récits commencèrent : descriptions des séances, rappel d'incidents amusants, etc. Les enfants étaient tellement absorbés dans leur conversation qu'à plusieurs reprises ils faillirent recevoir sur la tête un gros ballon que des camarades de Toto jouaient à s'envoyer.

Je les emmenai du côté du bassin : des petits bateaux, ça n'est pas dangereux comme un gros ballon. Les fillettes en étaient à parler de l'excursion du jeudi suivant, et Loulotte expliquait qu'elle rejoindrait la Parygrec après déjeuner, probablement en demandant son chemin aux passants.



Quand elle eut fini, Toto se croisa les bras, prit un air méprisant, et prononça : « — Tu n'es pas une vraie Jeannette, tu n'es pas une vraie Scoute. » Ma petite resta d'abord muette de surprise, puis, après un instant, elle cria avec indignation : « — Qu'est-ce que tu dis là ? »

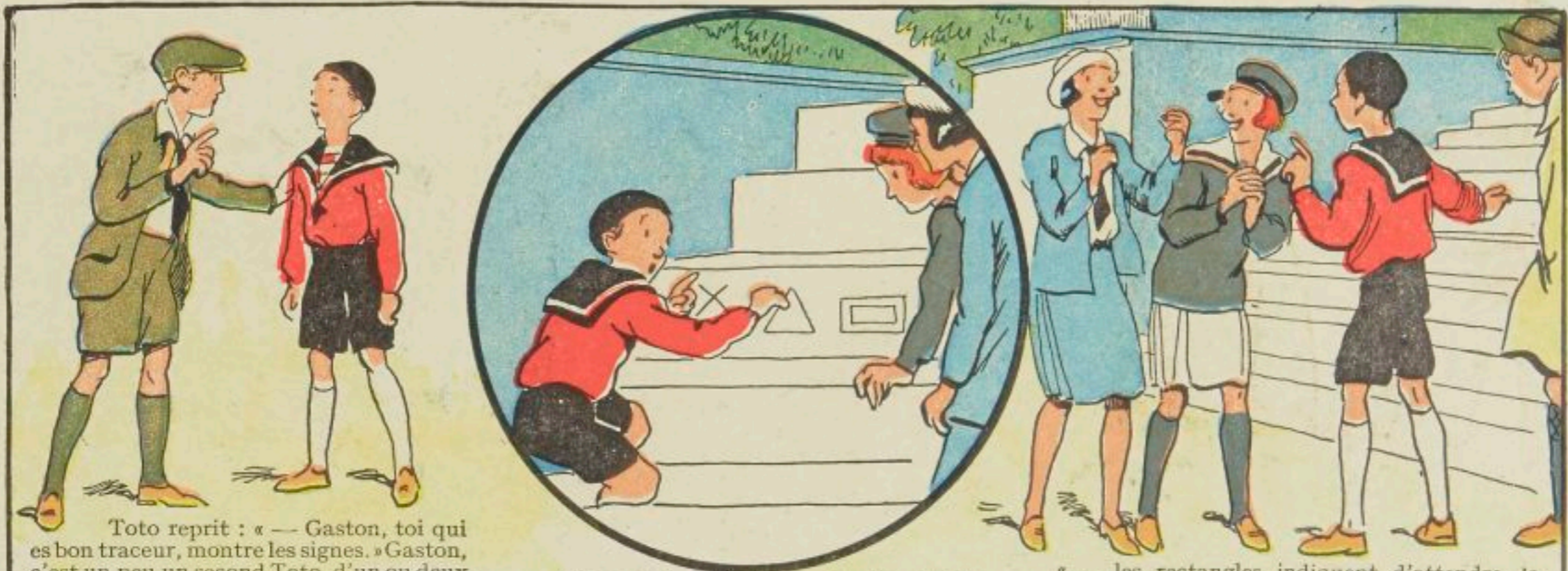
« ... Tu es fou ! » Toto, d'un geste, lui imposa silence, puis, se détournant à demi, demanda : « — Qu'est-ce que vous pensez d'une Scoute qui, pour rejoindre son camp, s'informe auprès des passants ? » La question était posée aux joueurs de ballon qui avaient interrompu leur partie pour nous suivre.

L'un des louveteaux répondit : « — La Scoute qui demande son chemin n'est pas une vraie Scoute. — C'est ce que je disais ! » fit Toto, triomphant.



Un autre louveteau dit : « — Un Scout ou une Scoute doit savoir se diriger tout seul... ou toute seule. » Et un troisième ajouta : « — Les signes de la piste n'ont pas été inventés pour les chiens. » Maintenant, nous et les joueurs de ballon...

...ne formions plus qu'un groupe, un groupe très agité où tout le monde parlait à la fois. Mais Toto fit faire silence : « — On va, dit-il, montrer les signes aux Jeannettes, et puis on fera une piste. » Les autres approuvèrent à grands cris. « — C'est ça ! Très bien ! Bravo ! »



Toto reprit : « — Gaston, toi qui es bon traceur, montre les signes. » Gaston, c'est un peu un second Toto, d'un ou deux ans plus jeune, ayant moins d'assurance, mais, comme son modèle, vif, décidé, intelligent. Suivi du groupe, il se dirigea vers un des escaliers de pierre...

...qui conduisent à la rue de Rivoli. Tirant de sa poche un crayon, il traça sur les marches une série de figures. A mesure il expliquait : « — Ça, c'est pour la direction ; ça, c'est un obstacle à éviter... »

« ... les rectangles indiquent d'attendre, le triangle marque un danger. Vous comprenez, les filles ? — Bien sûr ! » répondirent-elles, battant des mains, très amusées.



Mais Toto reprit la parole : « — Assez de rires. C'est du sérieux que nous faisons, et de l'instructif. Copiez les signes sur vos carnets, les Jeannettes. C'est fait ? Bon ! Maintenant, la piste ! » Tous l'acclamèrent.

...puis, au pas de course, la bande s'éparpilla dans le jardin. J'essayai de suivre, mais ce petit monde galopait à toute allure, changeant à chaque instant de direction, et moi, je n'ai plus mes jambes de vingt ans. Je dus donc me résigner à regarder de loin cette piste, comme ils disaient, qui me parut comme une espèce de chasse où l'on tâche de rejoindre ceux qu'on poursuit, en s'aidant des signes qu'ils ont tracés,...



...ces fameux signes dont Gaston venait de faire la démonstration. A un moment où j'étais bien ennuyée, me disant que mes fillettes allaient se fatiguer, prendre du mal, mais que, à moi seule, je ne pouvais les attraper toutes deux, à ce moment M<sup>lle</sup> Elise arriva.

Je la mis au courant. Grâce à ce renfort, nos deux « filles » furent bientôt reprises. Elles se débattaient, elles refusaient de rentrer, mais M<sup>lle</sup> Elise est sévère. Et moi, il ne faut pas croire que, dans les grandes circonstances, je ne sais pas parler net et raide. Je le fis cette fois.



Nos fillettes ayant été mises à la raison, nous reprîmes, toutes quatre, le chemin de nos domiciles, qui sont voisins. Je causais avec M<sup>lle</sup> Élise, les petites bavardaient entre elles de l'excursion du jeudi suivant. Riquette devait en être et partir...

... avec ses camarades de la Ronde. Au moment où l'on se sépara, elle dit à son amie : « — C'est bien convenu : depuis la gare de Fleury, je marquerai les signes à peu près tous les cinquante pas, tu n'auras qu'à suivre. — C'est entendu, répondit Loulotte, comme ça...

« ... on sera des vraies Scoutes. » Elle revint là-dessus, le soir, pendant que je la couchais. Elle conclut son explication en me disant : « — Les signes suffiront pour nous guider. Pas besoin des renseignements de la cheftaine. Tu peux les enlever du mouchoir à carreaux. » A quoi je répondis :



« — Je les y laisse, je les emporterai; deux sûretés valent mieux qu'une. » C'était sage, mais il y a dans la vie des hasards plus forts que les résolutions les plus sages.

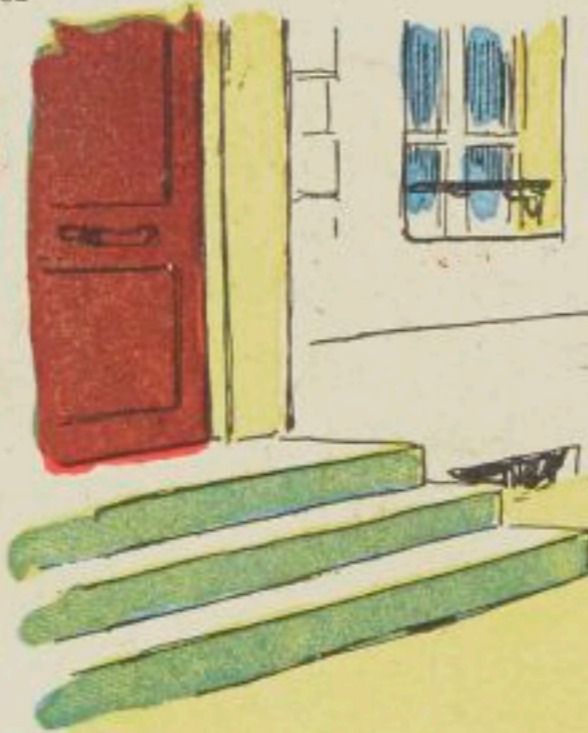


Il vint enfin, ce jeudi tant attendu. Loulotte, que je ne peux pas tirer du sommeil quand il s'agit d'aller à son cours, fut éveillée bien avant l'heure de se lever. Elle me réveilla en m'envoyant son oreiller à la tête. Et les questions commencèrent :

« — Fait-il beau ? — Certainement oui; malgré les persiennes et rideaux fermés, la chambre est claire, signée du soleil. — Qu'est ce que dit le baromètre ? — Tu m'ennuies, vas-y voir ! — J'y vais. » Elle sauta de son lit. Alors, moi : « — C'était pour rire, recouche-toi...



« ... tout de suite, sans quoi tu seras punie. » Pendant le petit déjeuner et la toilette, la crainte d'un retard la rendit insupportable. Je n'en finirais pas si je voulais vous raconter toutes nos disputes de cette matinée.



Le départ était fixé à onze heures. Le onzième coup sonnait à peine au clocher de notre paroisse que déjà nous étions dans la cour, attendant M<sup>me</sup> de Grand-Air.

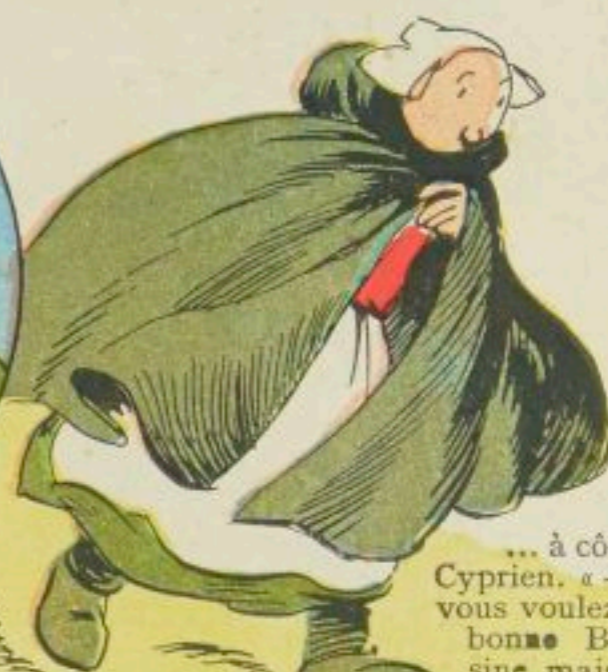


Elle ne tarda pas à nous rejoindre. « — Tiens, dit-elle au chauffeur, vous avez sorti le coupé ? » Chaque fois qu'il reçoit une observation, Cyprien prend un

air de catastrophe. Il le prit et expliqua que la veille il avait remarqué dans la grosse voiture un bruit qui ne lui plaisait pas, et il n'avait pas eu le temps...



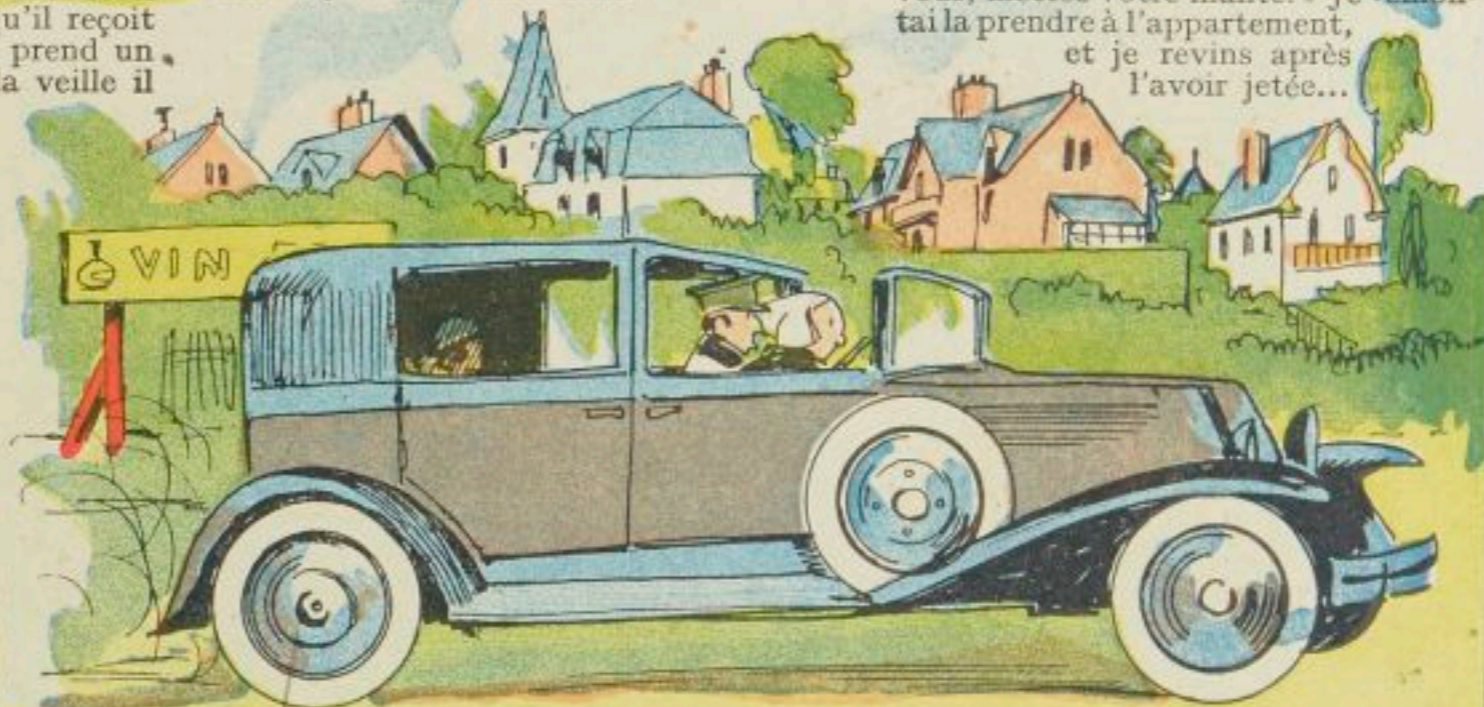
... de son moteur. « — C'est révis, reprit ma maîtresse, nous serons serrées. Avec Loulotte qui ne cesse de remuer, nous ne serons guère à l'aise. » Alors, j'offris de monter...



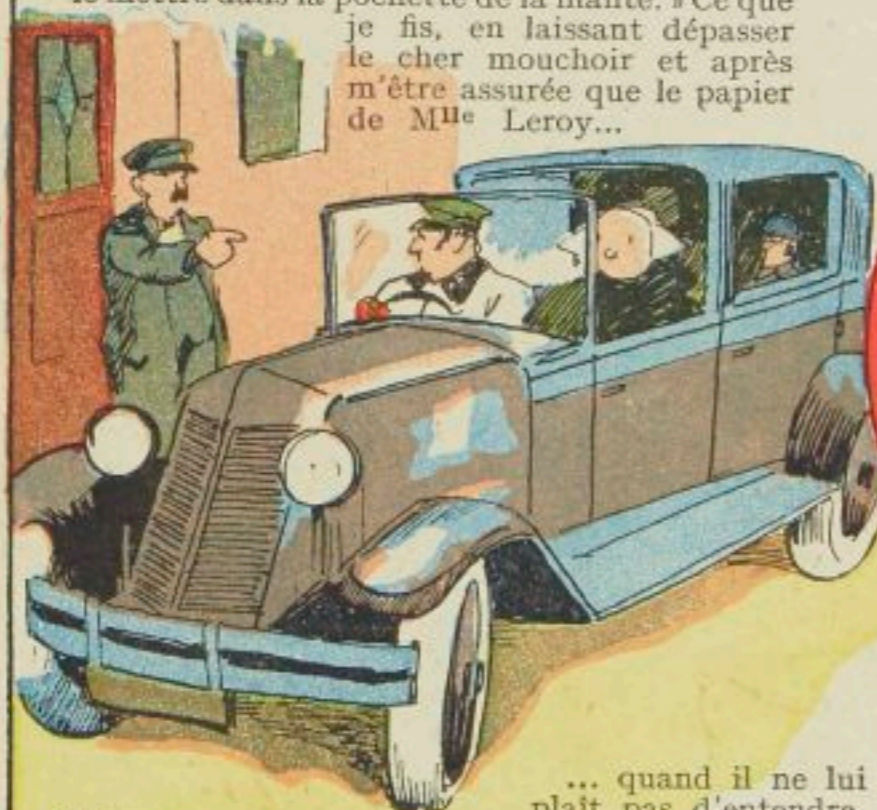
... à côté de Cyprien. « — Si vous voulez, ma bonne Bécassine, mais l'air tin, il ne faut est vif ce ma- pas risquer de prendre froid ; couvrez-vous, mettez votre mante. » Je remon- tai la prendre à l'appartement, et je revins après l'avoir jetée...



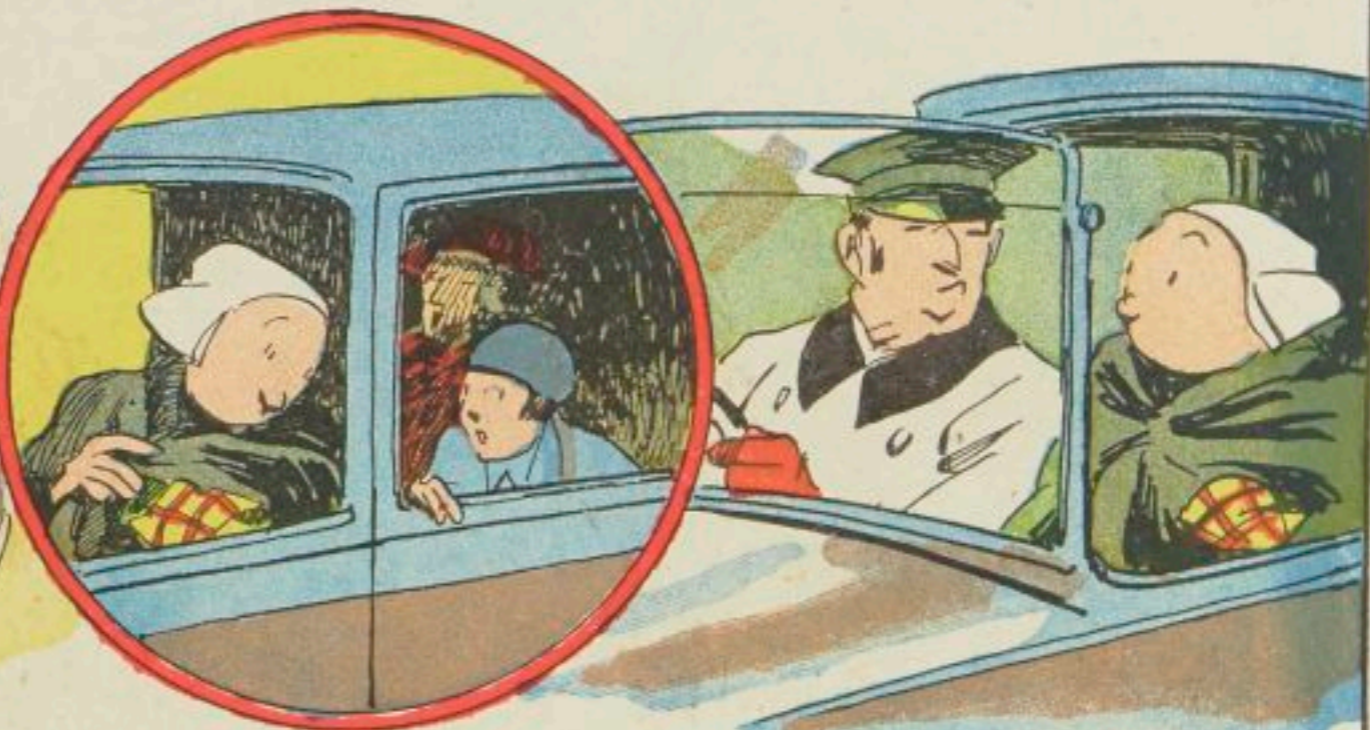
... sur mes épaules. Loulotte remarqua : « — Tu fais tout sombre, ça n'est pas joli, ça ferait plus gai si on voyait ton mouchoir à carreaux. — Eh bien, dis-je, je vais le mettre dans la pochette de la mante. » Ce que je fis, en laissant dépasser le cher mouchoir et après m'être assurée que le papier de M<sup>lle</sup> Leroy...



... y était toujours attaché. Ce petit incident avait causé un léger retard, mais Cyprien se chargea de le rattraper en menant presque à une allure de course. Par moments, Madame frappait la glace, criait de ralentir. Notre chauffeur n'en faisait rien : il a l'oreille dure...

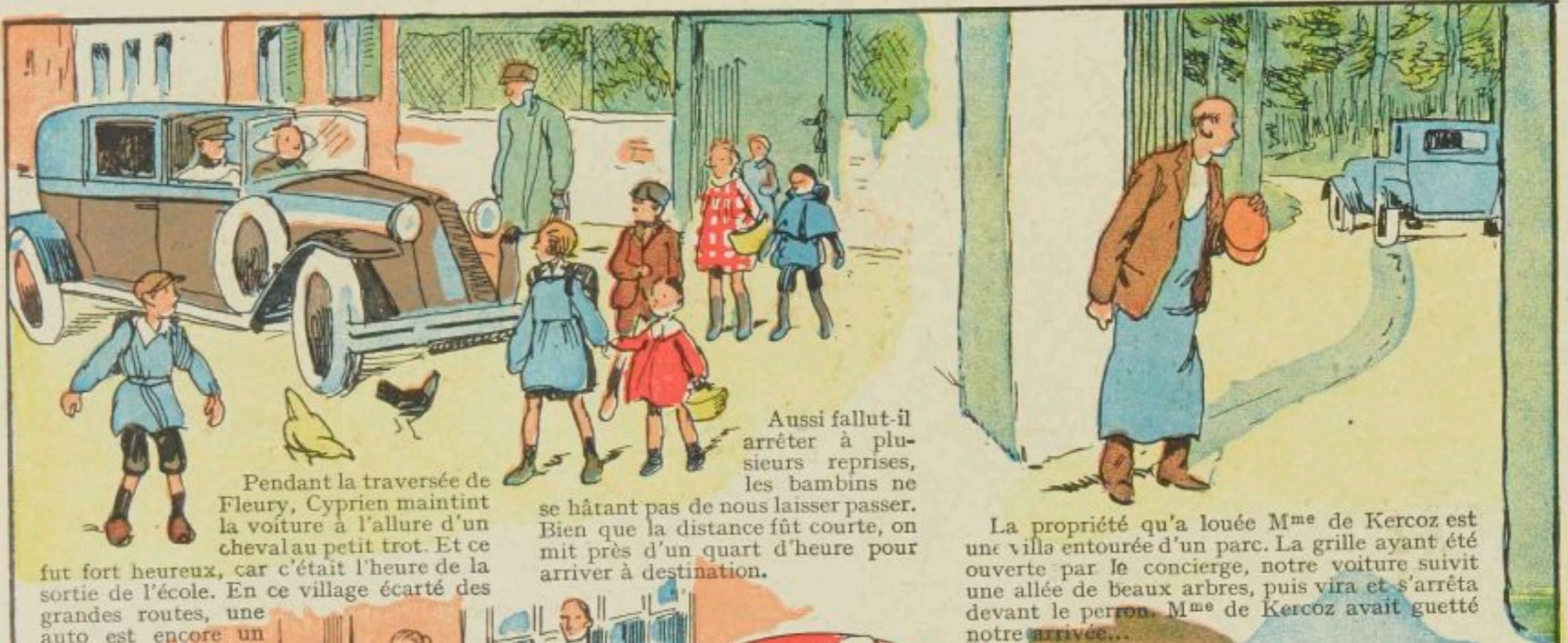


... quand il ne lui plaît pas d'entendre. Notre route nous conduisit devant la station de Fleury. Là, Cyprien s'arrêta, demanda au chef de gare, qui flânait devant la porte, le chemin à suivre jusqu'à la propriété. Au moment où il repartait...



... Loulotte passa la tête par la portière et me cria : « — Riquette doit marquer ses signes seulement depuis la gare. Il faut faire bien attention à la route jusque chez M<sup>me</sup> de Kercoz. Recommande à Cyprien d'aller lentement. »

Je le lui dis. Il ne laissa pas perdre cette occasion de bougonner. Il grogna : « — C'est-il que la petite demoiselle croit que j'ai pour habitude d'écraser les gens ? Je vais toujours lentement en traversant les villages. »



Pendant la traversée de Fleury, Cyprien maintint la voiture à l'allure d'un cheval au petit trot. Et ce fut fort heureux, car c'était l'heure de la sortie de l'école. En ce village écarté des grandes routes, une auto est encore un objet de curiosité

Aussi fallut-il arrêter à plusieurs reprises, les bambins ne se hâtant pas de nous laisser passer. Bien que la distance fût courte, on mit près d'un quart d'heure pour arriver à destination.

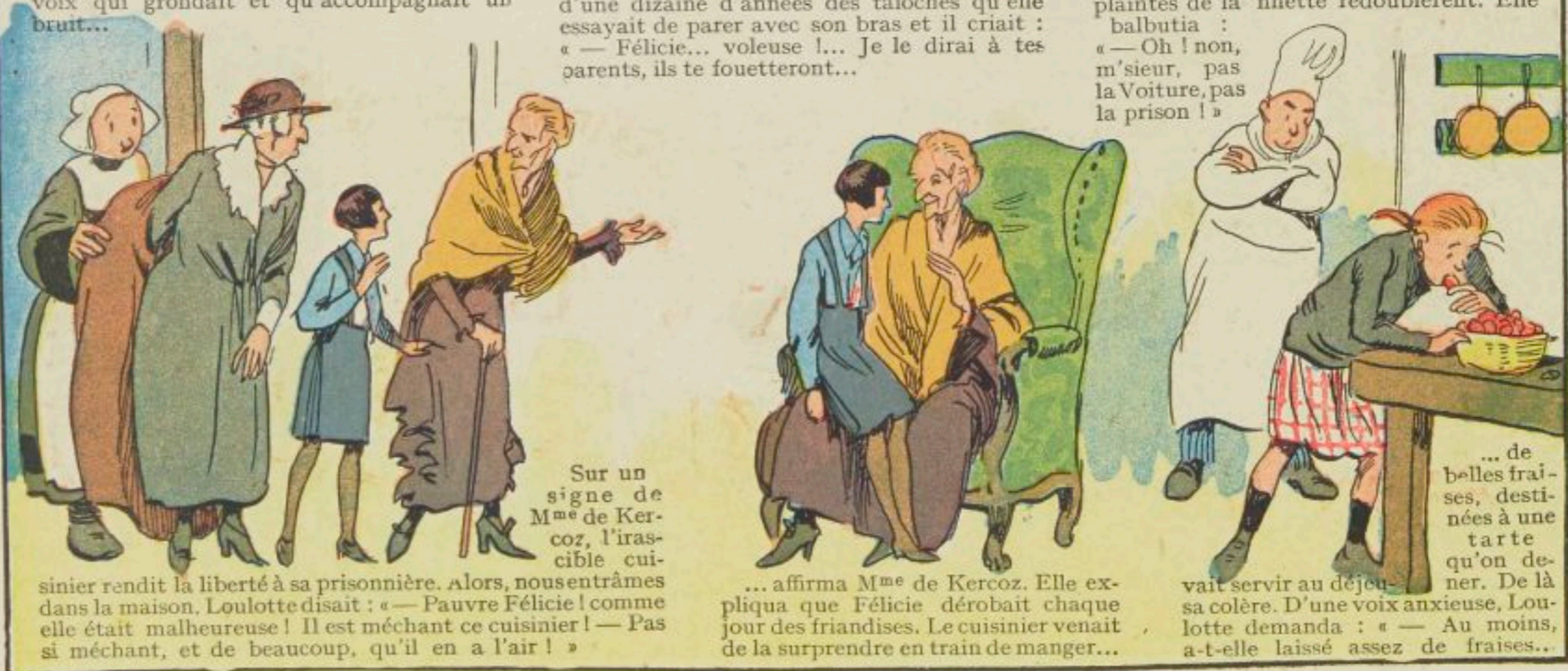
La propriété qu'a louée M<sup>me</sup> de Kercoz est une villa entourée d'un parc. La grille ayant été ouverte par le concierge, notre voiture suivit une allée de beaux arbres, puis vira et s'arrêta devant le perron. M<sup>me</sup> de Kercoz avait guetté notre arrivée...



...elle se tenait en haut des marches. Loulotte sauta à terre, Cyprien et moi aidâmes notre maîtresse à descendre. A ce moment, notre attention fut attirée par une voix qui grondait et qu'accompagnait un bruit...

... de pleurs et de gémissements. D'une porte de service, un homme vêtu en cuisinier venait de sortir. Il administrait à une fillette d'une dizaine d'années des taloches qu'elle essayait de parer avec son bras et il criait : « — Félicie... voleuse !... Je le dirai à tes parents, ils te fouetteront... »

« Et puis, la Voiture viendra te prendre et te conduira à la prison ! » A ces mots, les larmes et les plaintes de la fillette redoublèrent. Elle balbutia : « — Oh ! non, m'sieur, pas la Voiture, pas la prison ! »



Sur un signe de M<sup>me</sup> de Kercoz, l'irascible cuisinier rendit la liberté à sa prisonnière. Alors, nous entrâmes dans la maison. Loulotte disait : « — Pauvre Félicie ! comme elle était malheureuse ! Il est méchant ce cuisinier ! — Pas si méchant, et de beaucoup, qu'il en a l'air ! »

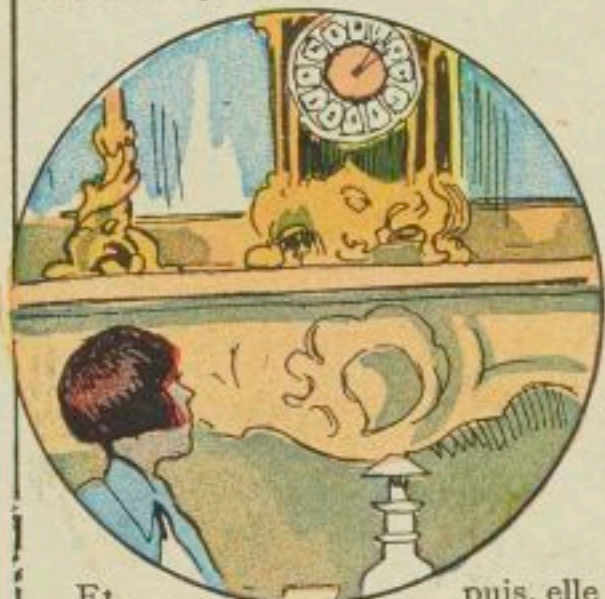
... affirma M<sup>me</sup> de Kercoz. Elle expliqua que Félicie dérobaît chaque jour des friandises. Le cuisinier venait de la surprendre en train de manger...

... de belles fraises, destinées à une tarte qu'on devait servir au déjeuner. De là sa colère. D'une voix anxieuse, Loulotte demanda : « — Au moins, a-t-elle laissé assez de fraises... »



« ... pour faire la tarte ? » M<sup>me</sup> de Kercoz sourit : « — Rassure-toi, petite gourmande, dit-elle, il y avait encore des fraises au potager. » Le maître d'hôtel, annonçant que M<sup>me</sup> la Comtesse était servie interrompit cette conversation. Moi qui ne suis pas comtesse, c'est à l'office que j'étais servie.

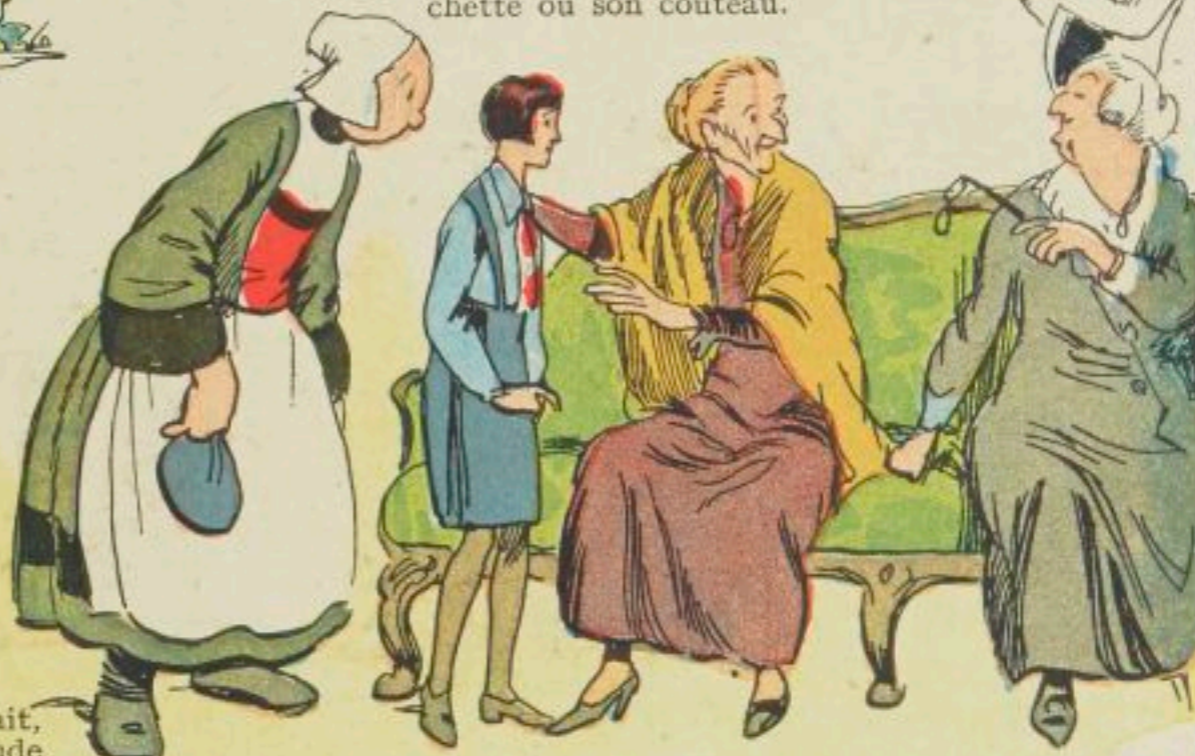
J'avalai rapidement mon déjeuner, puis j'allai à la salle à manger, sous prétexte d'aider, en réalité pour voir si « ma fille » était sage. Elle l'était, mais je remarquai qu'elle avait des mouvements de mains nerveux. Plusieurs fois, je dus ramasser sa fourchette ou son couteau.



Et puis, elle coulait fréquemment des regards vers la pendule. Je comprenais qu'elle trouvait bien long ce déjeuner et qu'elle craignait d'arriver en retard au rendez-vous de la Parygrec. Le maître d'hôtel, majestueux comme un suisse d'église, ne se pressait pas.



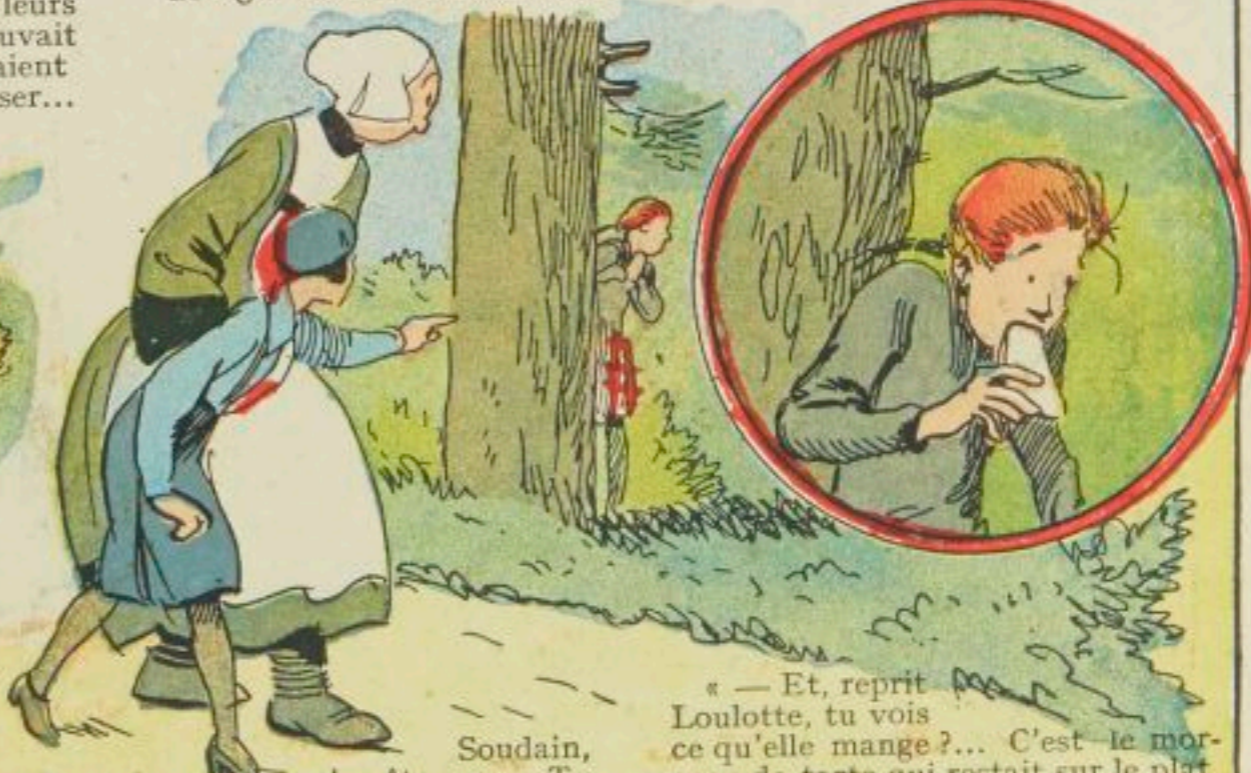
... et servait, suivant l'habitude de la maison : avec lenteur et cérémonie. Je conviens, du reste, qu'il sait joliment bien son métier. Entre autres, il présentait des pintades si bien parées de leurs plumes qu'on pouvait croire qu'elles allaient glousser...



... quand on les mangerait. Pendant ce temps, ma petite bouillait d'impatience. Enfin, vinrent la fameuse tarte et le reste du dessert. On rentra au salon. Je crus que la cérémonie allait recommencer avec le café, mais M<sup>me</sup> de Kercoz déclara : « — Il ne faut pas abrégé les bonnes heures... »

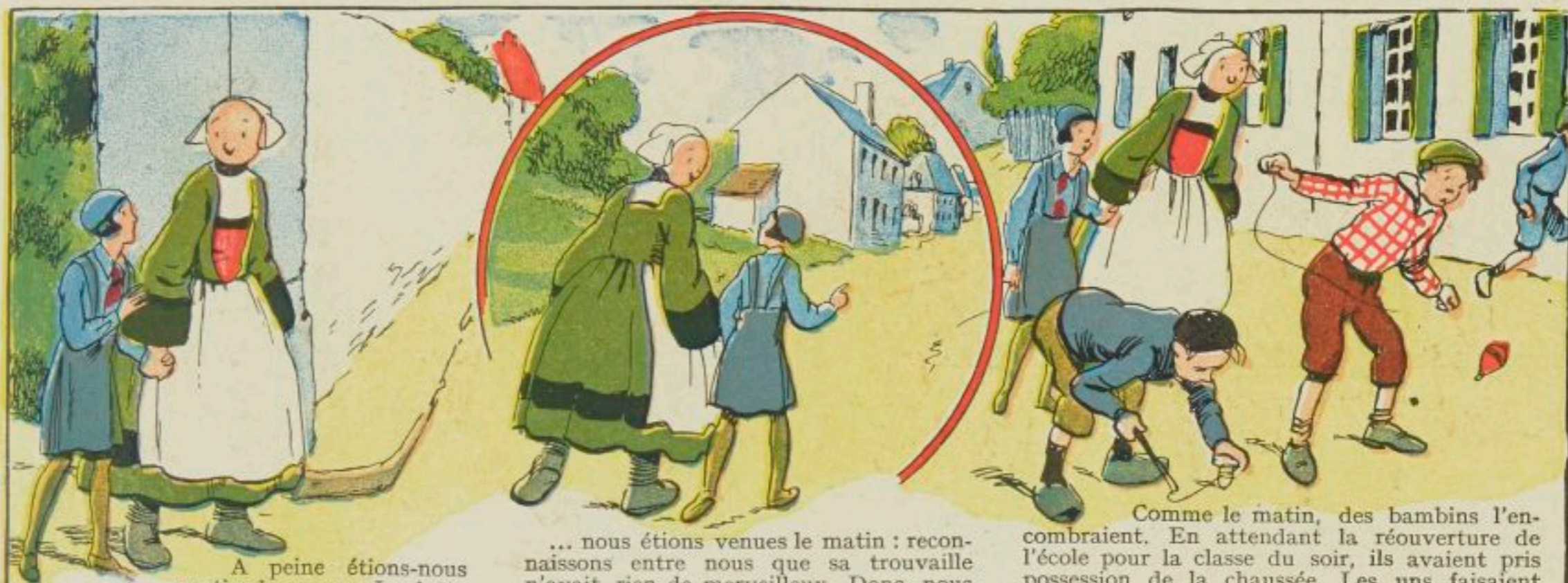


« ... que notre Jeannette va passer avec ses compagnes... Embrasse-nous et sauve-toi, ma petite Loulotte. Celle-ci ne se le fit pas répéter. Quelques instants après, nous galopions vers la grille.



Soudain, la petite m'arrêta : « — Tu as vu ? me demanda-t-elle. — Quoi ? — Là ! » Suivant des yeux la direction de son doigt, j'aperçus Félicie qui se dissimulait derrière un arbre.

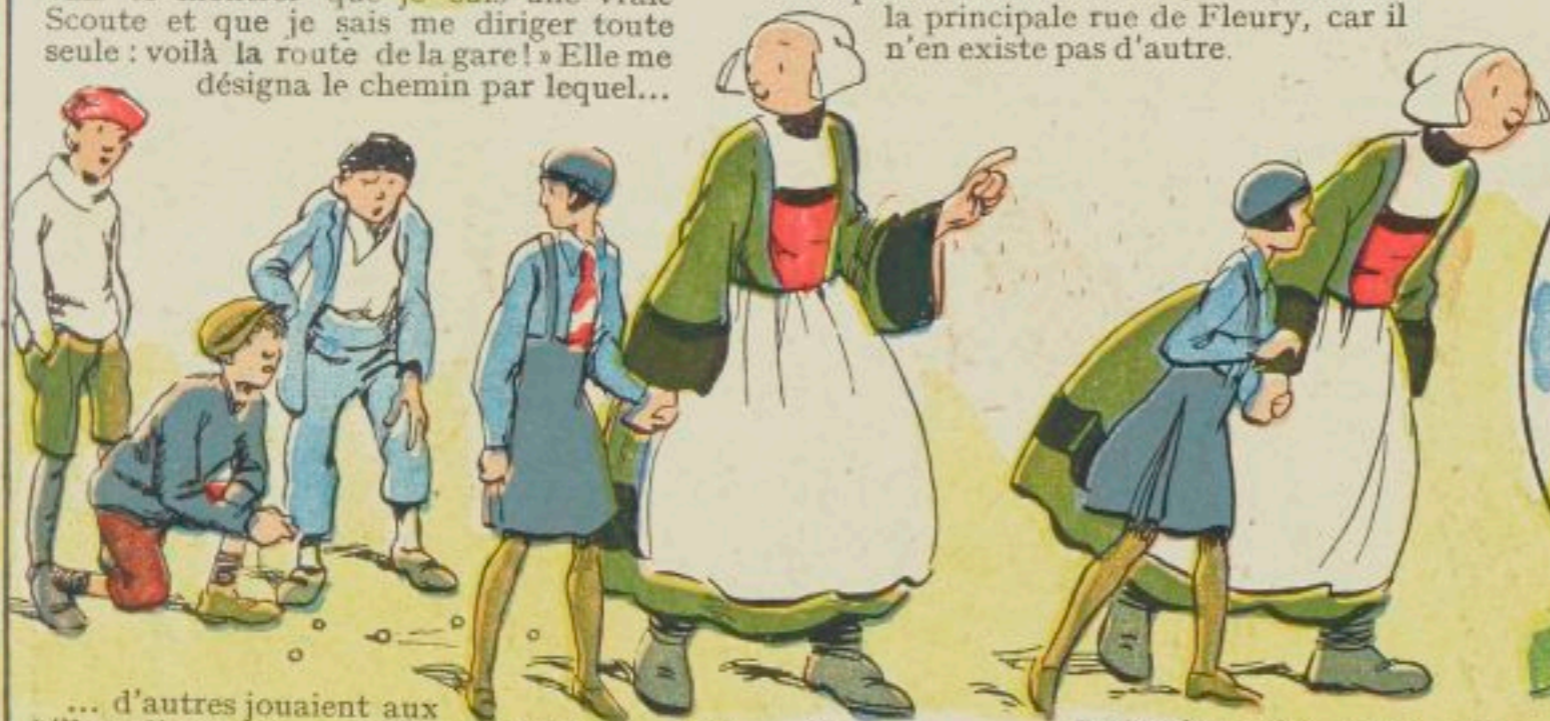
« — Et, reprit Loulotte, tu vois ce qu'elle mange ?... C'est le morceau de tarte qui restait sur le plat. Je n'ai pas osé le prendre, et elle l'a chipé ! » Avec indignation elle conclut : « — Décidément, c'est une gourmande... et une voleuse ! »



A peine étions-nous sorties du parc que Loulotte prit son air le plus grave et déclara : « — Je vais te montrer que je suis une vraie Scoute et que je sais me diriger toute seule : voilà la route de la gare ! » Elle me désigna le chemin par lequel...

... nous étions venues le matin : reconnaissons entre nous que sa trouvaille n'avait rien de merveilleux. Donc, nous nous engageâmes dans ce chemin, qui ne tarda pas à devenir une rue, certainement la principale rue de Fleury, car il n'en existe pas d'autre.

Comme le matin, des bambins l'encombraient. En attendant la réouverture de l'école pour la classe du soir, ils avaient pris possession de la chaussée. Les uns faisaient tourner leur toupie ou ronfler leur sabot...

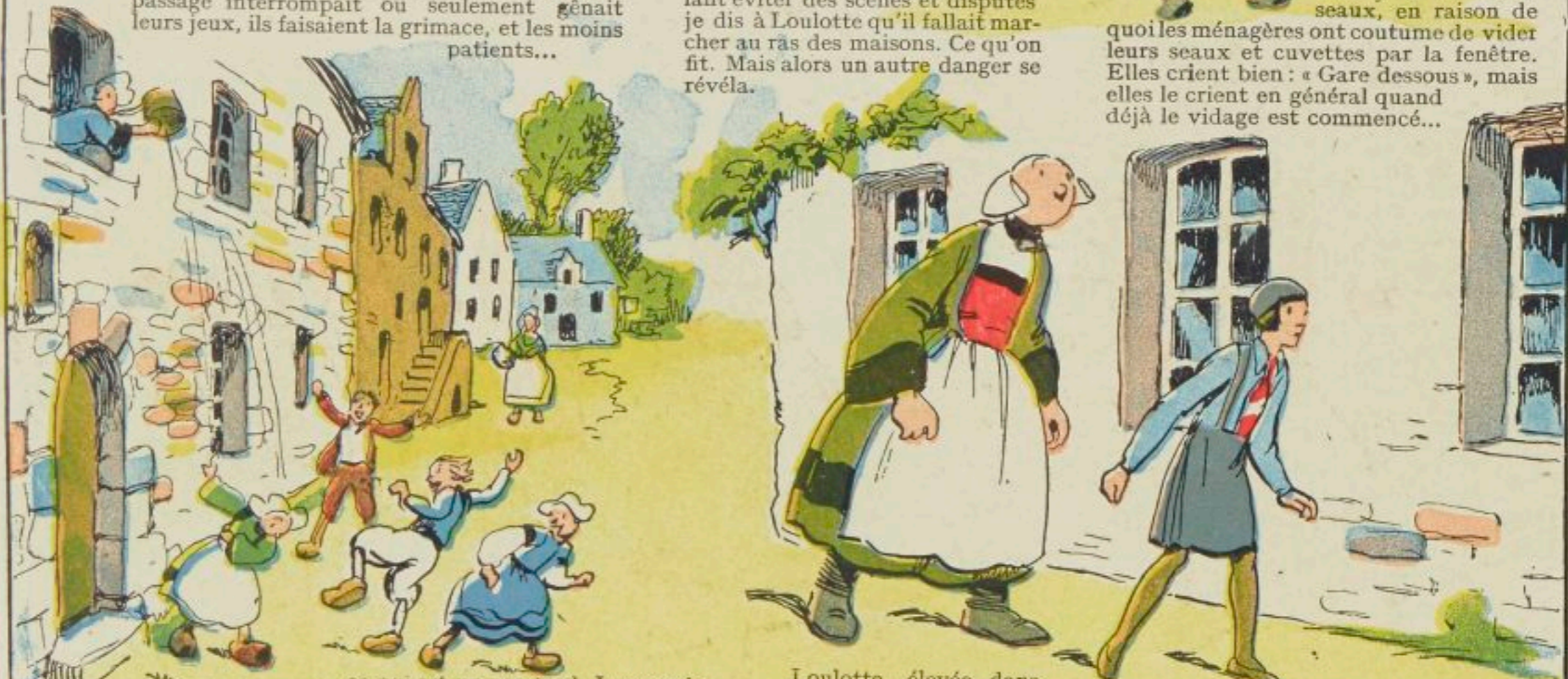


... d'autres jouaient aux billes, d'autres à la marelle, et c'était visible qu'ils se considéraient comme les maîtres de la rue. Quand notre passage interrompait ou seulement gênait leurs jeux, ils faisaient la grimace, et les moins patients...

... grognaient des mots pas bien aimables ni bien jolis. Voulant éviter des scènes et disputes je dis à Loulotte qu'il fallait marcher au ras des maisons. Ce qu'on fit. Mais alors un autre danger se révéla.



Pour tout égard, Fleury a ses ruisseaux, en raison de quoi les ménagères ont coutume de vider leurs seaux et cuvettes par la fenêtre. Elles crient bien : « Gare dessous », mais elles le crient en général quand déjà le vidage est commencé...



... ce qui est un peu tard. Je connais cela, ça se fait à Clocher-les-Bécasses. Toute petite j'y ai été habituée, souvent même c'était un amusement pour les mi-ches dont j'étais de se faire administrer ce genre de douches, les seules qu'on pouvait avoir dans mon village natal.

Loulotte, élevée dans le luxe, à Paris, ignore cette sorte de danger. Je dus surveiller à la fois les fenêtres et ma jeune Jeannette, tantôt retenant sa marche, tantôt la pressant. Heureusement, elle se tira de l'épreuve avec seulement quelques éclaboussures d'eau à peu près propre, et ne fit qu'en rire.



Du reste, le danger ne dura guère, bientôt les maisons s'espacèrent, celles que nous longions maintenant étaient précédées d'un jardin. Nous pûmes donc marcher plus à l'aise, et arriver sans encombre à la gare. « — Attention ! dit Loulotte, notre travail de scoutisme commence...

« ... Le premier signe est ici. Cherchons-le ! » Elle se précipita vers la porte de la station. Je la rejoignis, lui dis de ne pas se donner tant de peine, car je me rappelais que la Cheftaine avait écrit : *Prendre tout droit en face de la gare*. Elle ne voulut rien entendre : à tout prix il lui fallait son signe.

Soudain, triomphante, elle cria : « — Le voilà ! » Une flèche avait été tracée à terre, juste devant la porte, mais les pieds des passants l'avaient presque effacée, des yeux de dix ans étaient nécessaires pour la découvrir.



« — Par ici ! » dit Loulotte, qui s'engagea sur la place. Là aussi il y avait des gamins. Mais la place était vaste, ils étaient peu nombreux, il nous était facile de ne pas déranger leurs jeux, ils nous auraient laissé passer tranquillement, si Loulotte...

... n'avait eu à ce moment une idée malencontreuse. Elle me dit : « Le second signe, à ce qu'a promis Riquette, est à cinquante pas. Mais ça doit être des grands pas, des pas de Scoute en excursion. Alors, ouvrons le compas, comme dit Toto, et comptons : *une, deux, trois...* » Je trouvais ça un peu ridicule...

... vu qu'elle marchait en faisant ce qu'au temps de la guerre on appelait le pas de l'oie, mais je ne sais pas refuser grand'chose à ma petite. Donc, moi aussi, j'ouvris le compas et je comptai : *une, deux, trois...*



Seulement, il arriva que l'attention des gamins fut attirée sur nous. Ils abandonnèrent billes, toupie, sabot, marelle, se rassemblèrent en ricanant. Puis trois des plus moqueurs se mirent à nous imiter...

... bientôt, tout le reste de la bande fit de même, et nous eûmes une escorte moqueuse à nos trousses. Loulotte murmurait : « — Ils sont bêtes ! Ils sont assommants ! » mais tout bas, car elle redoutait une scène. Et, craintive, elle ajoutait : « — N'aie pas l'air de les voir, ne leur dis rien, ce sont de méchants gamins, ils nous battraient peut-être ! »



Notre épreuve, heureusement, ne dura guère. Au bout de quelques instants, je vis déboucher sur la place un homme qui me parut être le garde champêtre; au même moment, une cloche tinta, qui devait être celle de l'école. Aussitôt, effrayés par le garde, ou rappelés par la cloche, nos persécuteurs filèrent à toute vitesse.

« — Ouf! dit Loulotte, nous voilà tranquilles... Où en sommes-nous de nos pas? Vingt-sept, je crois.

« — Non, rectifiai-je, trente-sept. » Cela fit une dispute. Elle fut brève, car tout en nous disputant, nous marchions, et bientôt le second signe apparut : une flèche, bien visible, sur un mur, à l'angle d'un chemin et marquant que nous devons prendre celui-ci.



On le prit, toujours marchant à grands pas, et comptant les pas; ça m'éreintait, ça m'essoufflait. Deux fois je mis le pied dans un trou et faillis tomber, entraînant Loulotte.



Maintenant, nous étions en pleine campagne, sur une route déserte. Faute de murs, les flèches étaient remplacées par des bâtonnets...



... plantés au bord du chemin, et que nous avions de la peine à découvrir. A un moment, après une longue recherche, Loulotte dit : « — Ce que nous cherchions en bas est en l'air, mais qu'est-ce que ça signifie? — Quoi, ça? — Ce signe... tiens, là! » Elle me désignait un panneau-réclame.

**AU VIEUX HÊTRE**  
RESTAURANT.  
SALLE DE VERDURE  
CUISINE SOIGNÉE.  
OUVERT  
TOUS LES JOURS

Je lus la réclame, et je dis que le restaurant dont elle parlait ne m'intéressait pas. Loulotte leva les épaules : « — Il ne s'agit pas, riposta-t-elle, du restaurant, mais du signe que Riquette a tracé là...



« ... dans le coin. — Ah! oui, je vois : un rectangle avec une flèche. Qu'est-ce que ça veut dire? — Je ne sais plus, mais je vais savoir...



« ... J'ai noté les signes quand Gaston les a montrés. » Elle feuilleta son calepin, puis reprit : « — Voilà! ça veut dire : message caché à trois pas d'un mètre... Ce message m'inquiète...



« ... Qu'est-ce que ça peut être ? Cherchons ! »  
On fit les trois pas qui nous conduisirent devant une grosse pierre posée dans l'herbe. Sûrement le message était là. La pierre était lourde, nous eûmes de la peine à la soulever. Quand ce fut fait, un petit paquet apparut.



Vivement, Loulotte l'ouvrit, en tira un papier :  
« — L'écriture de Riquette ! » dit-elle. A haute voix, elle lut :  
« La Chestaine ne veut pas que je continue à marquer les signes. Elle dit... »



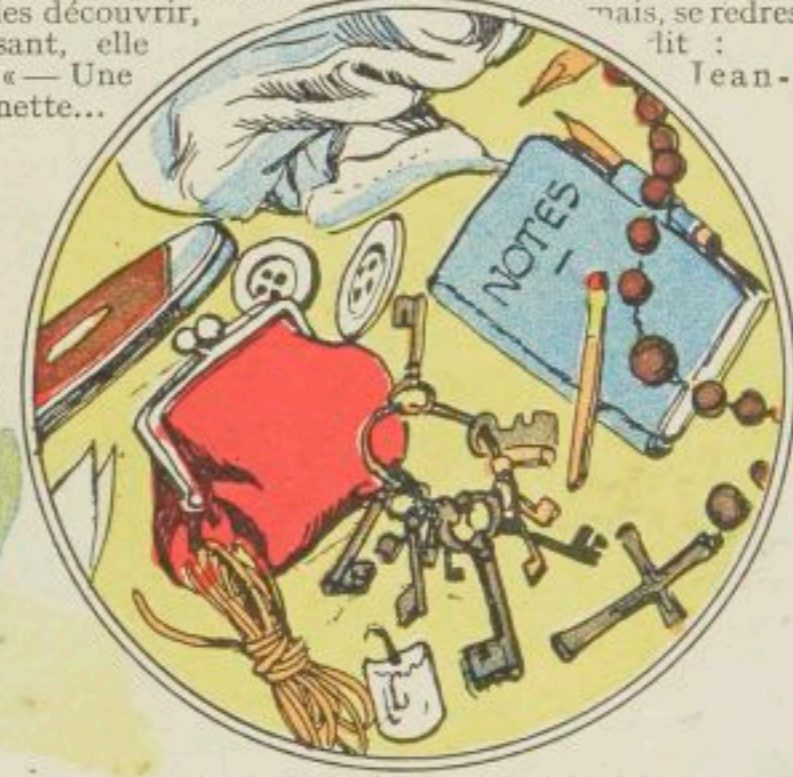
« ... que ça nous retarde et que ça n'est pas utile parce que tu as un plan et des indications pour nous rejoindre. Viens vite. » Loulotte laissa tomber le billet, des larmes lui vinrent aux yeux à la pensée qu'elle n'aurait plus le plaisir de chercher les signes, la joie de les découvrir, mais, se redressant, elle dit :  
« — Une Jeanette... »



« ... doit obéir. Obéissons. Donne le plan et les indications, Bécassine. » Je fus tellement contente de la voir si courageuse que je ne pus me retenir de l'embrasser ; elle me rendit l'embrassade comme je la donnais, de tout cœur. Quelle bonne petite j'ai là ! Mais ce n'était pas le temps...



« ... de s'attarder aux attendrissements, c'était celui de sortir le plan. En tâtant rapidement ma poche, je ne le trouvai pas. Ça n'était pas inquiétant, vu que ma poche est grande, et Dieu sait ce que j'y entasse ! Je dis alors à Loulotte de tendre les mains, où je déposai successivement... »



« ... ce que rencontrait la mienne, de main. Il y eut mon porte-monnaie, mon mouchoir sans carreaux, mon trousseau de clefs, qui est énorme, vu que je ne jette jamais une clef, même quand sa serrure est hors d'usage. Il y eut mon chapelet, un carnet où je n'écris pas une ligne, et, par contre, des bouts de papier... »



« ... où je marque ce que je ne veux pas oublier, mais c'est bien rare que je pense à les regarder. Il y eut beaucoup d'autres choses... Loulotte, ses mains pleines, s'énervait : « — Eh bien, ce plan ? — Attends, on va y arriver. » Mais quand la poche fut vide, il fallut reconnaître... »



« ... que le plan ne s'y trouvait pas. — Où ai-je pu le mettre ? — Tu l'as le mouchoir à carreaux. — Oui, mais où ai-je mis le mouchoir à carreaux ?... Ah ! mon Dieu !... » Brusquement, je venais de me voir plaçant dans la pochette de ma mante le mouchoir de la tante Fantic... »



« ... et je me voyais aussi après le déjeuner, lors de notre départ, dans le vestibule de Mme de Kercoz. Un des valets de pied me tendait la mante. Moi, je disais : « — Non, merci, ça me gênerait, ça me ferait trop chaud. Je la reprendrai ce soir. » J'étais partie sans la mante, sans le mouchoir, sans le plan... Et maintenant, comment retrouver les Jeannettes de la Parygrec ? »



Mon aveu fut un coup terrible pour Loulotte. Elle ne se fâcha pas, ce fut pis : elle se laissa tomber assise, et, cachant sa figure dans ses mains, elle pleura à grands sanglots. Je me tenais près d'elle, le cœur gros, mais muette, vu que chez moi...

... les idées ne viennent pas vite. Enfin elles arrivèrent ; alors, m'asseyant près de ma petite, je proposai : « — Si on allait chercher la mante ? — Ça serait trop long. — Si on allait attendre la Parygrec à la gare ? — Ça serait déshonorant de n'avoir pas su...

« ... la trouver. — Je vois un homme dans le champ là-bas. Si j'allais lui demander... » Loulotte regarda, puis objecta : « Lui demander quoi ? On ne sait même pas comment se nomme l'endroit du rendez-vous. Et tu n'atteindras pas l'homme..



« ... en raison des clôtures. » Tout de même, je m'accrochai à mon idée. A plusieurs reprises, je criai : « — He...e...ep !... L'hô... ôme. » Il était trop loin, ou bien le bruit de sa charrue l'empêchait d'entendre : il ne tourna même pas la tête.

Alors, Loulotte dit : « — Les bois sont là, tout près. Allons-y. Nous chercherons. Nous appellerons. Nous trouverons. Viens ! » Déjà elle marchait, et moi, je suivis. Quand elle parle avec l'air qu'elle venait de prendre, je ne sais qu'obéir, je suis...

... la nante gouvernée. Ce que nous faisons était fou, car, dans les bois, au cours de promenades et pique-nique de vacances, j'ai vu hésiter et même s'égarer des gens qui avaient une bonne carte et qui savaient la manière de s'en servir. Une fois où l'on devait...



... déjeuner sur l'herbe, la voiture aux provisions était allée au rendez-vous par la grand'route, tandis que nous faisons un détour en forêt : notre voiture, nous n'avons réussi à la retrouver que vers les deux heures, et nous mourions de faim, de soif et de fatigue.

Voilà ce que l'on risque à courir des bois qu'on ne connaît pas !... Ceux où nous nous engageâmes ne tardèrent pas à devenir une grande forêt. Les arbres se rejoignaient en voûte de cathédrale, un silence qui serrait le cœur y régnait. Et qu'on s'y sentait petit !



Nous marchions, nous faisons de courtes haltes, nous criions : « — Chef-taine !... Riquette !... Parygrec !... » Pas de réponse, ou bien, parfois, un bruit confus qui faisait croire...

... à la présence de quelqu'un. Alors, on prolongeait la halte, on prêtait l'oreille, et puis on s'apercevait que le bruit venait d'un écho ou d'un animal qui s'agitait dans sa cachette. Une fois, un lapin fila entre nos jambes. Quelle peur nous avons eue !

La journée avançait. Timidement, je dis : « — Je crois qu'il faut renoncer à les trouver... » Encouragée par un signe de Loulotte, je continuai : « ... et tâcher de rentrer vite à Fleury. — Tâchons », consentit Loulotte.



Nous arrivions à un carrefour. Au milieu était un poteau indicateur. Je m'en approchai, mais je vis seulement des inscriptions telles que : Carrefour de la Table, Route du Grand Veneur, Chemin de l'Obélisque..

Je le dis à Loulotte. Alors elle gémit : « — Je n'en puis plus... J'ai les jambes brisées... très mal à un pied... une ampoule, je crois... »

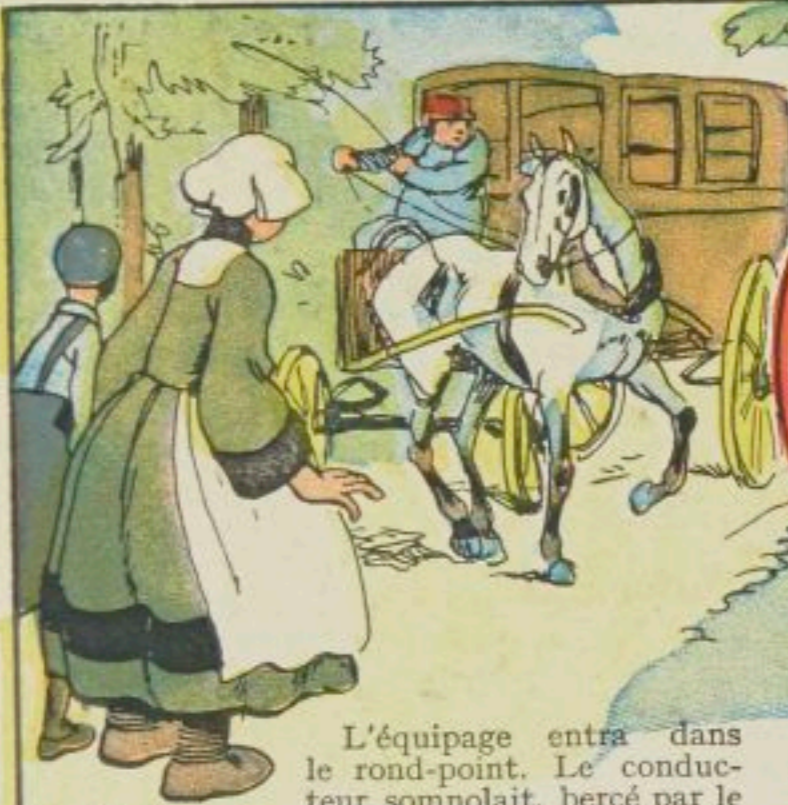
« ... il va falloir passer la nuit dans la forêt... Des voleurs nous tueraient... ou des loups nous mangeraient... Que je suis malheureuse ! » J'avais le cœur chaviré, mais que faire ? Je la déchaussai ; de mon mieux je pansai l'ampoule, puis la petite tenta de marcher...



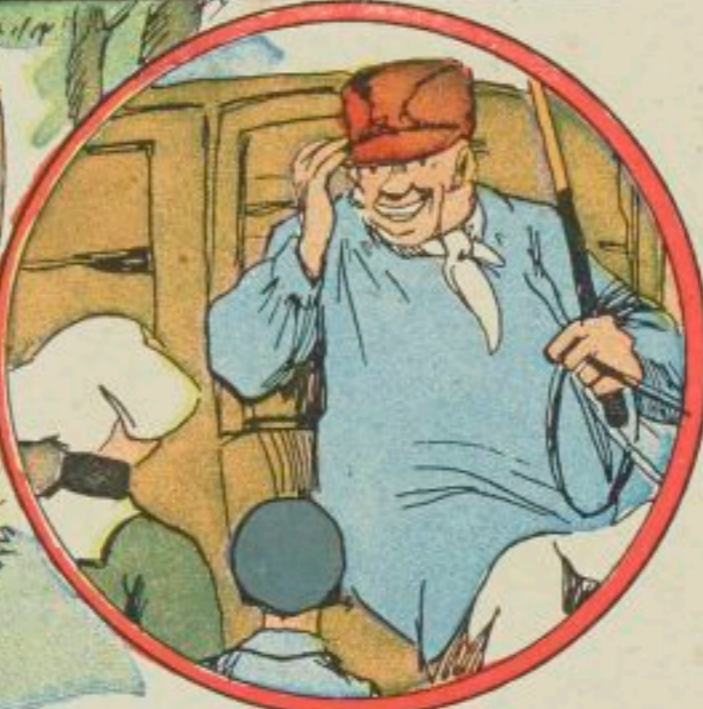
... mais bientôt elle déclara : « — Je ne peux pas, je suis trop fatiguée, j'ai trop mal. » Et de nouveau elle se laissa tomber à terre. Un bon moment, je restai là, cherchant une idée, n'en trouvant pas. Soudain, je dressai l'oreille, je dis :

« — J'entends un grelot. Je vois un cheval, un homme sur le siège d'une voiture... » Craintivement, Loulotte demanda : « — Tu es sûre que ce n'est pas un voleur ? » Déjà, elle se traînait...

« ... vers le fourré, prête à s'y cacher. Je répondis : « — Ça n'est pas la coutume que les voleurs se promènent avec un vieux cheval et une espèce d'omnibus... Et puis, cet homme a l'air d'un brave homme... Loulotte chérie, nous sommes sauvées ! »



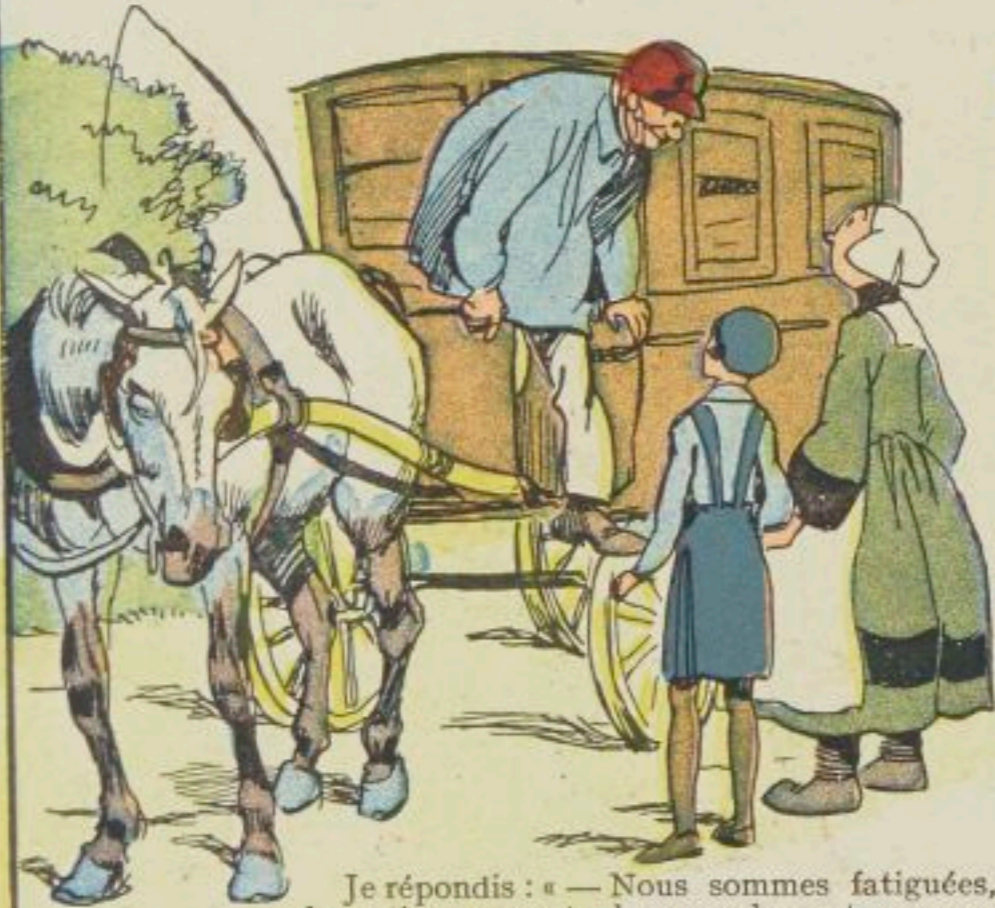
L'équipage entra dans le rond-point. Le conducteur somnolait, bercé par le petit trot de son cheval. Celui-ci nous aperçut brusquement et fit un écart...



... un écart de pauvre rosse. Il s'arrêta. Alors l'homme s'éveilla. Il dit : « — Du monde... c'est rare par ici. » Poliment, il toucha sa casquette, et il reprit : « — Bien le bonjour, les dames, demoiselles et la compagnie...



« ... J'peux-t-y vous être utile à quèque chose ? » Je ne m'étais pas trompée : il avait l'air d'un brave homme, une bonne figure rougeaude et réjouie, une figure qui donnait confiance et qui, tout de suite, rassura Loulotte.



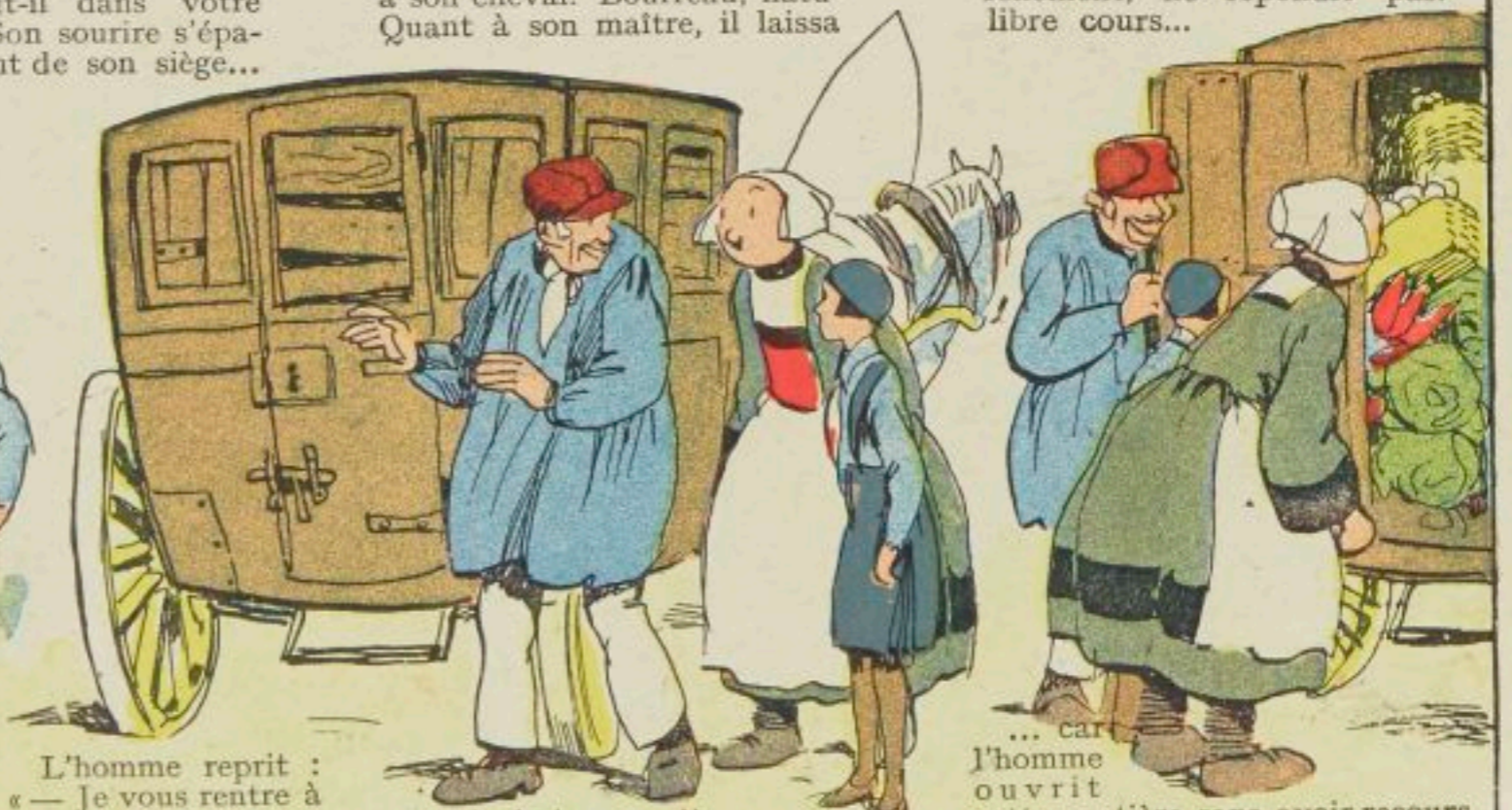
Je répondis : « — Nous sommes fatiguées, la petite ne peut plus marcher, et nous ne connaissons pas notre chemin. Ça serait-il dans votre possibilité de nous rentrer à Fleury ? » Son sourire s'épanouit en un large rire. Tout en descendant de son siège...



... l'homme dit : « — Ça, c'est comique. On se connaît pas, on se rencontre autant dire dans le désert, et on va dans le même endroit. C'est comique, s'pas, Bourreau ? » Cette interrogation s'adressait à son cheval. Bourreau, naturellement, ne répondit pas. Quant à son maître, il laissa libre cours...

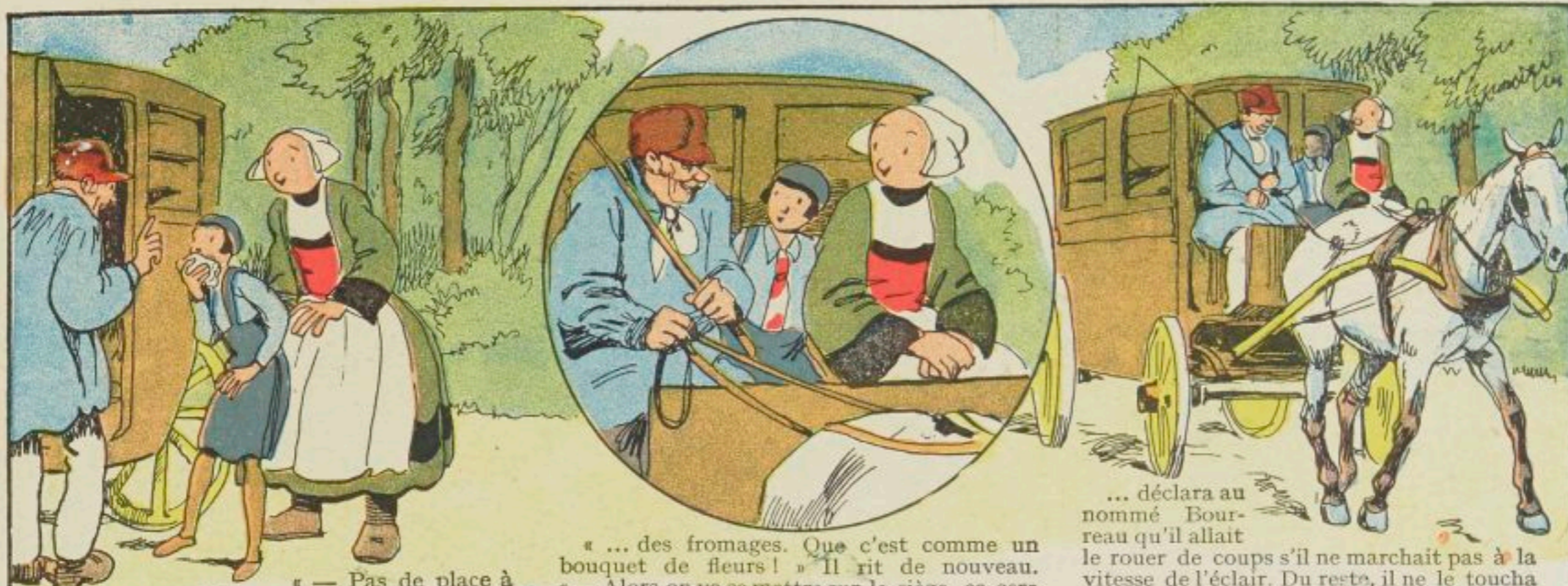


... à son rire. Nous avions besoin de nous détendre, aussi nous mîmes-nous aussi à rire de tout notre cœur, sans d'ailleurs bien savoir pourquoi.



L'homme reprit : « — Je vous rentre à Fleury, c'est convenu, mais où c'est-y que j'vas vous caser ? Voyons dans la guimbarde. » Alors seulement, je prêtai attention à l'aspect bizarre du véhicule. Des planches obstruaient les fenêtres et la portière était munie d'une serrure énorme qui n'était là que pour le décor...

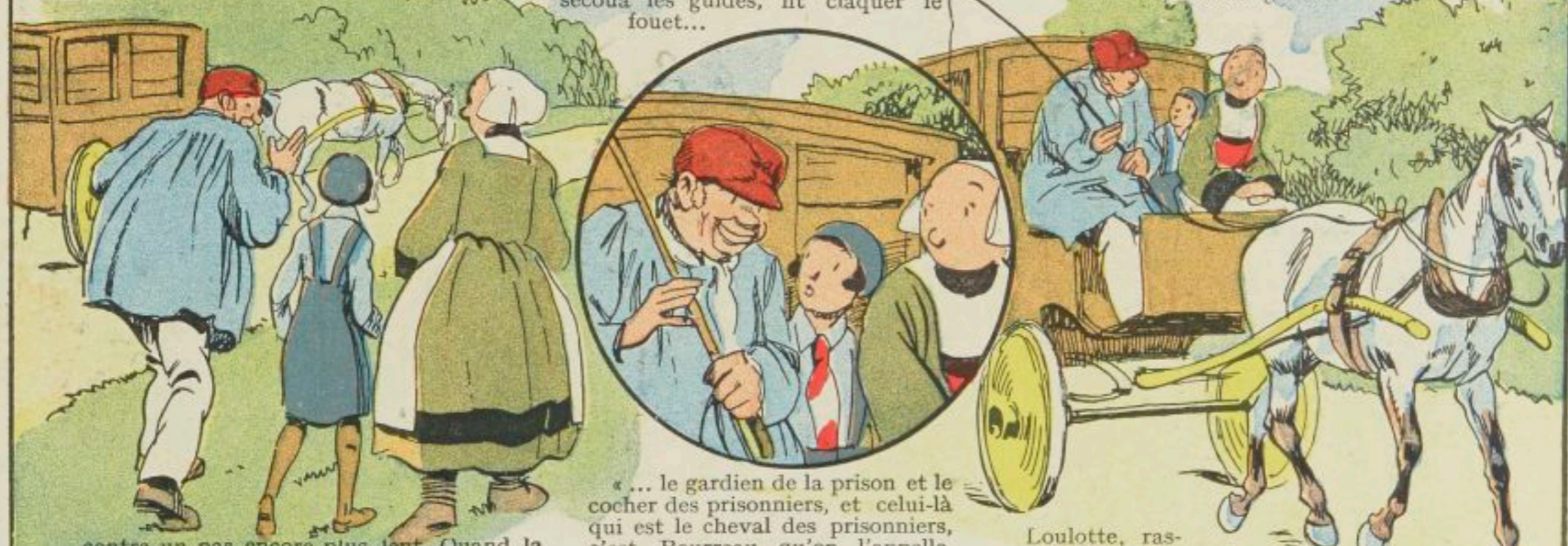
... car l'homme ouvrit cette portière sans avoir recours à aucune clé. Dans la pénombre, tout un amoncellement apparut : légumes, fruits, marchandises variées, colis divers.



« — Pas de place à l'intérieur, reprit l'homme, complet partout. Sans compter l'odeur. Sentez. Y a de tout là dedans : de l'oignon, de l'ail, du poireau...

« ... des fromages. Que c'est comme un bouquet de fleurs ! » Il rit de nouveau. « — Alors on va se mettre sur le siège, ça sera plutôt étroit, mais comme on dit : Quand y a pour deux, y a pour trois. » On s'installa, un peu serrés, en effet. L'homme secoua les guides, fit claquer le fouet...

... déclara au nommé Bourreau qu'il allait le rouer de coups s'il ne marchait pas à la vitesse de l'éclair. Du reste, il ne le toucha même pas du bout de sa machette, et le vieux cheval, nullement ému, reprit son petit trot, tout doux, tout doux, qu'à la moindre montée, il échangeait...



... contre un pas encore plus lent. Quand la montée était forte, nous la faisions à pied. On eut donc le temps de causer, et on ne s'en priva pas. Je demandai son nom à notre conducteur. « — Dans le pays, dit-il, tout le monde m'appelle Geolier, qui est un surnom, venant de ce que je suis...

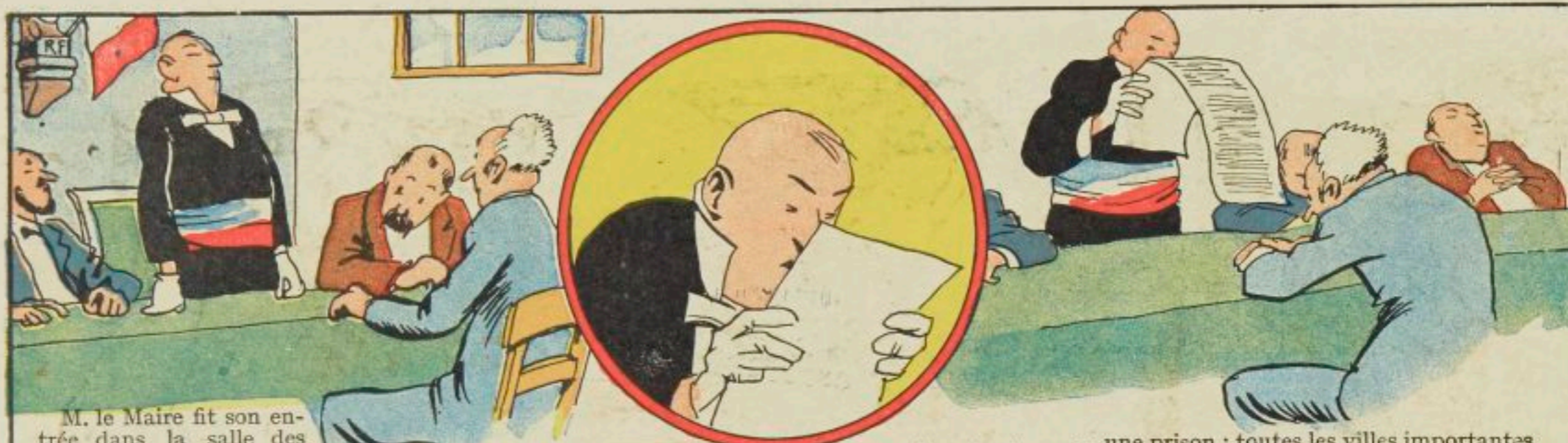
« ... le gardien de la prison et le cocher des prisonniers, et celui-là qui est le cheval des prisonniers, c'est Bourreau qu'on l'appelle, par plaisanterie aussi. » Il plissa la figure, cligna de l'œil, rit une fois de plus et termina : « — Seulement, y a ni prison ni prisonniers. »

Loulotte, rassurée, reposée, amusée, avait repris tout son entrain. Elle flairait une histoire ; elle la demanda dès que, la montée terminée, nous eûmes repris place sur le siège. Voici, en résumé, ce qui nous fut conté



Vers 1920, un nouveau maire fut nommé à Fleury. C'était un fermier qui avait gagné beaucoup d'argent pendant les années précédentes, ce qui lui donnait une forte vanité et des idées de grandeur. Le lendemain de son élection, vêtu de la redingote du jour de son mariage, sur laquelle...

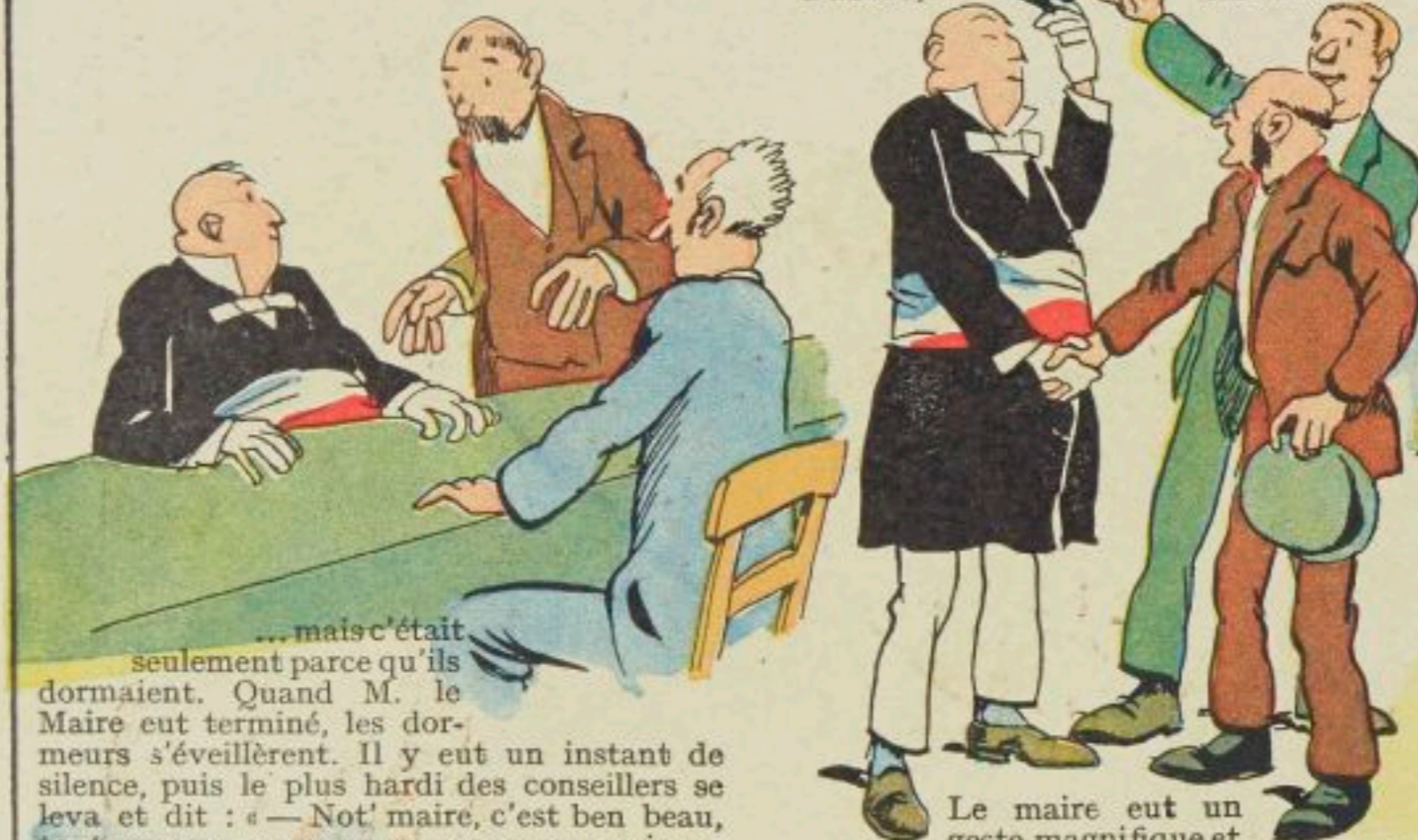
... il avait noué son écharpe tricolore, précédé du garde champêtre en grande tenue et du crieur public qui exécutait des roulements sur son tambour, il se rendit à la mairie, où l'attendaient les conseillers municipaux. Tout Fleury lui faisait escorte et admirait son nouveau maire.



M. le Maire fit son entrée dans la salle des délibérations, et prit place majestueusement au fauteuil présidentiel. « — Messieurs les conseillers municipaux, dit-il, je vous ai réunis pour... *afin* de... je veux dire parce que... » Et il s'arrêta, à bout d'éloquence et de mémoire. Alors, il tira...

... un papier de sa redingote et en commença la lecture. C'était un discours très long, plein de belles phrases ronflantes, où M. le Maire exposait que, sous son gouvernement, Fleury allait devenir une ville importante qui ferait l'admiration du canton. Et, d'abord, il lui fallait...

... une prison : toutes les villes importantes ont une prison. Il lui fallait aussi une voiture pénitentiaire pour conduire les prisonniers au tribunal distant de quelques kilomètres. La plupart des conseillers dissimulaient des bâillements, d'autres de la tête comme s'ils venaient...

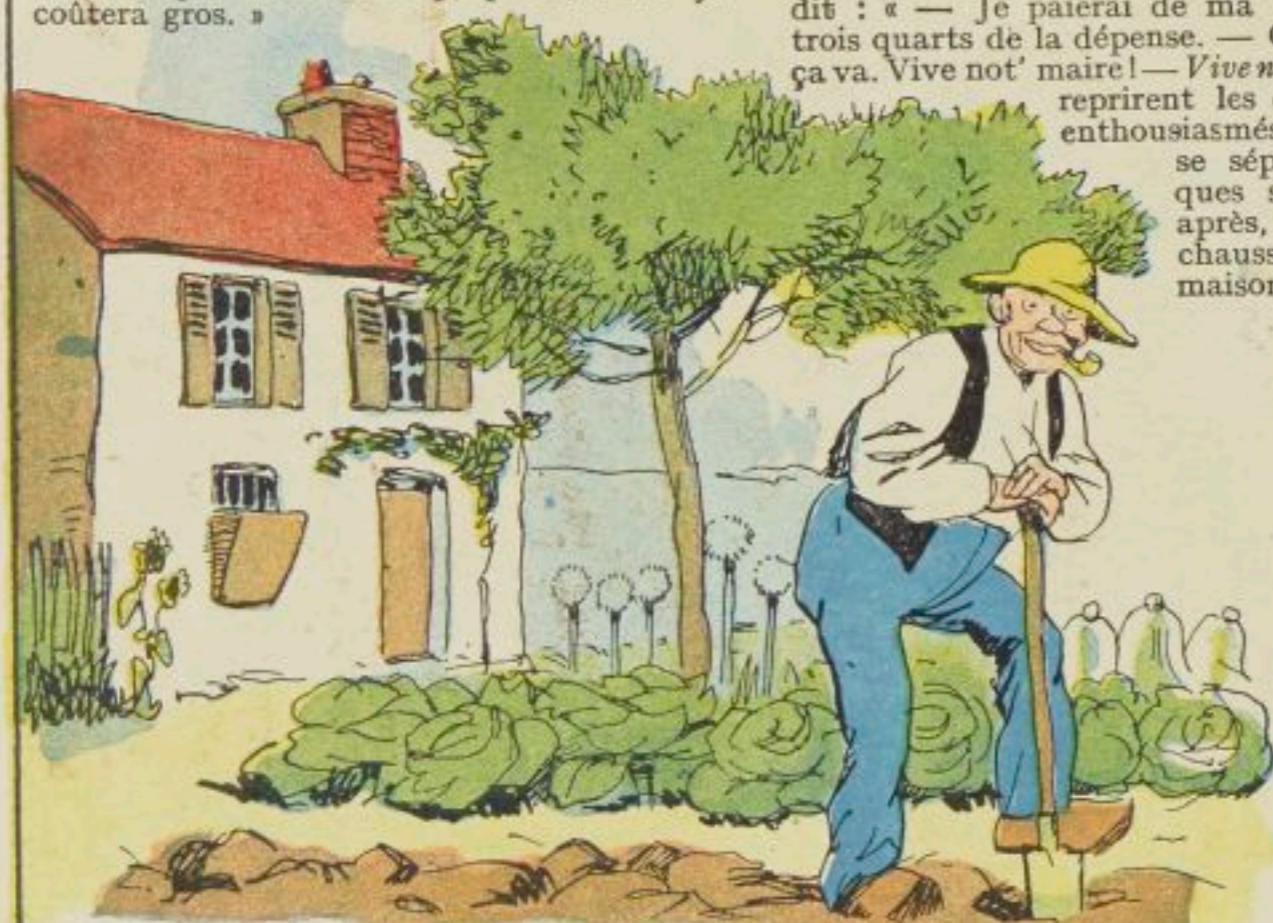


... mais c'était seulement parce qu'ils dormaient. Quand M. le Maire eut terminé, les dormeurs s'éveillèrent. Il y eut un instant de silence, puis le plus hardi des conseillers se leva et dit : « — Not' maire, c'est ben beau, tout ce que vous nous proposez, mais ça coûtera gros. »

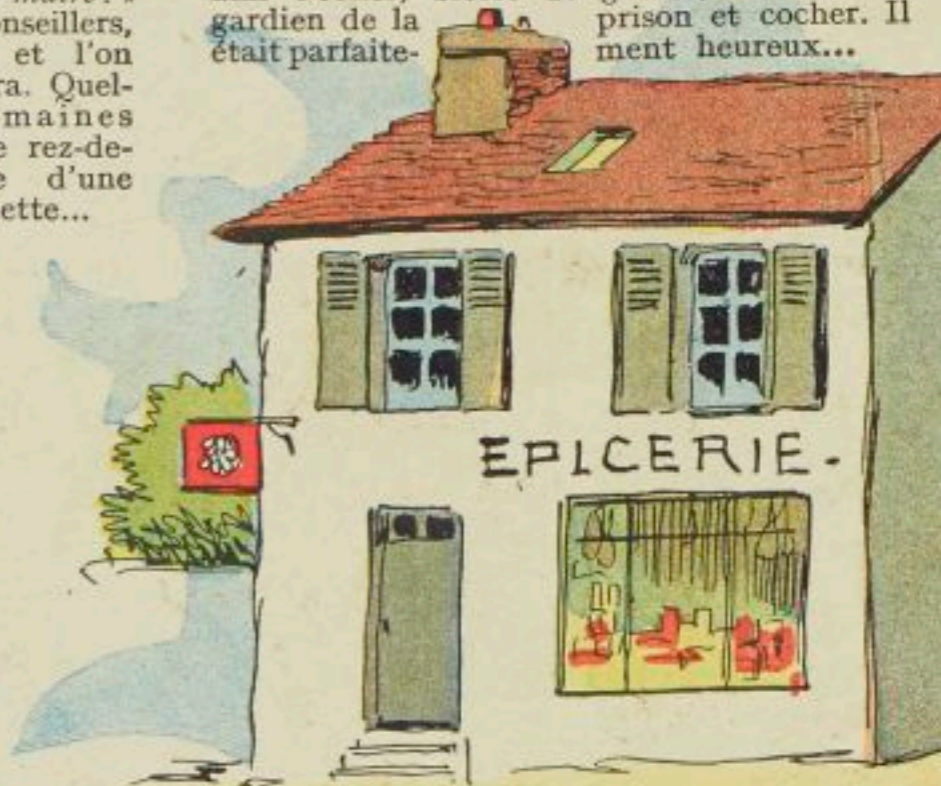
Le maire eut un geste magnifique et dit : « — Je paierai de ma bourse les trois quarts de la dépense. — Comme ça, ça va. Vive not' maire! — Vive not' maire! » reprirent les conseillers, enthousiasmés, et l'on se sépara. Quelques semaines après, le rez-de-chaussée d'une maisonnette...



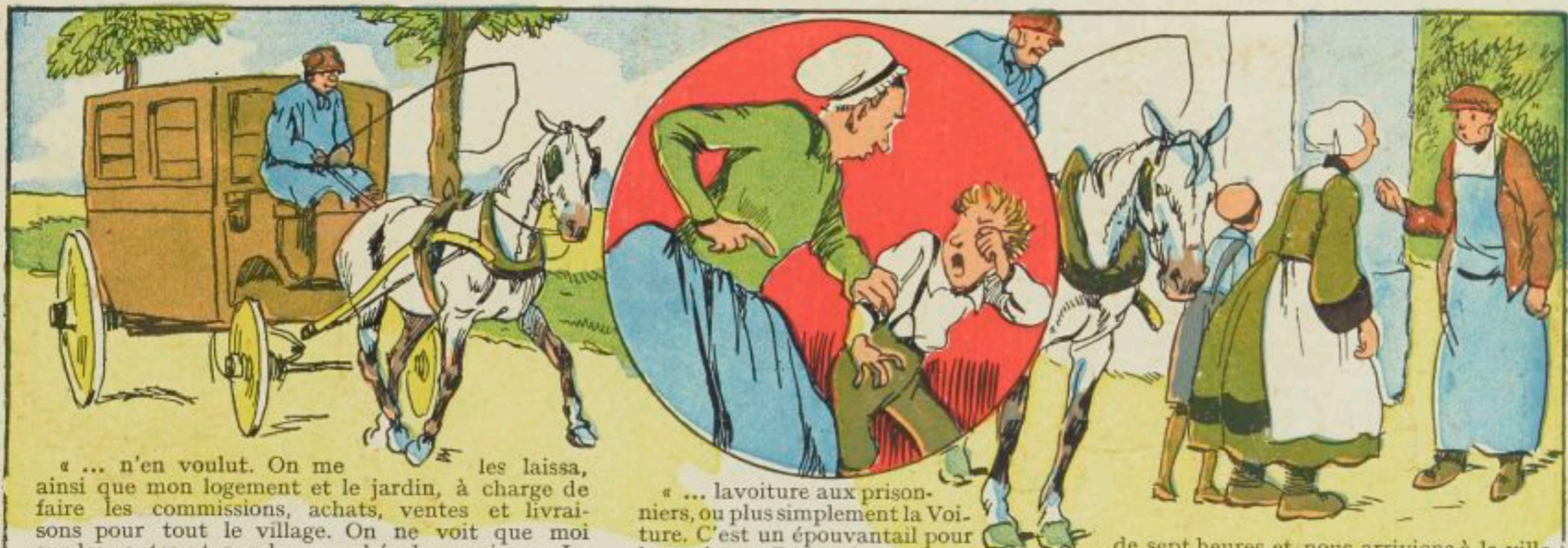
... était transformé en cachot, et orné de l'inscription : PRISON DE FLEURY. On acheta un cheval, un omnibus qui fut aménagé en voiture pénitentiaire. Notre ami Geôlier, blessé de guerre, fut nommé gardien de la prison et cocher. Il était parfaite- ment heureux...



... logé au-dessus du cachot, cultivant paisiblement son jardin, et n'ayant rien d'autre à faire, car en quatre ans, il n'y eut à Fleury pas un vol, pas une dispute suivie de bataille, pas même un cas d'ivresse publique, et, donc, pas un seul prisonnier. Mais au bout de quatre ans, le maire, qui avait...



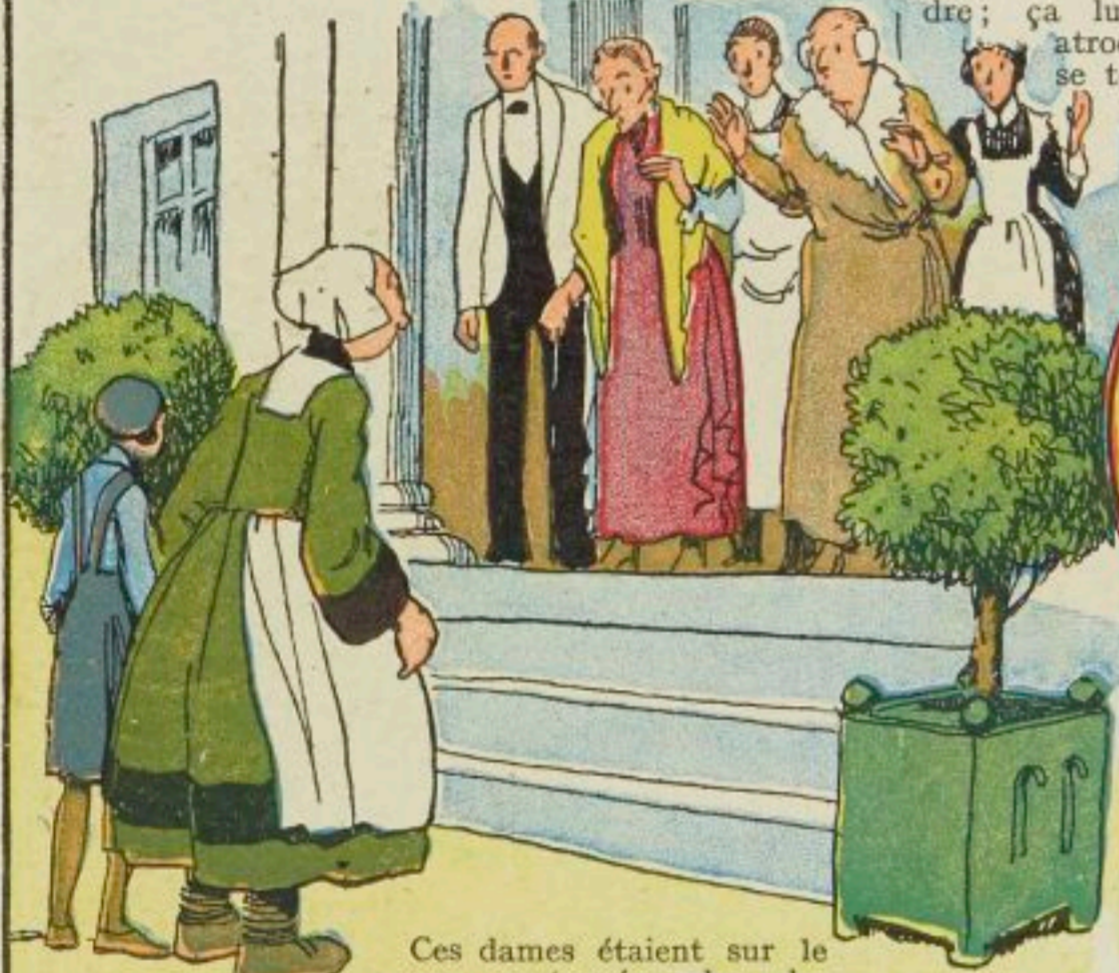
... négligé sa ferme et beaucoup dépensé, se trouva à peu près ruiné. Il dut donner sa démission. « — Alors, termina Geôlier, les Fleurysois trouvèrent qu'il était temps d'arrêter les frais. La prison devint une boutique. Le cheval et la voiture furent mis en vente, mais ils étaient si vieux que personne...



« ... n'en voulut. On me les laissa, ainsi que mon logement et le jardin, à charge de faire les commissions, achats, ventes et livraisons pour tout le village. On ne voit que moi sur les routes et sur les marchés des environs. Le drôle, c'est qu'on n'a pas cessé de m'appeler Geôlier. Ma guimbarde, on continue à la nommer...

« ... lavoiture aux prisonniers, ou plus simplement la Voiture. C'est un épouvantail pour les enfants. Dès qu'un mioche n'est pas sage, sa mère lui dit que la Voiture va venir le prendre; ça lui fait une peur atroce. » Quand ce récit se termina, il n'était pas loin ...

« ... de sept heures et nous arrivions à la villa de Mme Kercoz. A ce moment seulement, je pensai à notre retard. Je commençai à trembler : qu'est-ce que Madame allait dire ? Le concierge augmenta ma crainte : « — D'où sortez-vous ? fit-il. Votre patronne et la mienne sont dans une inquiétude ! On allait envoyer à votre recherche. »



Ces dames étaient sur le perron, entourées des domestiques. Tout ce monde, aussitôt, nous accabla de questions. Nous ne savions à qui entendre, nous ne savions que répondre. Puis le désordre augmenta encore.



Des cris éclatèrent, véritables hurlements de peur. On entendait : « Je ne le ferai plus... Je ne volerai plus... Je ne veux pas aller en prison... »



« ... Je ne veux pas que la Voiture me prenne. » C'était Félicie qui, nous ayant aperçus, criait ainsi, en proie à une terreur dont même l'irascible cuisinier fut ému. Il emmena, sans lui administrer la moindre taloche, sa jeune aide, prête à piquer une attaque de nerfs.



Enfin, je donnai quelques explications, le calme se rétablit, et nous reprîmes le chemin de Paris. Cette fois, j'étais à l'intérieur. Madame ne disait mot et elle avait son grand air qui m'intimide tant. Le soir, nous avons été grondées, mais là, ce qui...

« ... s'appelle grondées. Loulotte prit ma défense : « Vois-tu, Mémé, Bécassine a eu seulement une distraction, mais, moi, j'ai voulu faire la maline et me conduire... »

« ... toute seule au lieu d'obéir à ma chef-taine. Toutela faute vient de moi. » Madame a pardonné, mais, malgré cela, je ne suis pas fière de notre début dans le scoutisme en plein air.



L'été est venu, un bel été dont la Parv-grec a profité pour faire plusieurs excursions à la campagne. Loulotte y a pris part, et j'y ai été admise aussi, par faveur spéciale. M<sup>lle</sup> Leroy conduisait la bande joyeuse des Jeannettes. Avec elle, pas moyen de se perdre. Elle sait si bien se débrouiller dans une carte, se guider..



...sur la boussole ou la montre. Elle a voulu me montrer comment, en s'aidant du soleil et d'une montre, on peut trouver le Nord. Par politesse, j'ai dit : « Ah oui ! C'est bien intéressant ! » mais je n'ai rien compris du tout. C'est dans mon habitude de perdre le Nord plutôt...



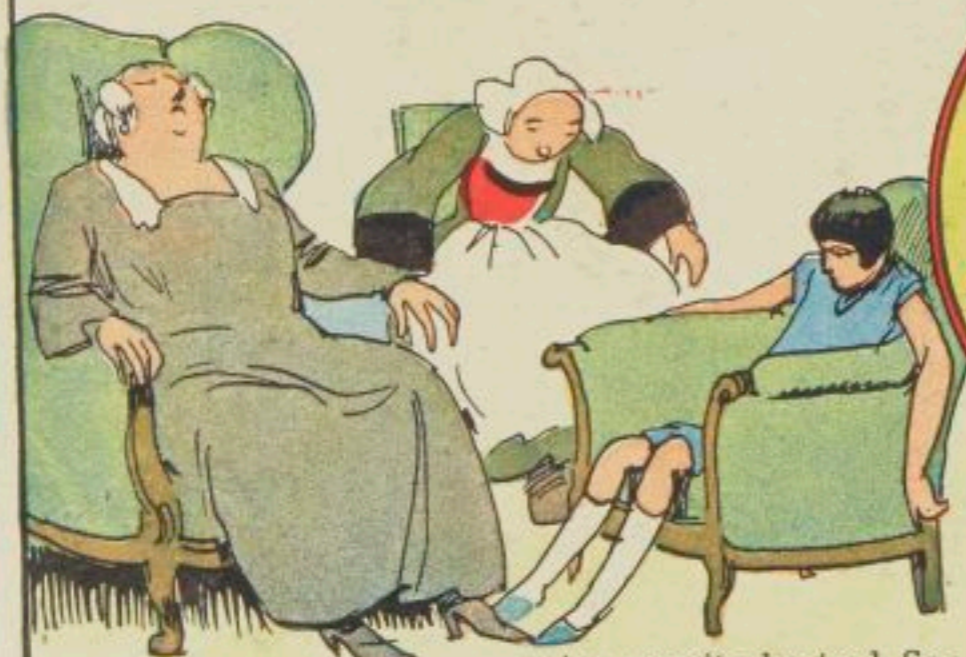
... que de le découvrir. Cependant les vacances approchaient. C'était l'objet de presque toutes les conversations des petites filles : « Où iras-tu cette année ? — Moi, en Savoie. — Moi, à la mer. — Et toi, Loulotte ? » A quoi ma « fille », toute penaude, répondait : « — Je ne sais pas.. »



« ... Mémé ne dit rien. » Mais après cela, tandis que nous rentrions chez nous, elle me persécutait : « — Mémé n'est jamais si longue à se décider... Tu dois savoir... Tu me fais des cachotteries... Tu es méchante, je ne t'aime plus. » Et nous étions brouillées pour au moins cinq minutes.



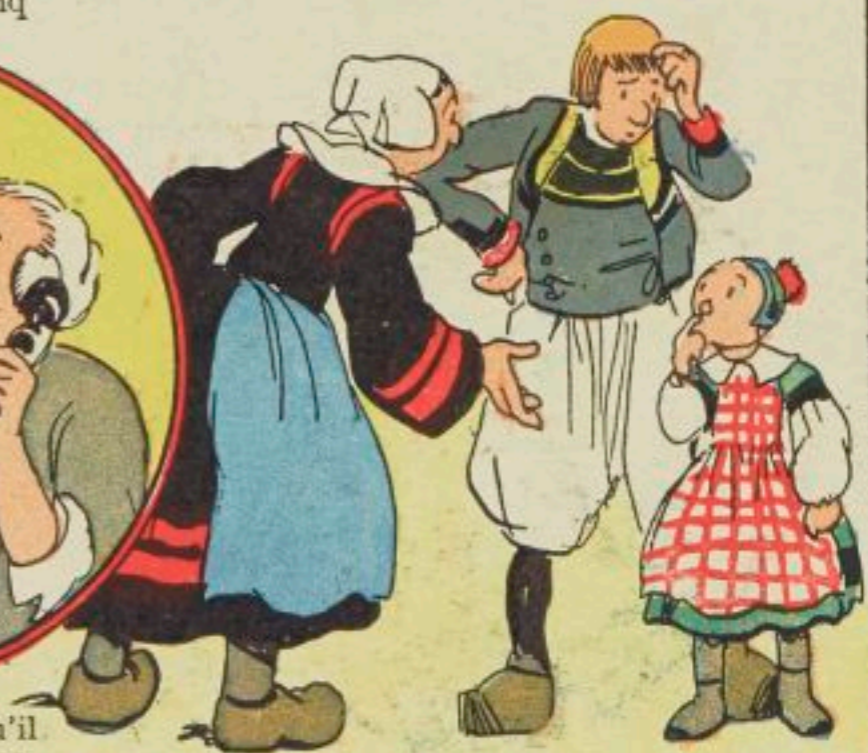
La vérité, c'est que j'étais aussi ignorante qu'elle. Plusieurs fois, étant avec ma maîtresse, j'avais conduit la conversation du côté des vacances, mais avec précaution, en amenant les choses de loin, car Madame n'aime pas qu'on la questionne. Elle m'avait tout juste répondu qu'il faisait encore bon à Paris...



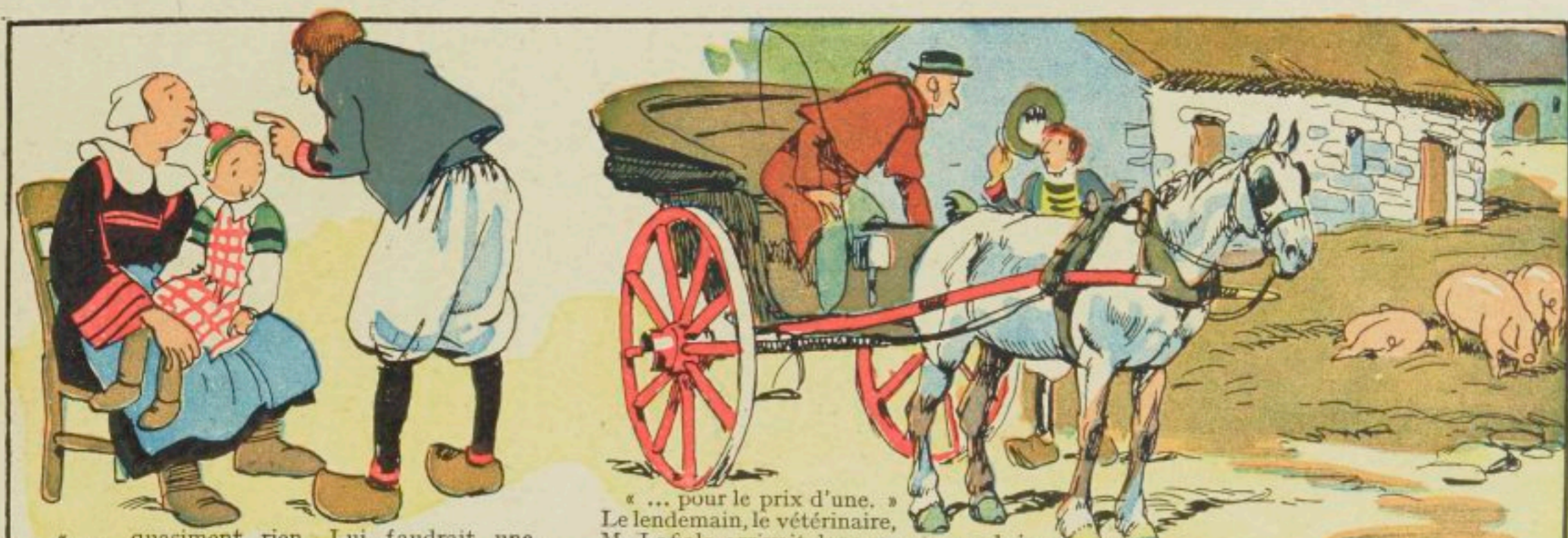
... qu'on verrait plus tard. Sur ces entrefaites, brusquement, la chaleur vint, si forte que toutes les trois nous passions de pleines heures, affalées effondrées dans des fauteuils, autant incapables de bouger que des carpes pâmées. Après deux ou trois jours de pâmoison..



... Madame déclara qu'il fallait quitter Paris. Aussitôt, Loulotte cria : « — On part ! Quelle chance ! Pour où, Mémé ? » A quoi Madame répondit : « — Je ne sais pas, je téléphone au médecin... »



« ... de venir demain. » Ma chère maîtresse a un peu la manie d'appeler le médecin à tout bout de champ. Dans mon village, quand j'étais gamine, on consultait beaucoup moins. Parfois, maman disait à papa : « — Tu trouves pas que c'te p'tiote a mauvais teint ? Et elle mange... »

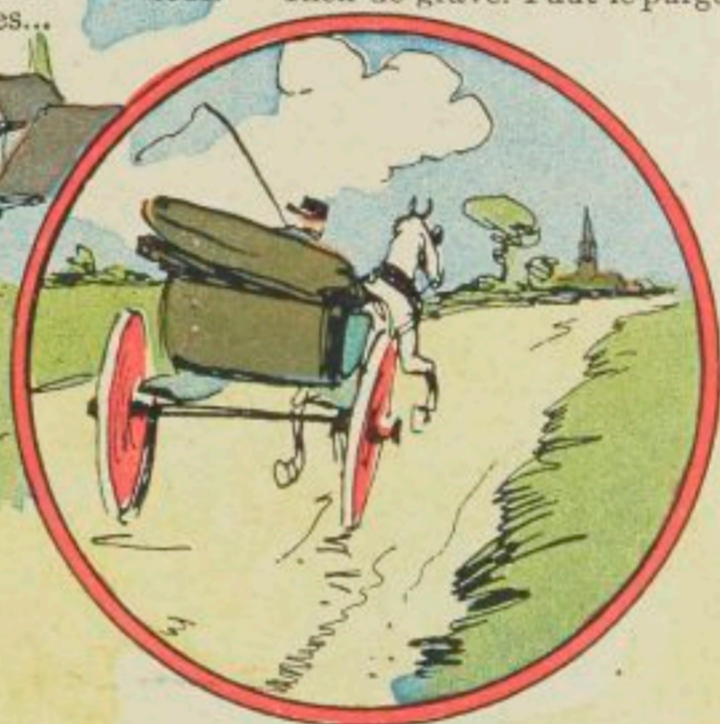


« ... quasiment rien. Lui faudrait une consulte. » Papa répondait : « — Faut que j'appelle le vétérinaire pour un de nos porcs qui se déperit. On y demandera pour la p'tiote et on aura deux consultes... »

« ... pour le prix d'une. » Le lendemain, le vétérinaire, M. Lafiolle, arrivait dans son vieux cabriolet, tout crotté, tout grinçant, tout secouant. Il était toujours pressé, M. Lafiolle. Sans descendre de voiture, il demandait : « — Où qu'il est le porc malade ? — Le v'là, M. le Docteur. — Rien de grave. Faut le purger. Faites-lui avaler ce qu'il y a dans cette bouteille, »



Alors maman entrait en scène : « M. le Docteur, y a aussi la p'tiote qui ne va pas. — Où qu'elle est ? — La v'là, M. le Docteur. — Tire la langue, gamine... Bon. Rien de grave non plus. Faut la purger aussi. Deux cuillerées... »



« ... de la bouteille à la p'tiote, le reste au porc. » On le payait, le prix d'une seule consultation, parce que ça le flattait d'être appelé docteur. Il fouettait son vieux cheval, et l'équipage s'en allait en cahotant à croire qu'il allait verser. Une fois, maman étant obligée de partir tout de suite en course...

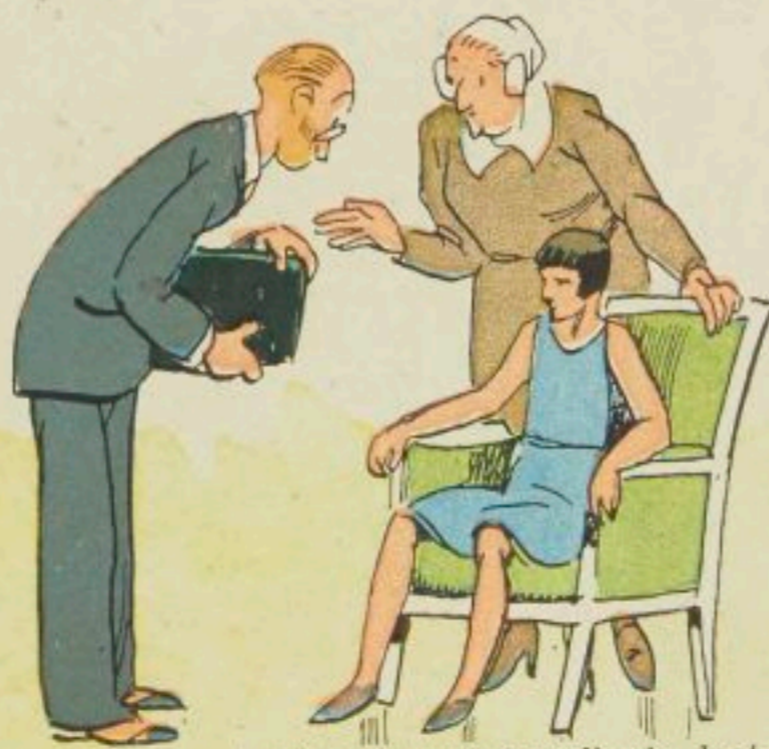


... c'est papa qui a administré les purges. Il s'est trompé ; il a enfourné deux cuillerées de la bouteille au porc, le reste à moi. Vous m'excuserez de ne pas vous raconter la suite... Voilà comment j'étais soignée. Je ne m'en porte pas plus mal, mais je comprends bien qu'une marquise ne peut pas être traitée à la manière de M. Lafiolle.

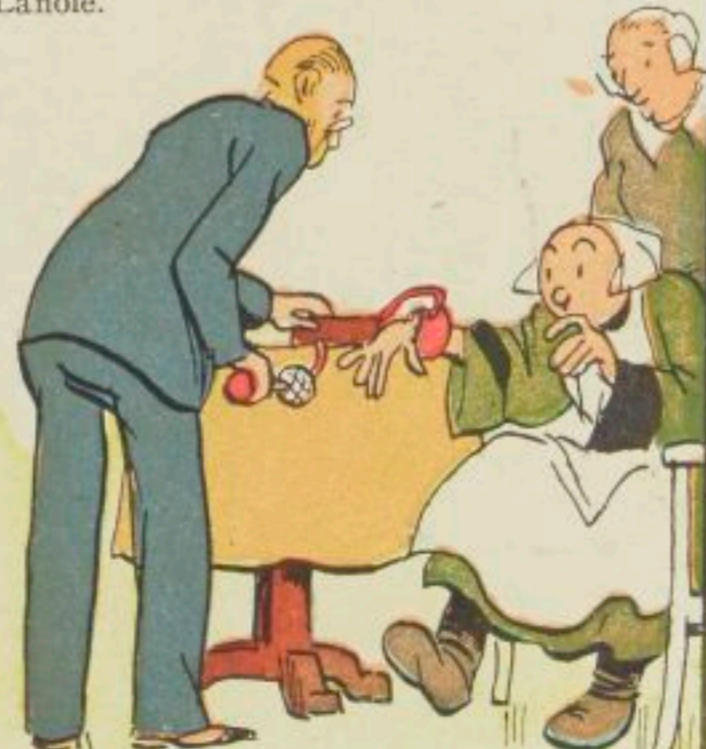


Donc, le médecin est venu. Ce n'est plus notre bon docteur Guéritou, que je vous ai

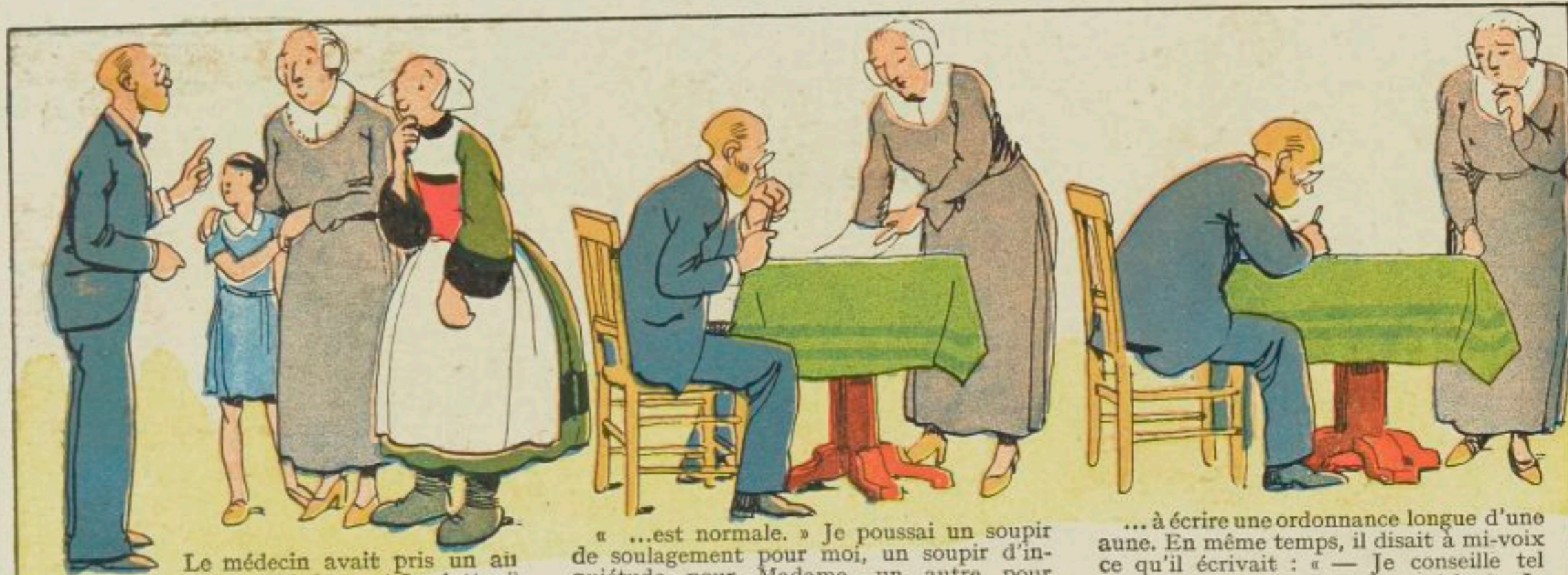
présenté au début de Bécassine au Pays Basque ; il a pris sa retraite, son neveu l'a remplacé. Le neveu est aussi lugubre que l'oncle était joyeux, on se sent malade rien qu'à le regarder ; et pour vous examiner...



... il se sert d'instruments compliqués dont l'aspect est bien inquiétant. Il y en a un surtout que je déteste, qui sert, si j'ai bien compris, à mesurer la force du sang, la tension artérielle, comme dit le docteur. A mon tour, il m'a passé...



... au poignet un bracelet en caoutchouc qu'il a gonflé comme un pneu. Ce que ça serait ! J'ai cru qu'il voulait me broyer les os.



Le médecin avait pris un air lugubre en examinant Madame et Loulotte, il l'eut plus encore pour moi. Je tremblais. « — Eh bien ? » demanda ma maîtresse. La réponse fut : « — Tension un peu forte, pour vous, Madame; légère insuffisance pour cette fillette. Bécassine...

« ...est normale. » Je poussai un soupir de soulagement pour moi, un soupir d'inquiétude pour Madame, un autre pour Loulotte, sans du reste savoir en quoi il était avantageux d'être normale et mauvais de ne pas l'être. Cependant, Guéritou neveu avait pris son stylo, et commençait...

... à écrire une ordonnance longue d'une aune. En même temps, il disait à mi-voix ce qu'il écrivait : « — Je conseille tel régime... Je conseille tels remèdes... Je conseille... etc., etc. » Au septième ou huitième *Je conseille*, Madame, agacée, demanda : « — Et pour les vacances...



« ... que conseillez-vous, docteur ? » Après avoir réfléchi longuement, il prononça : « — Je conseille d'abord un séjour de repos : la campagne; puis un séjour tonique : la montagne; et enfin la mer. »

« — Ce docteur conseille bien des choses, remarqua Madame, après son départ. Commençons par la campagne, on verra ensuite. Nous partirons la semaine prochaine pour ma propriété de Roses-sur-Loire. Bécassine, occupez-vous des bagages. » Qui fut bien désappointé ? Ce fut ma Loulotte.

Toute la journée, je dus entendre les plaintes par elle confiées à ses amies des Tuileries : « — Ça va être gai, ces vacances ! Roses-sur-Loire est un trou. La propriété est perdue dans les bois. Personne à voir, pas de petites filles pour jouer. — Je mourrai d'ennui ! »



J'essayai de la remonter : autant en emportait le vent. Heureusement un secours m'arriva en la personne de M<sup>lle</sup> Leroy, qui, par hasard, traversa le jardin. Apercevant les fillettes, qu'elle connaît presque toutes, elle alla à elles. « — Quelle conversation animée ! De quoi parlez-vous, mes enfants ? » On la mit au courant.

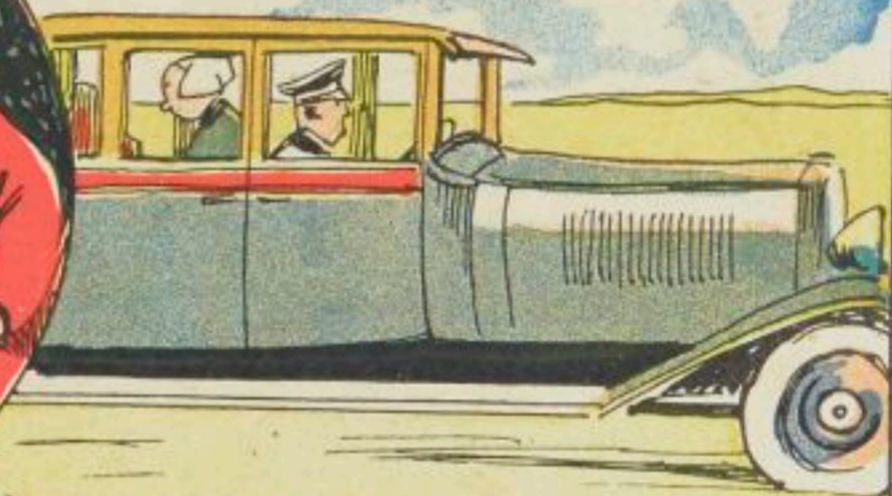
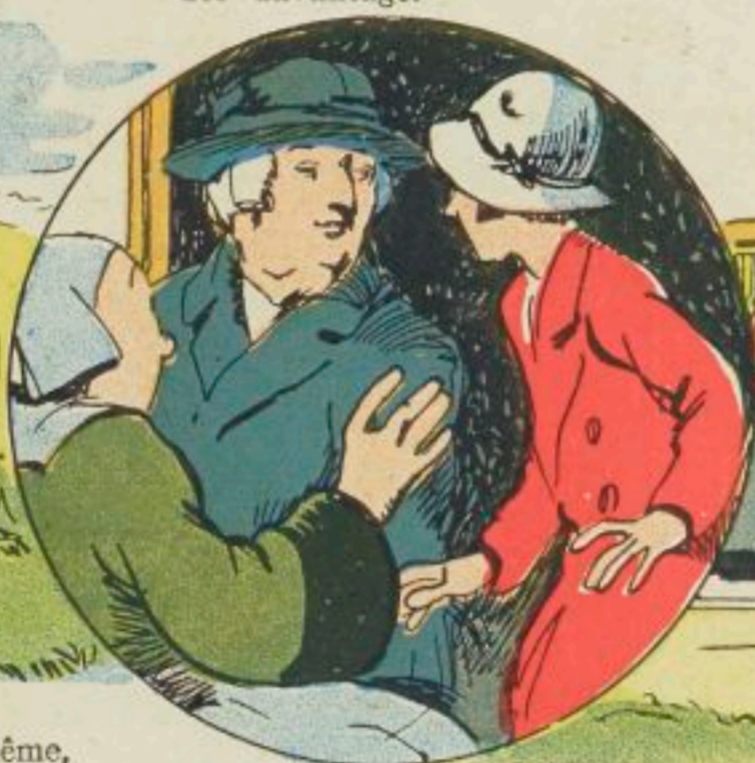
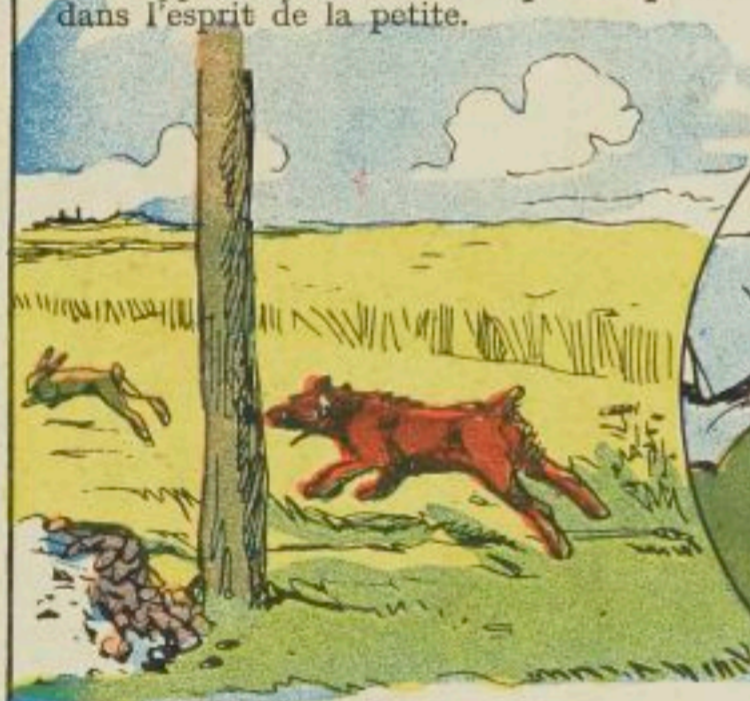
Alors regardant ma « fille » bien dans les yeux, de son regard qui est à la fois très doux et très ferme, elle dit : « — Petite Loulotte, il y a dans la Loi des Jeannettes : Une Jeannette est toujours gaie. Une Jeannette pense d'abord aux autres. Ne veux-tu pas obéir à la Loi ? » Gravement, Loulotte répondit : « — Cheftaine, je promets d'essayer. »



Et elle tint parole. Certes, la pauvre chérie continuait à ne pas être enchantée, mais elle s'appliquait à le paraître. Au lieu de bouder, elle m'aidait pour les malles, m'apportant gentiment tout ce que je lui demandais, chantant par moments pour se forcer à être gaie. Madame, à qui rien n'échappe, voyait bien ce qui se passait dans l'esprit de la petite.

Quelques jours avant le départ, elle eut une longue conversation avec M<sup>lle</sup> Leroy, après quoi elle me dit : « — Je suis contente de Loulotte. Elle mérite une belle récompense, je viens de la lui préparer. » Je fus très intriguée, mais je ne me permis pas d'en demander davantage.

Nous devions faire le voyage en voiture, dans la grande, cette fois. Nous y montâmes d'assez bon matin, et nous prîmes la route d'Orléans. Loulotte, bien moins tracassière que d'habitude, tantôt lisait sa *Semaine de Suzette*, tantôt causait gentiment. Quand elle eut fini son journal, elle regarda le paysage



Elle disait : « — C'est joli, tout de même, la campagne... ces grands champs de blé que le vent agite... Oh ! ce lièvre qu'un chien de berger poursuit ! » Madame sourit : « — Petite Loulotte, dit-elle, le pays de Beauce n'est pas précisément pittoresque. Pour me faire plaisir, tu t'efforces de le trouver joli. C'est très bien... »

« ... Tu es une courageuse petite fille et une bonne Jeannette. Mais rassure-toi : Roses-sur-Loire n'est pas si ennuyeux, et une surprise, plusieurs surprises même t'y attendent. » Ces mots firent un instant reparaître la Loulotte impétueuse et un peu brutale d'autrefois. Elle se leva si brusquement qu'elle faillit me renverser...

... de mon strapontin. Et elle criait : « — Quelles surprises, Mémé ? — Sois patiente, petite. Pour être bonnes, les surprises doivent rester des surprises. » Pendant cette conversation que je vous résume, Cyprien, qui aime la vitesse, avait foncé, comme il dit, et dévoré les kilomètres. Nous arrivions à Orléans.



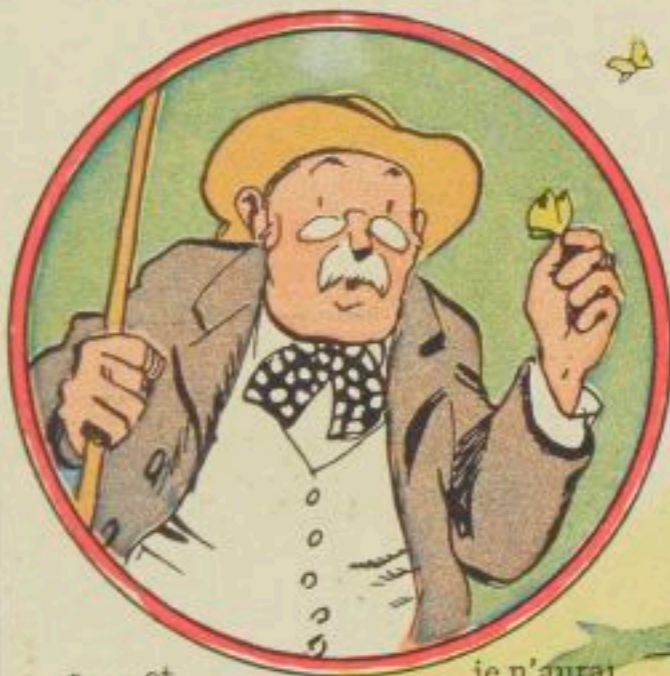
La ville et la Loire passées, on tourna vers la gauche. Maintenant on traversait des bois plantés de sapins, de chênes et de bouleaux, au sol fleuri de bruyères et de genêts. Ou bien on longeait des étangs, et le bruit du moteur faisait s'envoler des bandes de canards sauvages. « — Un peu triste, ce pays de Sologne, disait Madame...

« ... mais il a du charme. Ne trouves-tu pas, Loulotte ? » Et comme la petite répondait un *oui* distrait, sa mère reprit : « — Tu m'écoutes à peine, tu penses aux surprises. Patience ! Tu auras sans doute la première dès notre arrivée au château... Et nous y voici... Et je vois la surprise. Arrêtez, Cyprien. » D'un bond, Loulotte sauta à terre.



La surprise, c'était M. Proey-Minans. Arrivé une heure avant nous, il nous attendait à l'entrée du parc. Dès qu'elle l'avait vu, Loulotte avait crié : « — L'oncle Nans ! Quelle bonne surprise ! On s'amuse toujours avec l'oncle Nans. Bonjour, oncle Nans. » Et elle s'élançait à son cou. Mais lui, se reculant : « — Attention, chérie, du calme. Ne bouscule pas le magnifique papillon que tient ma main gauche. »

Cependant, Madame et moi, nous nous étions approchées. Madame dit : « — Vous voilà équipé, Adalbert, comme un vrai Nemrod. Seriez-vous devenu chasseur ? » Il répondit : « — La Sologne étant réputée pour la chasse, j'ai cru devoir me vêtir en chasseur, mais ce filet sera ma seule arme... »



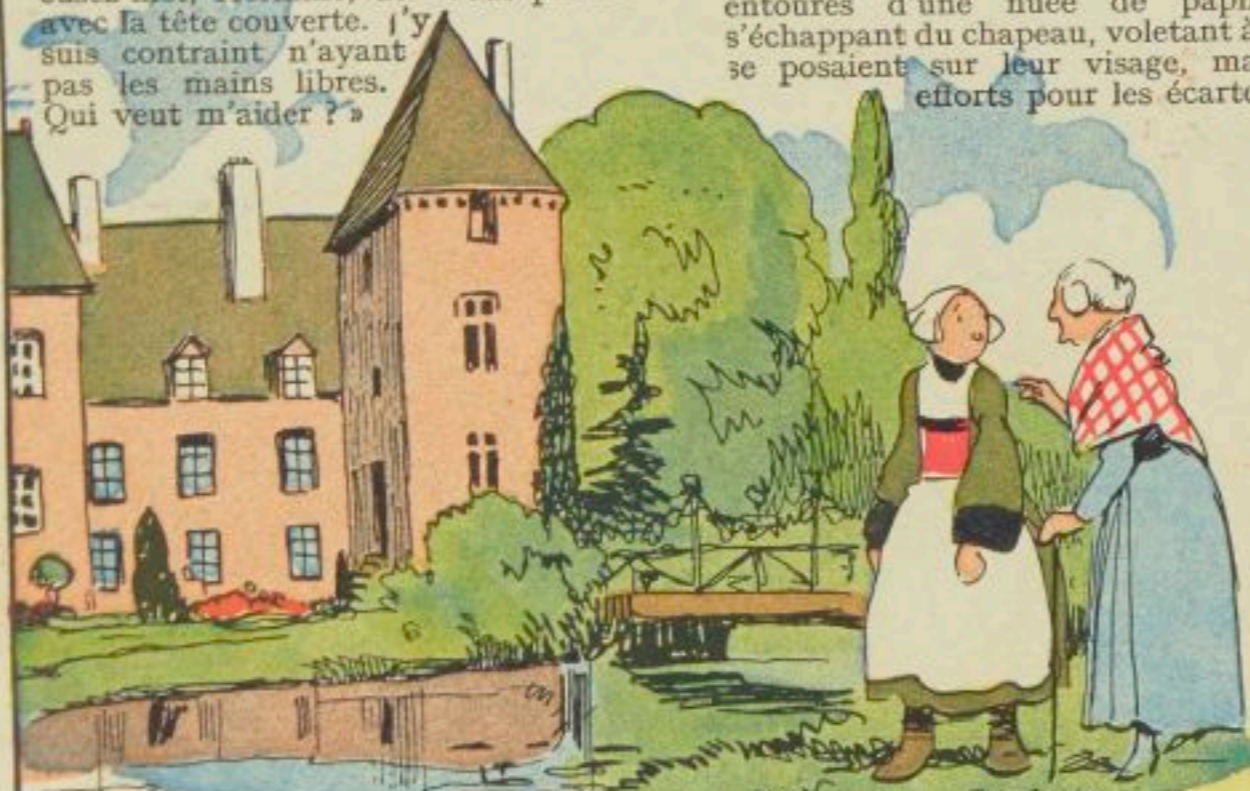
« ... et je n'aurai d'autres victimes que les papillons. J'en fais depuis peu une collection qui me passionne. » Parlant ainsi, il s'inclinait devant Madame. Il reprit : « — Excusez-moi, Hermine, de vous parler avec la tête couverte. j'y suis contraint n'ayant pas les mains libres. Qui veut m'aider ? »



Loulotte le débarrassa du filet, je pris le papillon. Alors, avec un de ces gestes si courtois dont il a le secret, il retira son chapeau... et aussitôt lui et ma maîtresse furent entourés d'une nuée de papillons qui, s'échappant du chapeau, voletant à l'aveugle, se posaient sur leur visage, malgré leurs efforts pour les écarter.



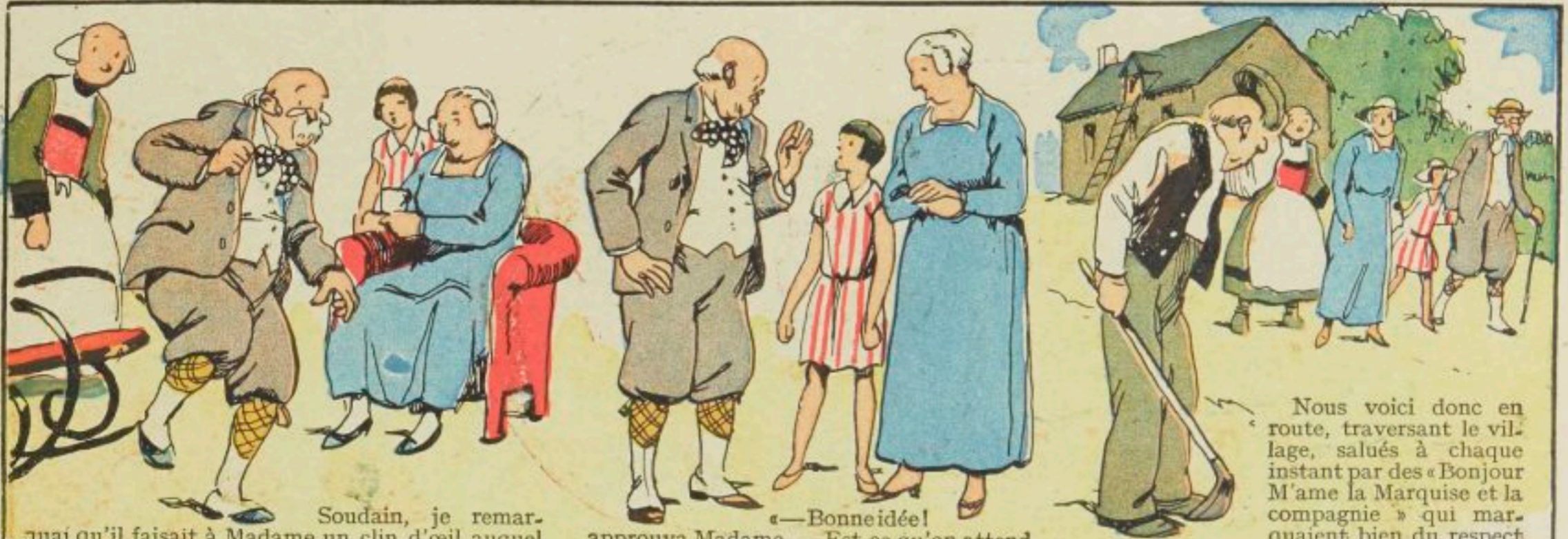
« — Ma chasse envolée, tout mon butin perdu ! gémit M. Proey-Minans. Ayant oublié ma boîte d'entomologiste, j'ai mis ces bestioles dans mon couvre-chef... et je n'y ai plus pensé. » Mais vite il reprit sa gaieté : « — Petit malheur... »



« ... Loulotte m'aidera à le réparer. Consolons-nous en allant déjeuner. » Après mon repas, qui fut vite expédié Madame me rejoignit. Elle me dit que Loulotte et M. Proey-Minans étaient en promenade dans le parc. Elle ajouta : « — Ils n'iront pas dans la partie la plus éloignée du village, et je vous prie, Bécassine, de n'y pas aller non plus. J'ai fait préparer de ce côté quelque chose qui se rattache... »



« ... aux surprises. Vous le connaîtrez demain. » Cette fois encore, je n'osai pas questionner, mais je bouillais d'impatience et de curiosité... Pendant la matinée qui suivit, j'attendis la surprise, rien ne vint. Après le déjeuner, le café fut servi sur la terrasse. M. Proey-Minans savoura sa tasse en se balançant dans un rocking-chair.

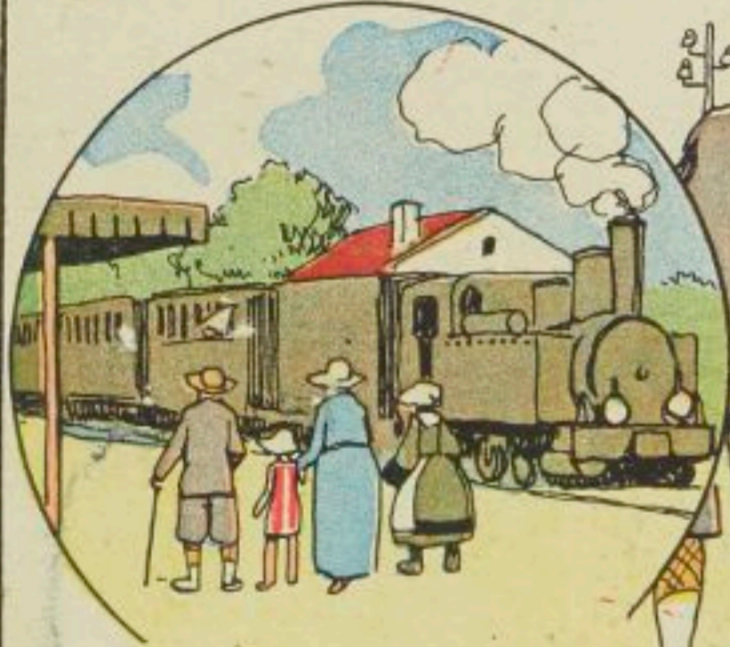


Soudain, je remarquai qu'il faisait à Madame un clin d'œil auquel elle répondait *oui* de la tête. Alors, il sortit de son siège si vivement qu'il faillit perdre l'équilibre. Sans en être troublé, il dit : « — Ne nous endormons pas, secouons-nous. Je propose d'aller à la gare voir l'arrivée du train de Paris. »

« — Bonneidée! approuva Madame. — Est-ce qu'on attend quelqu'un ? » demanda Loulotte. A quoi M. Proey-Minans répondit : « — Eh! sait-on jamais ? » Son air mystérieux, le sourire complice de Madame, me firent soupçonner que la surprise approchait, aussi sollicitai-je

Nous voici donc en route, traversant le village, salués à chaque instant par des « Bonjour M'ame la Marquise et la compagnie » qui marquaient bien du respect et de l'amitié pour ma maîtresse. A la gare, le chef nous dit : « — Dépêchez-vous... »

la faveur, qui me fut accordée, d'être de la promenade.



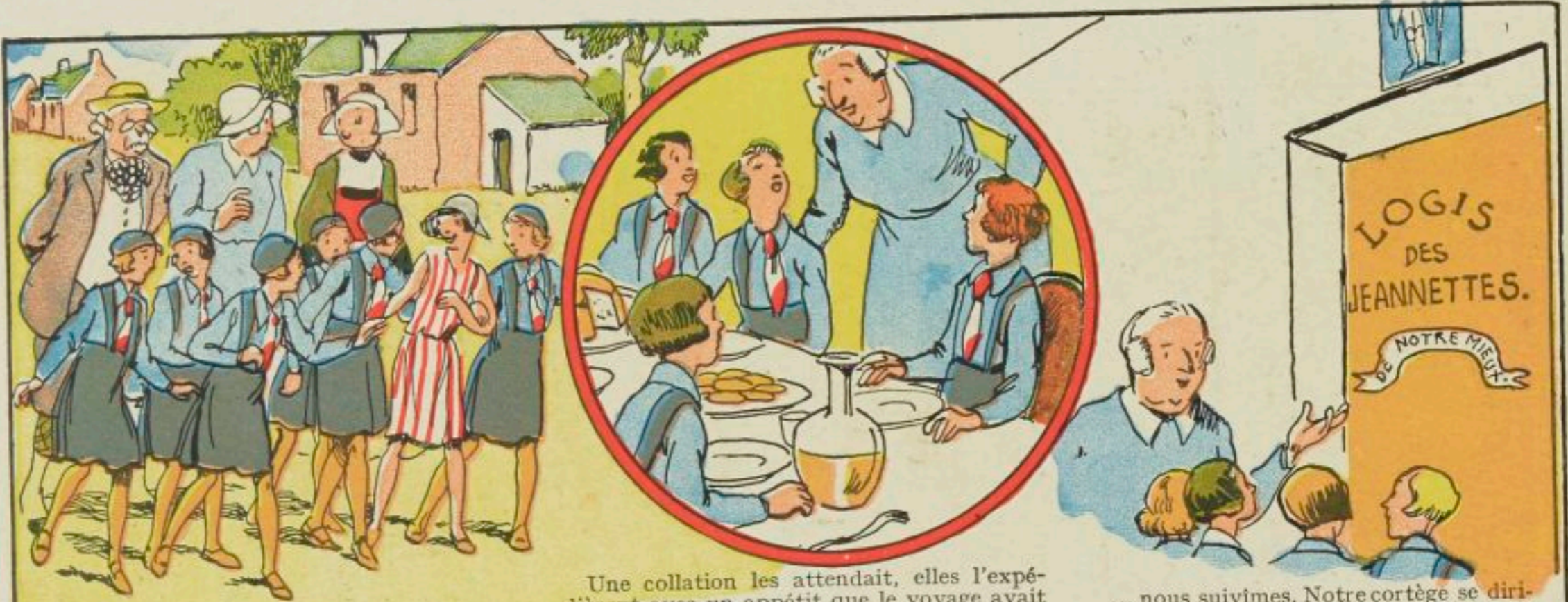
« ... le train est signalé. » Il arriva peu d'instants après. Un brave petit train de petite ligne, trainé par une locomotive de vieux modèle, et poussive. Dans l'encadrement d'une portière, une cornette apparut. « — C'est la bonne Sœur Louise, la directrice... »

« ... de l'école, dit Mme de Grand-Air. Et, ajouta-t-elle, je crois voir derrière elle un groupe de fillettes. Peut-être des amies pour toi, Loulotte. Va donc regarder. » C'est un de ces cas où ma petite ne se fait pas prier pour obéir.

Elle s'avança vivement, et, la bonne sœur s'étant écartée, elle cria : « — Ah! mon Dieu! Des Jeannettes!... mes préférées!... Riquette, Blondine, Suzy, Yvette, Luce, Christiane... Bonjour, bonjour! Que je suis contente! » Elle embrassait ses amies, elle revenait à sa mémé...



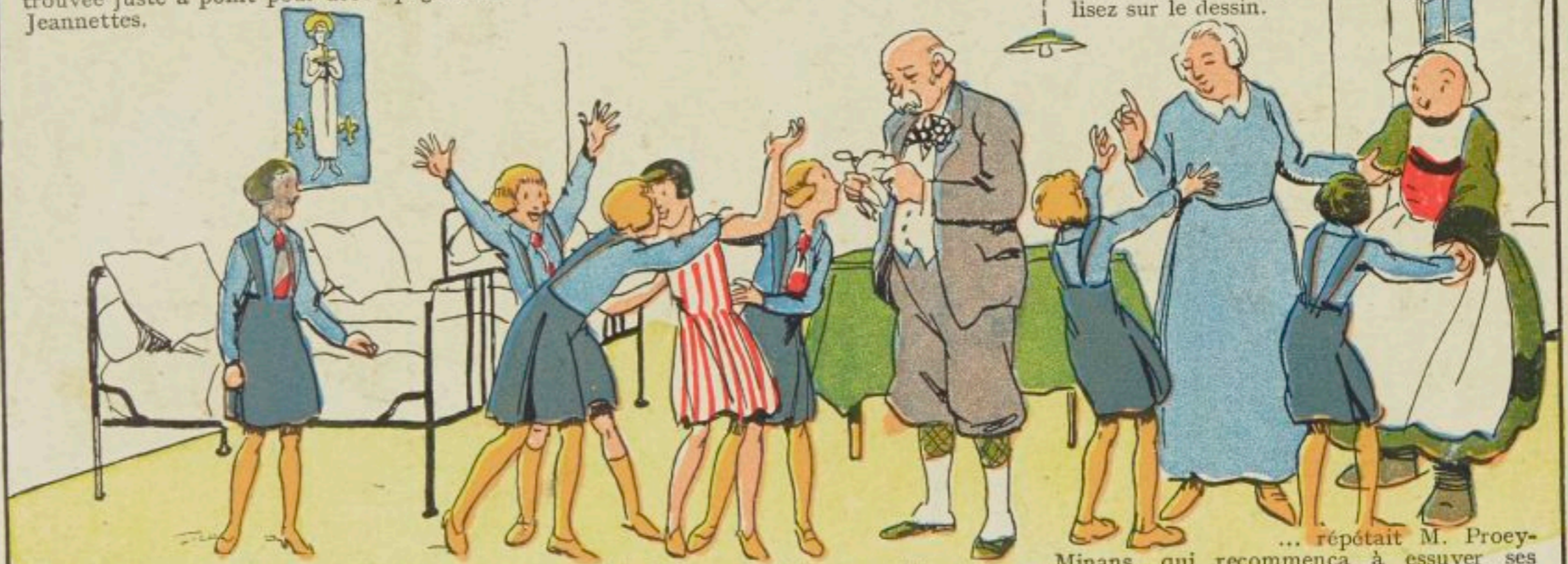
... lui disait sa joie de la bonne surprise. « — Il y en aura d'autres, » promit Madame. Tandis que les gentilles petites la saluaient, et la remerciaient de son invitation, elle souriait, heureuse du plaisir qu'elle donnait. Quant à M. Proey-Minans, qui a l'émotion et la larme faciles, il retirait, pour la troisième ou quatrième fois, son lorgnon et ses lunettes, et frottait énergiquement les verres que son attendrissement avait embués.



Notre groupe, bien augmenté, reprit le chemin du château. En route, Madame expliqua qu'elle avait combiné son petit complot avec M<sup>lle</sup> Leroy. La bonne Sœur Louise, qui avait affaire à Paris, s'était trouvée juste à point pour accompagner les Jeannettes.

Une collation les attendait, elles l'expédièrent avec un appétit que le voyage avait aiguisé. Puis M<sup>me</sup> de Grand-Air dit : « — La surprise continue. Venez avec moi, mes enfants. » Toutes se précipitèrent. Bien que n'ayant pas droit à être appelés *mes enfants*, M. Proey-Minans et moi...

... nous suivîmes. Notre cortège se dirigea vers une aile du château où l'on ne va guère et que je connaissais à peine. Un vrai labyrinthe de couloirs et d'escaliers nous conduisit devant une porte sur laquelle nous vîmes ce que vous lisez sur le dessin.



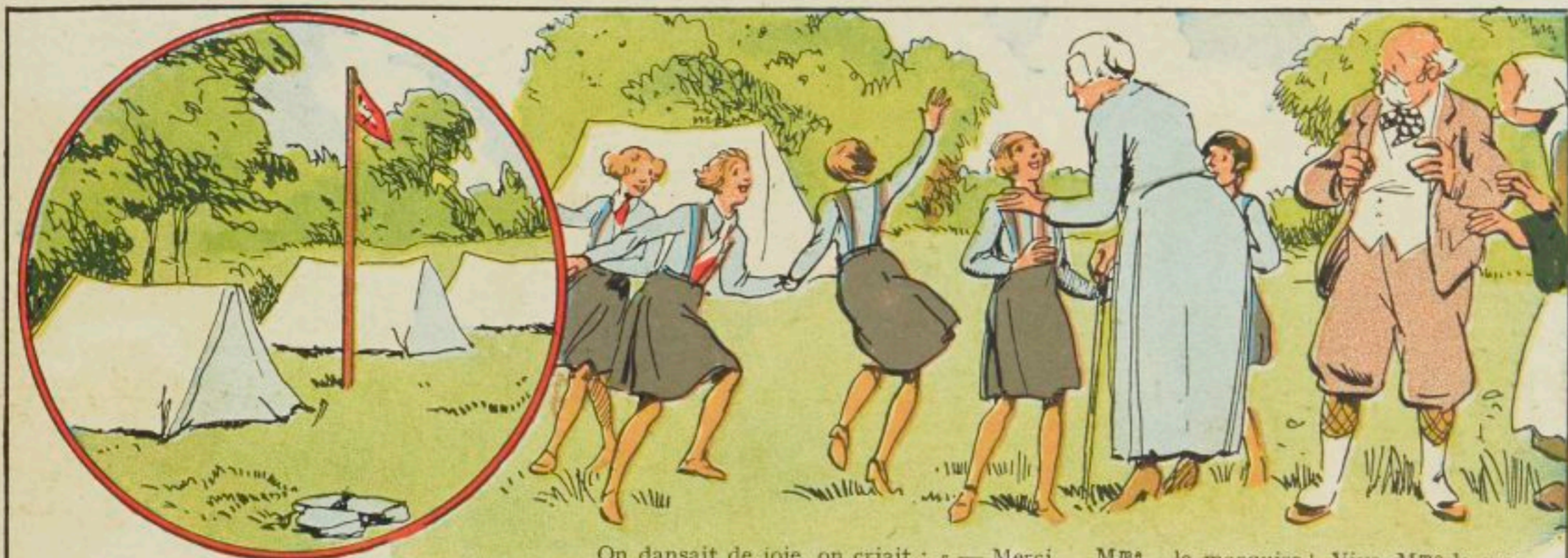
On entra. Des lits blancs s'alignaient des deux côtés de la vaste pièce ; au milieu, une grande table avec encriers, buvards. « — Le dortoir et la salle d'études », dit ma maîtresse. Il y avait plaisir à voir la joie des petites, à entendre leurs promesses de sagesse. « — Très touchant ! »...

... répétait M. Proey-Minans, qui recommença à essayer ses lunettes. Madame reprit : « — Vous serez sages, c'est entendu, cependant il vous faut une surveillante. Ce sera Bécassine. Je la nomme cheftaine temporaire. »



Alors Blondinette vint m'embrasser en déclarant qu'elle m'aimait bien, qu'avec moi ce serait encore plus amusant ; Riquette cria : « Vive Bécassine ! » les autres firent chorus. Ce fut à mon tour d'être émue, et je sentis que si j'avais eu des lunettes, j'aurais eu besoin de les frotter...

... comme M. Proey-Minans continuait à faire des siennes. Mais Madame déclara qu'il y avait encore quelque chose à voir, dans le parc, cette fois. On y descendit ; à la suite de ma maîtresse on se dirigea vers la partie qui, la veille, nous avait été interdite, et soudain...



...nous découvrîmes un camp, un vrai camp de Scoutes : des tentes dressées, au milieu le fanion, et même les grosses pierres abritant le foyer pour la cuisine. Alors, ce fut de l'enthousiasme.

On dansait de joie, on criait : « — Merci, M<sup>me</sup> la marquise ! Vive M<sup>me</sup> la marquise ! » Pensez donc, faire du Scoutisme, du vrai, presque comme leurs aînées les Guides, c'était le rêve de ces petites : or, voici qu'il se réalisait. Et l'on en fit, du scoutisme. Il y eut de grandes excursions dans le très vaste domaine qui entoure le parc clos de murs.



Presque toujours, M. Proey-Minans nous accompagnait. Il donnait aux fillettes des explications sur les papillons et les plantes. C'était instructif et intéressant, mais parfois un peu long, surtout au gré de Riquette, qui est remuante.

Alors, elle disait : « — Si vous permettez, monsieur, nous pourrions maintenant faire une piste. » Il approuvait : « — Excellente idée ! J'ai étudié les Signes, je les connais bien, je pourrai vous aider. »

La chasse commençait, notre bon Monsieur s'efforçait de suivre, mais bien vite il était distancé, puis il s'égarait. Alors venait la véritable piste, qui consistait à le retrouver. Et dans quel état, presque toujours, on le retrouvait !



Quand le temps était beau, nous déjeunions au camp. Sûrement nous aurions eu un meilleur repas au château, mais allumer le feu, surveiller la cuisson, manger dans une gamelle, c'est si amusant ! Parfois, je trichais. Je cachais sous une tente un bon ragout, préparé par Marie, la cuisinière et, profitant d'un moment...

... où je n'étais pas surveillée, je mettais le ragout dans notre marmite. Dans ces cas-là, après avoir savouré viande et légumes, mes petites ne manquaient jamais de déclarer : « — C'est joliment bon ! Si Marie veut faire quelque chose d'aussi bon, il faut qu'elle vienne nous demander des leçons ! »



Une nuit, une belle nuit très douce, le grand désir de mes Jeannettes fut exaucé : nous eûmes la permission de coucher au camp. Nous y allâmes après le dîner, on fit la prière, puis je donnai le signal de rentrer sous les tentes. Tandis que je gagnais...

... celle que je devais occuper avec Bionnette, la petite fille me dit : « — Moi, je ne dormirai pas... parce qu'il viendra peut-être des loups; alors je vous défendrai et je tuerai les loups avec mon bâton ferré. » Elle remuait ses boucles avec un air crâne, elle était à croquer.

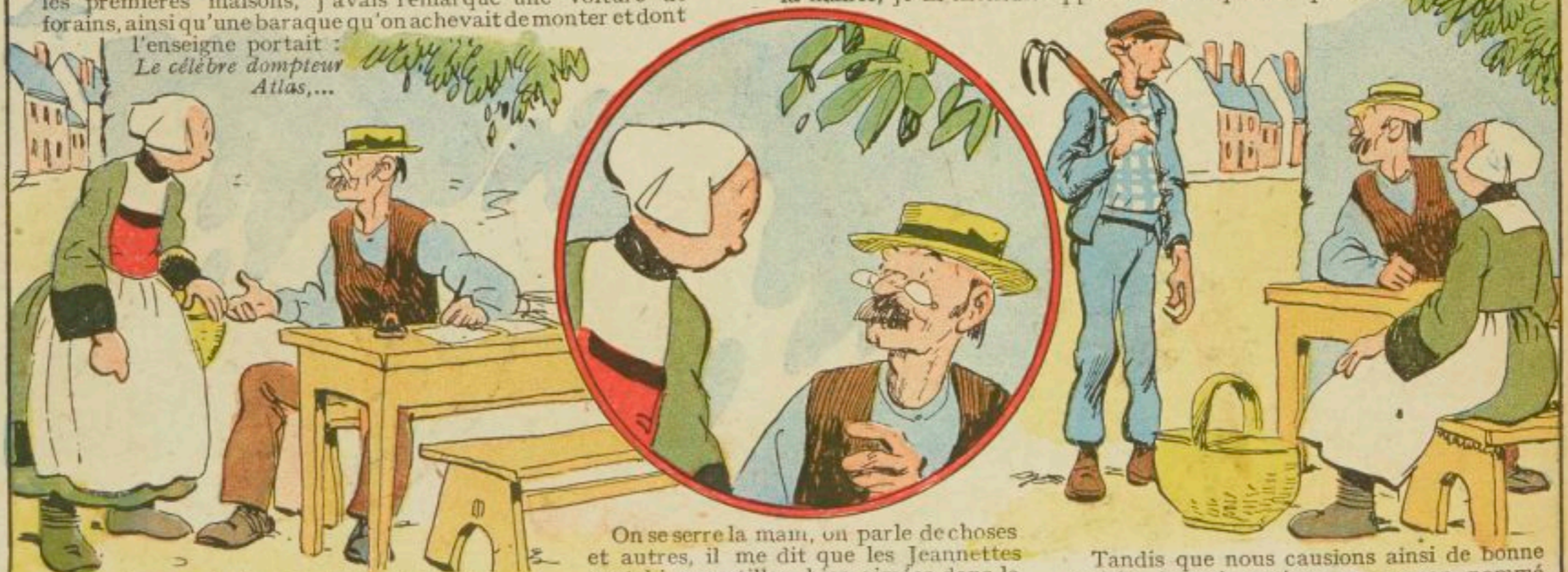
Elle dormit comme une marmotte, ce qui ne l'empêcha pas de m'assurer, le lendemain, que les loups étaient venus, mais qu'ayant eu peur d'elle, ils s'étaient enfuis. Sûrement, elle l'avait rêvé, car jamais elle ne ment... Je pourrais vous raconter bien d'autres histoires sur nos si bonnes vacances de Roses-sur-Loire, mais j'ai hâte...



... d'arriver à celle qui marqua surtout le séjour du premier groupe de Jeannettes. Au début d'une après-midi, j'étais allée au village faire une commission pour Madame. Un peu avant les premières maisons, j'avais remarqué une voiture de forains, ainsi qu'une baraque qu'on achevait de monter et dont

l'enseigne portait :  
Le célèbre dompteur  
Atlas,...

... et Brutus son féroce lion Numide. Ça m'avait rappelé que la fête du pays était prochaine, et puis je n'y avais plus pensé. Ma commission faite, je m'en retournais, quand, devant la mairie, je m'entendis appeler. Celui qui me parlait.



...était un ancien fermier de M<sup>me</sup> de Grand-Air, nommé maire depuis peu. Il avait installé une table dehors, à l'ombre. Veste mise bas, il travaillait là, plus au frais et à l'aise que dans sa mairie.

On se serre la main, on parle de choses et autres, il me dit que les Jeannettes sont bien gentilles, bien aimées dans le pays, et ça me fait plaisir; il ajoute que Loulotte est devenue « bien plaisante, plus du tout fiérotte comme avant », et ça me fait encore plus de plaisir.

Tandis que nous causions ainsi de bonne amitié, je vois arriver un garçon nommé Jean-Louis, qui a une petite métairie presque contre le mur de notre parc. Par politesse, il se tenait à quelques pas, mais le maire lui dit d'approcher...



... ce qu'il fait. — Pardon, excuse à tous deux, qu'il dit. Je voulais confier à Mam'zelle Bécassine que mon plus beau veau, le Fauve, qu'on l'appelle, à cause de sa couleur, s'est ensauvé, et que je soupçonne qu'il vagabonde dans le domaine de M<sup>me</sup> la marquise. Alors...

« ... comme les petites demoiselles y troltent tout le temps, dans le domaine, des fois qu'elles rencontreraient le Fauve, ça serait une grande bonté de me le ramener. » Je lui promets qu'on va tâcher de lui retrouver son Fauve, il me remercie, on se donne de grandes poignées de main et je m'en vais, pour de bon cette fois. Ce qui suit, je ne l'ai connu que plus tard...

.. mais, pour la clarté de mon histoire, il faut que je vous le raconte immédiatement. Donc, presque aussitôt après mon départ, un homme se présenta devant le maire. Celui-ci leva le nez de ses registres et paperasses.



« — Tiens, c'est toi, Atlas, dit-il. Va bien depuis l'an dernier ? Qu'est-ce qu'il y a ? » Le dompteur, embarrassé, tortillait son feutre ; enfin il parla : « — Y a, m'sieur le maire, que Brutus, mon lion Numide... — Ton lion humide ?... — Pas humide, m'sieur le maire, Numide... Mon lion Numide s'est sauvé. »



A ces mots, le maire sursauta. D'un bond, il fut au seuil de la mairie, dont il appela le secrétaire, et il criait : « — Vite, Onésime, cours me chercher mon fusil. » Mais Atlas le rejoignit. Il suppliait : « — Pas tant de bruit, m'sieur le maire, vous allez affoler le village. Du reste, y a pas de danger, mon lion ne peut ni mordre ni griffer : il n'a plus de dents et ses ongles...



... sont incarnés. — Oui ! soupira le maire, tu m'as fait une belle peur !... Voyons, raconte ce qui s'est passé. » Et Atlas raconta : « — Ben voilà. Je dois vous avouer que Brutus est un très vieux lion...



« ... Avant les représentations, je lui ingurgite un grog. Ça l'émoustille, il rugit, il secoue sa crinière qui est une fausse crinière, une perruque. Ça lui donne un air terrible, féroce. De vrai, il est doux...



« ... plus qu'un agneau. Sans son grog, dès que j'entre dans sa cage, il me lécherait les mains et la figure. C'est une manie assommante qu'il a. »



« — Dis-moi, Atlas, demanda le maire, ton lion sans crinière, sans ongles et sans dents, avec quoi le nourris-tu ? » Atlas répondit : « — Avec des légumes cuits. Il me ruine en chicorées, laitues, choux, épinards. Il les aime tellement qu'il se précipite sur tout ce qu'il voit de vert... »



« ... Et il a pris le dégoût de la viande, il l'a en horreur. Alors, tout à l'heure, nous étions dans la roulotte, le garçon et moi, nous préparant à déjeuner, et Brutus avec nous, qui attendait sa chicorée. Voilà ma femme qui rentre, portant un morceau de bœuf pour le pot-au-feu du soir. Brutus flaire le bœuf... »



« ... Aussitôt, il crache dessus, c'est comme je vous le dis, et il se sauve, mais avec une vitesse dont je ne l'aurais pas cru capable. Nous courons après. Malheureusement, ma femme avait gardé le bœuf sous son bras. Ça dégoûtait Brutus qui a filé de plus en plus vite. Nous n'avons... »



« ... pas pu le rejoindre. Et voilà ! » Quand le récit fut terminé, le maire dit : « — Tu as raison, il ne faut pas affoler le village : donc, pas un mot de tout cela. On va se mettre chacun de son côté à la recherche de l'animal, on tâchera de le ramener. »



Les trois hommes partirent dans trois directions différentes. Il y en avait deux qui étaient bien étonnés, et probablement un peu inquiets, de se voir transformés en chasseurs de lion...



Tandis que ceci se passait au village, j'avais rejoint le camp. J'y trouvai mes fillettes groupées autour de M. Proey-Minans. « — Arrivez donc, retardataire, me cria-t-il ; nous vous attendons pour partir à la chasse aux papillons. Ce matin j'en ai aperçu de magnifiques. Malheureusement je n'avais pas mon filet. Je l'ai maintenant. » Il le brandissait.



« — Monsieur, dis-je, si vous le voulez bien, ça ne sera pas le papillon que nous chasserons, mais le Fauve, qui est un veau », et j'expliquai de quoi il s'agissait. Naturellement, cela enthousiasma les Jeannettes. Presque aussi enfant qu'elles, M. Proey-Minans disait : « — Très excitante, cette chasse ! J'en suis... »



« ... et je prends mon filet. En somme, on peut parfaitement chasser en même temps le Fauve et le papillon. » Nous voici donc parties à travers le domaine. Toutes pleines d'histoires de sauvages, les Jeannettes marchaient le nez vers la terre, quêtant de droite et de gauche comme font les chiens de chasse...



... et chaque fois qu'elles découvraient la trace d'un pied d'animal elles criaient : « — C'est le Fauve ! » ce qui n'était pas un bon moyen de surprendre notre fuyard Peu à peu, M. Proey-Minans avait passé à l'arrière-garde. Voyant son retard s'augmenter, j'allai à lui

« — Bécassine, me dit-il, je me sens un peu las. Continuez votre chasse, je rentrerai directement au château. Je vais faire ici une petite halte. » A part moi, j'ajoutai : « et une petite sieste » car je le sais volontiers dormeur après le repas. Je lui souhaitai bon repos et je rejoignis les Jeannettes.  
Je termine tout de suite...

... ce qui concerne notre groupe. Après encore une demi-heure de recherche, nous aperçûmes le veau qui broutait dans un pré. Il ne fit pas de façon pour se laisser prendre. Je lui passai un licol dont je m'étais munie. Sous notre escorte, il reprit le chemin qui conduit à son étable en traversant le village.



Et voici maintenant ce qui arriva à M. Proey-Minans, tel qu'il nous le raconta le soir. Resté seul il s'assit, et ne tarda pas à s'endormir. Mais il ne dormait pas allongé, comme nous aurions fait vous et moi. A force d'assister à des réunions et à des conférences pas toujours amusantes...

... M. Proey-Minans a appris à dormir bien correctement et sans en avoir l'air. Il dormait ainsi, le buste droit, les mains posées sur les genoux. Quand sa tête dodelinait, il avait l'air tantôt de dire, oui, oui, oui, tantôt de dire non, non, non. Et, en rêve, il voyait un veau fauve, jouant avec des papillons géants.

A un moment, M. Proey-Minans sentit sur sa main gauche quelque chose d'humide et chaud. Il retira sa main gauche. Puis il eut la même sensation sur sa main droite. Il la retira également. Alors, un poids assez lourd..



... pesa sur ses épaules, le quelque chose d'humide et chaud se transporta sur son front. M. Proey-Minans acheva de se réveiller. Un animal, en qui vous avez reconnu Brutus, léchait sa figure, et aussi ses lunettes de sorte que M. Proey-Minans..

... voyait plus mal encore qu'il ne voit d'ordinaire. Tout plein de son rêve, il murmura : « — C'est le veau. Les papillons sont partis, le veau est resté. Il faut que je reconduise à son maître ce veau, le Fauve, comme on l'appelle. » Il se dressa.



Le mouvement de M. Proey-Minans fit retomber Brutus, qui poussa un gémissement : le choc avait endolori ses ongles incarnés : « — Cher animal, doux Fauve, monologua notre bon monsieur, quelle nature affectueuse tu as ! Tu pleures de ne plus pouvoir m'embrasser...

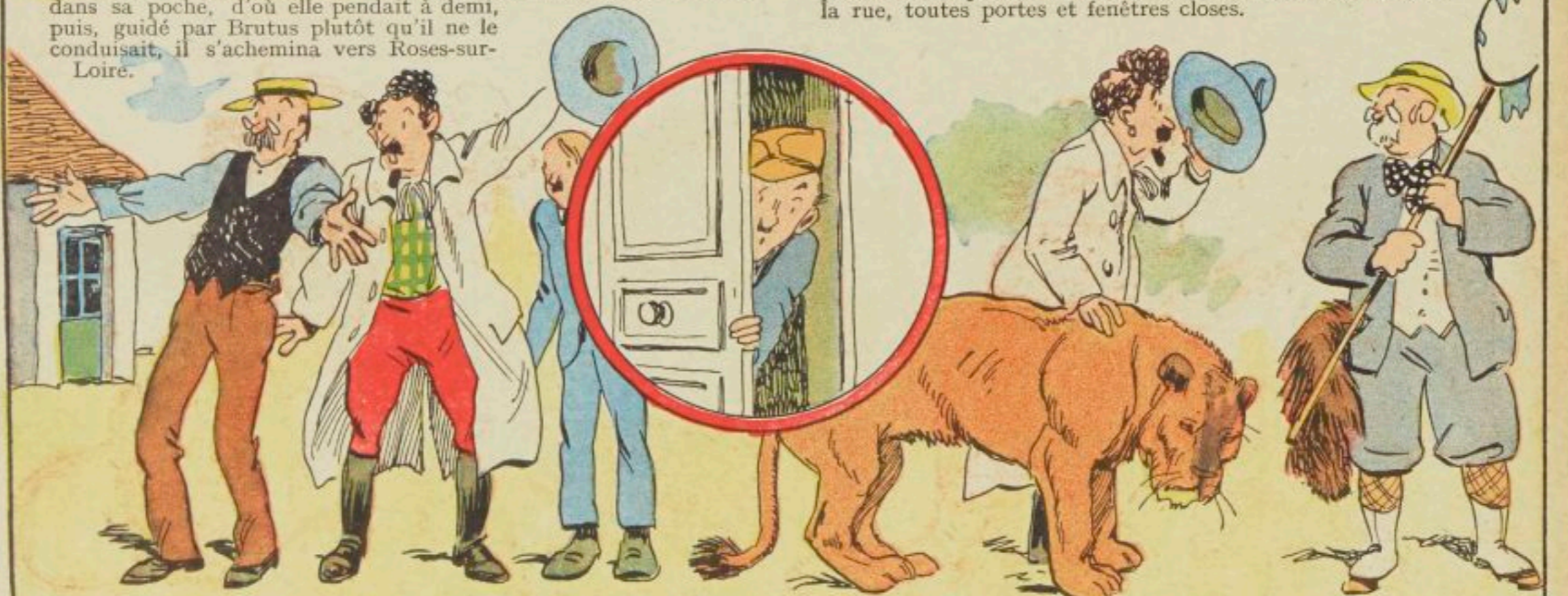
« ... peut-être aussi d'être séparé de ton maître. Mais comment te ramener à lui ? Je n'ai ni licol, ni corde, rien que mon filet. » Il le ramassa. Et aussitôt Brutus, qui pensait à ses chers légumes, se précipita sur cet objet vert. Il le fit presque avec brutalité (dame ! même végétarien, un lion...

... reste lion), de sorte qu'il creva le léger tissu et que sa tête passa à travers la monture de métal. « — Admirable animal ! reprit M. Proey-Minans. Il m'aime tellement que pour ne pas me quitter...



« ... il se fabrique à lui-même un collier. Viens, cher Fauve, que je te reconduise à ta famille éplorée... Mais, continua-t-il, quel est cet objet ? Une fourrure, et d'une forme étrange... A qui cela peut-il appartenir ? Bah ! on verra bien. » Il mit la fourrure dans sa poche, d'où elle pendait à demi, puis, guidé par Brutus plutôt qu'il ne le conduisait, il s'achemina vers Roses-sur-Loire.

Il y parvint au moment où notre bande joyeuse y faisait son entrée, entourant le vrai Fauve, je veux dire le veau. Et, par hasard, en même temps que nous, arrivèrent le maire, Atlas, et Onésime, qui rentraient bredouilles et désolés. Sans doute, l'un d'eux, je ne sais lequel, avait bavardé, car Roses-sur-Loire présentait l'aspect d'un village terrorisé. Pas une âme dans la rue, toutes portes et fenêtres closes.



En nous voyant le maire cria : « — Ils ont le Fauve ! » Atlas cria : « — Ce monsieur a mon fauve ! » D'une maison voisine, on cria : « — Deux fauves ! Seigneur Dieu, il y avait deux lions échappés ! » Et une tête qui s'était montrée dans l'entre-bâillement d'une porte, disparut.

Quelques instants après, Atlas reprit possession de son animal, mais au moment de s'éloigner regardant M. Proey-Minans, il lui dit : « — Ça serait-il un effet de votre bonté, monsieur, de me rendre la crinière de Brutus ? Je la vois dans votre poche. »



A quoi M. Proey-Minans répondit : « — Je croyais que c'était une cravate en fourrure, et c'est une crinière. Étrange ! La voici. Mais permettez que j'en pare cet aimable animal avec qui j'ai passé de si bons instants. » Et il le fit.

Au château, nous avons bien ri de cette aventure, et puis nous n'y avons plus pensé ; mais, dans le village, les langues marchaient, des histoires extraordinaires couraient, sans cesse enrichies de détails merveilleux.

Au bout de quelques jours, tous les habitants furent persuadés qu'au péril de leur vie nos Jeannettes avaient capturé deux lions d'une férocité sans égale. Elles étaient déjà sympathiques, elles devinrent populaires.



Le jour de leur départ, une députation de Rosiers-sur-Loire les accompagna à la gare et, quand le train s'ébranla, la fanfare, composée d'un piston, d'un trombone et d'une grosse caisse, joua la *Marseillaise*, qui est le seul air qu'elle sache jouer, et encore pas très bien.



Et puis, Loulotte, bien revenue de ses préventions contre la campagne, a demandé à y terminer les vacances. Nous y avons eu d'autres Jeannettes ; par détachements successifs, presque toute la Parygrec a défilé chez nous. Le camp de Roses-sur-Loire n'a pas chômé. M<sup>lle</sup> Leroy est venue chercher le dernier groupe. Un grand dîner d'adieu a été donné en son honneur.



Au dessert, M<sup>me</sup> de Grand-Air s'est levée. Elle a dit, comme elle sait dire les choses, combien Loulotte était devenue plus gentille depuis son entrée dans la Ronde, et cela, grâce à la dévouée cheftaine de la Parygrec.

Après un remerciement joliment bien tourné de celle-ci, toutes ensemble nous avons crié : « — Vive la cheftaine ! Vive le Scoutisme ! Vivent les Guides de France ! Vivent les Jeannettes ! » A quoi M<sup>lle</sup> Leroy a eu la bonté d'ajouter :

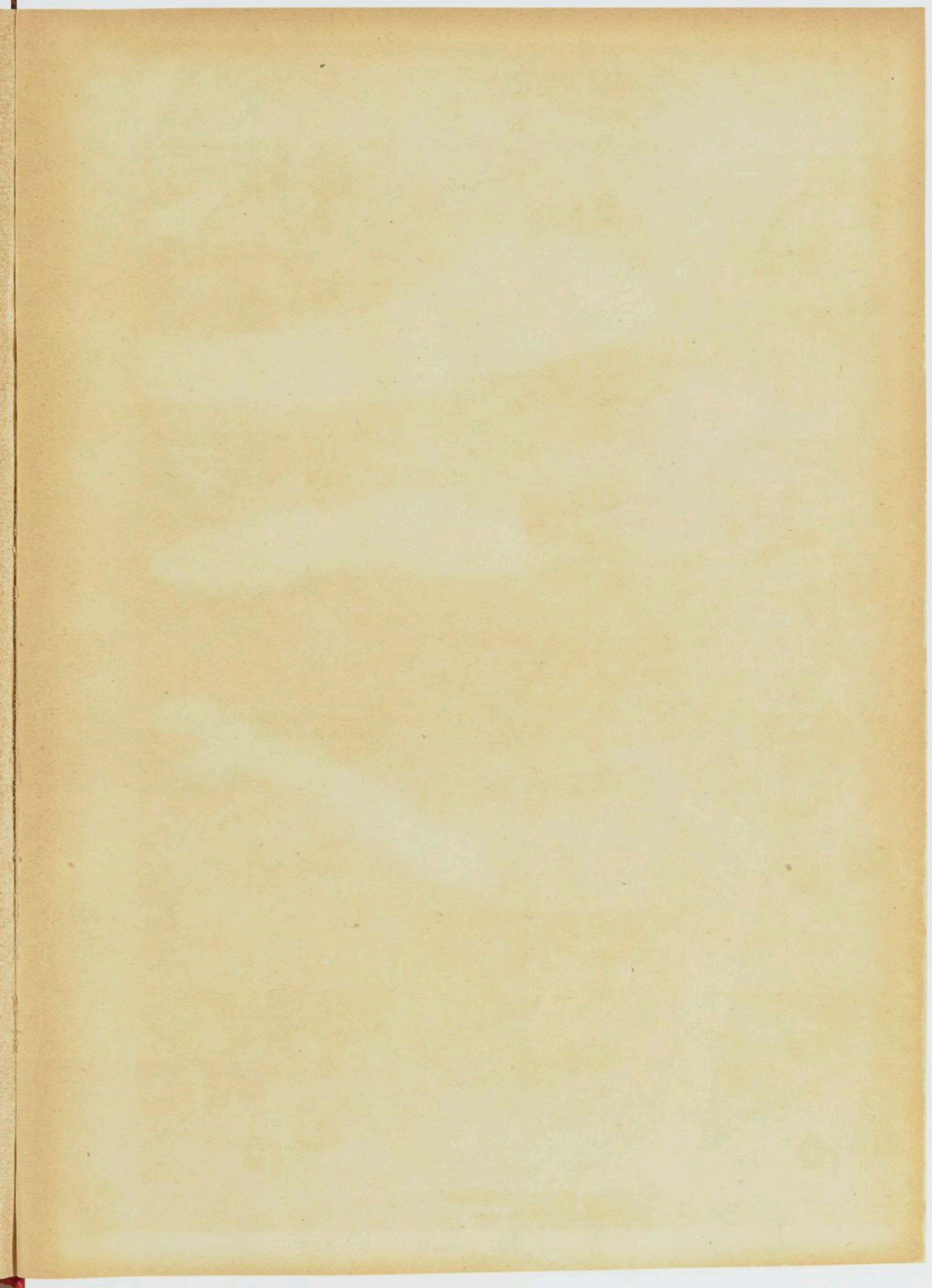
« — Et vive Bécassine, l'amie, la bonne compagne des Jeannettes ! » Et cela m'a fait tant d'émotion que j'ai lâché la bouteille de champagne, avec laquelle je m'apprêtais à remplir les verres

J. P. Pinchon

## TABLE DES MATIÈRES

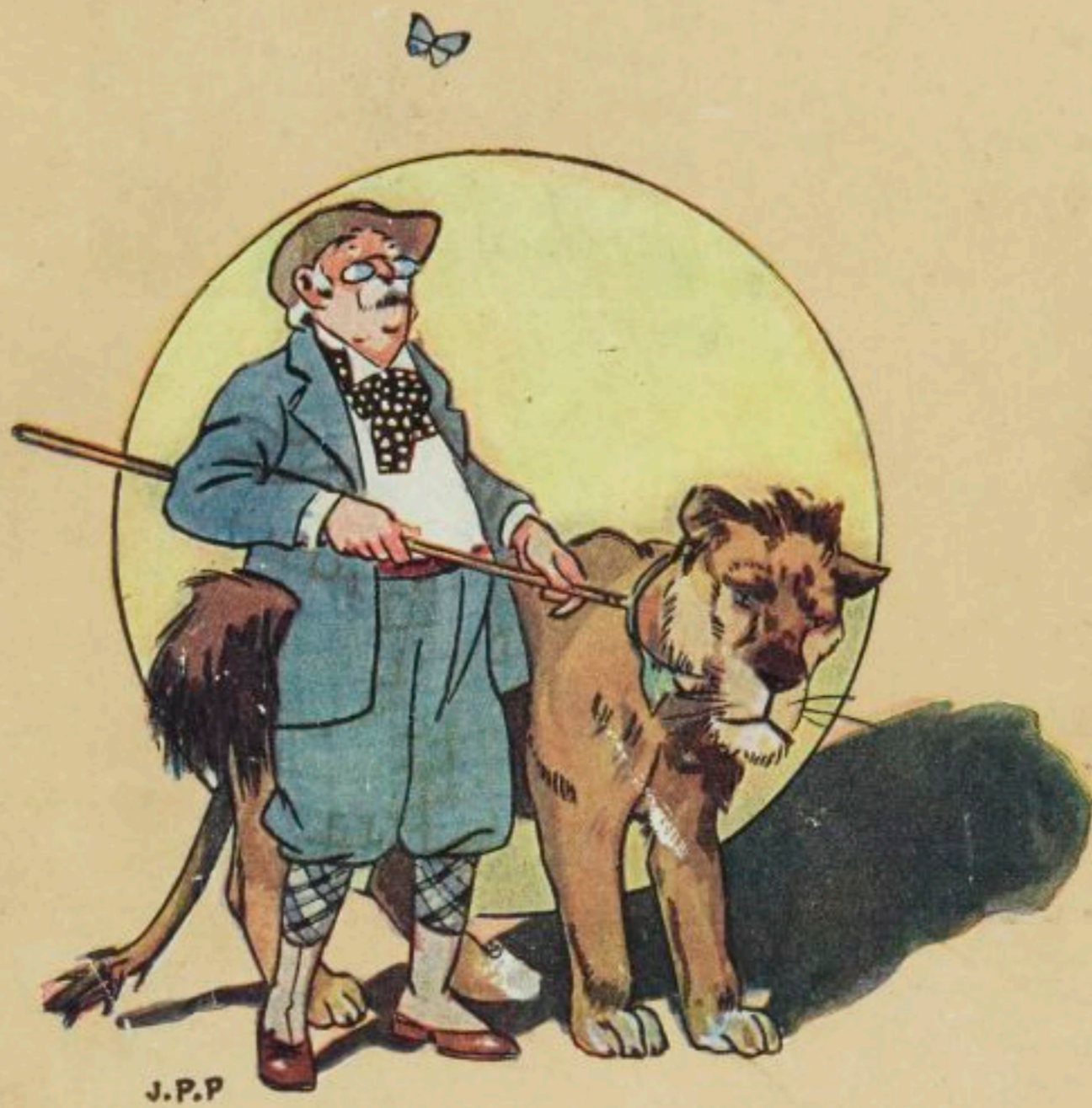
	Pages		Pages
Le coup de pistolet . . . . .	4	Toto parle... . . . .	34
On retrouve Toto . . . . .	5	Les signes de la piste . . . . .	35
Bécassine en colère . . . . .	6	Le matin du grand jour . . . . .	36
Toto répare.... . . . .	7	La mante et le mouchoir. . . . .	37
Tuileries-Concorde. . . . .	8	Pour une tarte aux fraises . . . . .	38
Loulotte veut.... . . . .	9	Un déjeuner un peu long. . . . .	39
Ce bon monsieur Proey-Minans . . . . .	10	Gare la douche ! . . . . .	40
La fâcheuse distraction. . . . .	11	Le pas de l'oie . . . . .	41
La perle de la collection . . . . .	12	Le signe mystérieux. . . . .	42
Jeannettes et guides. . . . .	13	Catastrophe !. . . . .	43
Le discours aux chevaux de bois . . . . .	14	En pleine forêt . . . . .	44
« Tu seras Jeannette !... » . . . . .	15	Le désespoir de Loulotte. . . . .	45
Le réveil désagréable . . . . .	16	Un brave homme . . . . .	46
De la bouillie au shampooing . . . . .	17	Le geôlier et son bourreau . . . . .	47
Les recherches de monsieur Liber . . . . .	18	Les projets de monsieur le maire . . . . .	48
La chasse aux renseignements . . . . .	19	Loulotte s'accuse . . . . .	49
Au bord du lac . . . . .	20	On parle de vacances . . . . .	50
Rien ne sert de courir... . . . .	21	Le vétérinaire de Bécassine. . . . .	51
Loulotte tremble . . . . .	22	Les plaintes de Loulotte . . . . .	52
Préparation d'examen . . . . .	23	Pour obéir à la Loi . . . . .	53
« — Qui est-ce ?... » . . . . .	24	Le chasseur de papillons . . . . .	54
Bécassine n'a pas son parapluie. . . . .	25	Une arrivée inattendue . . . . .	55
La ronde au local. . . . .	26	Bécassine cheftaine . . . . .	56
Bécassine entre dans la danse. . . . .	27	Le camp dans le parc . . . . .	57
Les portraits . . . . .	28	La baraque du dompteur. . . . .	58
La « B. A. » . . . . .	29	Le veau et le lion . . . . .	59
On boit du champagne. . . . .	30	La chasse au fauve . . . . .	60
Projet d'excursion. . . . .	31	Le rêve de monsieur Proey-Minans . . . . .	61
Le mouchoir à carreaux . . . . .	32	Il y avait deux fauves ! . . . . .	62
En sortant du cours. . . . .	33	Le dîner d'adieu . . . . .	63

BN









IMPRIMERIE  
CHARAIRE  
A SCEAUX  
10052. - 7-31.